
3 2044 103 164 687



LE SECRET D'UN EMPIRE

L'Impératrice Eugénie

PAR

PIERRE DE LANO

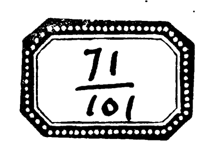


PARIS

VICTOR HAVARD, ÉDITEUR

168, Boulevard Saint-Germain, 168

1891


71
101

L'Impératrice Eugénie

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Jules Fabien (3e édition) . . . . 1 vol.

Mademoiselle Ninon (4e édition) . . . . 1 vol.

Après l'Amour. — Illustré par Fernand Fau (4e mille). 1 vol.

Le Roman d'un Prince (2e mille) . . . . 1 vol.

EN PRÉPARATION :

LE SECRET D'UN EMPIRE :

L'Empereur. . . . . 1 vol.

La Cour. . . . . 1 vol.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



Victor-Havard, Edit.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.

[illegible] D'UN EMPIRE

L'Impératrice Eugénie

PAR

PIERRE DE LANO

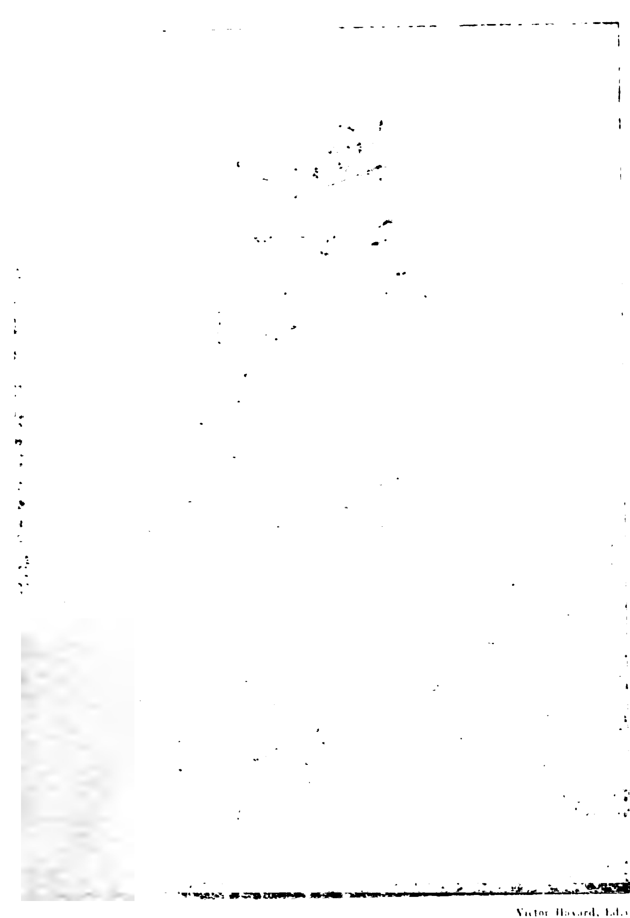


PARIS

VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR

168, Boulevard Saint-Germain, 168

1891



Victor Havard, Édit.

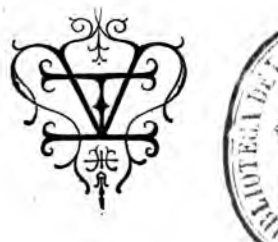
...PICE EUGENIE.

LE SECRET D'UN EMPIRE

L'Impératrice Eugénie

PAR

PIERRE DE LANO



PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
168, Boulevard Saint-Germain, 168

1891

PRÉFACE

Un fait très significatif marque le temps actuel : une notable portion du public qui lit — qui sait lire, dirai-je mieux — se désintéresse du Roman et se tourne, curieux, vers le récit historique, que ce récit emprunte son intérêt à l'apparente frivolité de la chronique, ou bien à la cruelle brutalité du document.

De toutes les relations contemporaines, celles, incontestablement, qui présentent le plus d'attraits, qui captivent le plus l'esprit de l'observateur, se rattachent au règne de Napoléon III ; et elles émeuvent, et elles passionnent avec d'autant plus d'intensité que le silence, jusqu'à nos jours, s'était fait sur les hommes et sur les choses de l'Em-

pire. Ce silence paraît devoir cesser. Il semble que l'Epoque impériale soit très loin de nous. Mais beaucoup, encore, parmi ceux qui furent les témoins ou les acteurs de ses gloires comme de ses revers, sont debout, et des mémoires, des souvenirs, des silhouettes, des anecdotes sont, maintenant, offerts à l'impatiente et légitime curiosité de la foule. La physionomie de l'Empire se fixe davantage, et le public va vers ce temps disparu et très peu connu, comme guidé par une sorte d'attirance inquiète et chercheuse.

L'Empire s'est écroulé et le silence, je le répète, — le grand silence de la mort — s'est fait sur sa mémoire. Météore fabuleux, durant une période de vingt années, presque, il a mis des lueurs sur la France, éblouissant les yeux et les âmes, et, dans un éclat de fournaise, dans la poussée géante d'une catastrophe, il s'en est allé à tous les vents, il s'est fondu dans la nuit, ne laissant même point dans le ciel — lui, l'astre colosse — la fine et diamantée poussière de l'étoile filante.

Pourquoi ce silence, pourquoi ce mutisme, pourquoi ce néant? La question est aisée à résoudre. Ceux qui seraient en mesure de parler, ceux qui auraient l'autorité d'écrire sur l'Epoque impériale se taisent, et se taisent de parti pris.

L'Empereur avait inspiré des dévoûments profonds, des affections sincères. Les hommes qui l'ont aimé, fidèles à son ombre, croiraient, de bonne foi, pour la plupart, commettre une félonie en livrant au public, c'est-à-dire à la haine, à la colère des uns, au scepticisme, à la raillerie des autres, son étrange personnalité. Comme, aussi, ceux que l'Empire séduit — romanciers ou chroniqueurs — manquent de notes pour en établir la version exacte, il se trouve, fatalement, que la génération actuelle reste devant les vingt années du règne de Napoléon III comme devant un grand trou.

Un écrivain, M. Emile Zola, cependant, s'est montré qui, avec un talent voisin du génie, parfois, a émis la prétention de fixer, en son œuvre, non seulement la formule sociale qui fut à la mode sous l'Empire, mais encore la physionomie des différentes classes d'alors. Cet homme s'est trompé. Ses romans ne sont, en aucune façon, le reflet des temps impériaux. Ils ne marquent ni les grandeurs, ni les folies, ni les mondanités, ni les amours qui donnèrent à l'Empire une allure si particulière. Ils ne renferment aucun écho vrai de la vie d'alors et, dans leur solennité bourgeoise ou dans leur populeuse majesté, ils n'offrent

que des contours incertains, très estompés, des choses et des êtres de jadis. L'ignorance des hommes et des femmes qu'ils mettent en relief, s'étale en chacune de leurs pages et ils sont exempts de toute impression de ce mouvement social vers lequel, présentement, dès l'annonce d'une œuvre sur l'Epoque impériale, le lecteur se porte, interrogateur.

Jeter quelques pelletées de terre en ce trou qui est entre nous et l'Empire, et aider à le combler, m'a paru besogne utile. D'autres, sans doute, viendront après moi qui feront mieux. Si les pages que je donne, aujourd'hui, au public, ont un mérite, ce mérite, qu'on me permette de le dire, est tout entier dans la vérité, dans la scrupuleuse exactitude des faits légers ou graves qu'elles racontent. — Elles m'ont été dictées, presque, par d'anciens familiers des Tuileries, collaborateurs secrets ou publics de Napoléon; elles sont semées d'anecdotes et de documents authentiques et inédits; elles sont faites de notes que des mains impartiales ont tracées, sur l'intimité des Tuileries et qui, placées en face des matériaux plus importants qui vont servir à ma relation, ne me paraissent pas devoir être dédaignées. En matière d'histoire ou de politique, nul apport n'est, en effet, négligeable et la silhouette

intime des hommes comme la physionomie simple des choses contiennent, souvent, le plus d'intérêt.

Les deux figures de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Eugénie sont singulièrement ignorées de notre génération. L'Impératrice, surtout, demeure aux regards de notre modernité, comme une vapeur légère qu'un coup de soleil vint, un jour, éclairer, qu'un coup de foudre, un soir, dissipa. La vision spéciale de ceux qui, au lendemain de sa chute, avaient dix ans et qui, maintenant, ont trente ans, la représente comme la seule personnification d'une coquette beauté, comme la découpure banale d'une image aux couleurs voyantes et criardes, un peu. L'Impératrice fut peut-être ceci et cela, mais autre chose encore et non ce que des écrivains trop intéressés à la louer comme à la blâmer l'ont faite. — Vingt années se sont écoulées depuis qu'elle a quitté la France; vingt années ont mis sinon la paix, mais la sereine quiétude de l'Histoire sur sa tête. — C'est l'heure de parler. — Celle qui fut adulée s'est isolée; celle qui fut rieuse est devenue austère. Une légende s'est levée autour d'elle, et dans l'éclosion de cette légende, l'Impératrice se dresse, se dessine, — fantôme. — Elles sont loin les élégances, les mondanités qui étaient les siennes; elles sont loin

les intrigues d'amour et de politique dont elle s'est amusée; ils sont loin ceux qui — hommes et femmes, folles et fous — l'entouraient et se pressaient dans ses Tuileries comme en un champ fertile en épis mûrs et dorés, comme en un Eden où la Vie est meilleure, pleine de rêves, exempte de soucis, sans lendemains nuageux; ils sont loin ceux qui — hommes et femmes — allaient vers Elle, en des rires, en des danses, en des chansons, en des hymnes, faisant risette et la nique aux étoiles. Les étoiles se sont voilées. Celle qui brillait, au firmament, en l'honneur de César et de sa Compagne s'est éteinte; la débâcle et le deuil sont venus... Et c'est la ballade douce et triste du Poète: — Où sont les neiges d'antan?

PIERRE DE LANO.

AVANT-PROPOS

Cette page, mise en tête de ce volume, était écrite lorsque je publiai, au *Figaro*, quelques extraits de la présente étude sur l'impératrice Eugénie. Comme je livrais aux lecteurs, à l'appui de mon récit, des documents inédits, des lettres émanant soit de ministres, soit d'ambassadeurs, soit de membres de la famille impériale, qui formaient l'entourage habituel de Napoléon III et de sa compagne, j'avais lieu de penser que ma relation serait accueillie sans protestations et qu'il ne s'élèverait aucune voix assez osée, de bonne foi ou intéressée, pour tenter d'infirmer mes révélations.

Je me trompais. Un journal, *le Gaulois*, répon-

dit à chacune de mes chroniques contenant — je ne dirai point une attaque, mais une preuve de l'influence néfaste de l'Impératrice sur la politique impériale, et sur les mœurs de la Cour — par une chronique, en essayant péniblement de rétablir en faveur de la souveraine déchue, une légende mensongère et qui, devant l'Histoire, a fait son temps.

Cette défense dont la naïve fausseté ne saurait être mise qu'à l'actif d'un système, m'ayant été signalée, je n'ai pas cru devoir l'arrêter, préférant attendre la liberté du livre pour en faire connaître au public, la valeur.

J'ajoute même que cette défense fut fort maladroite ; et ceux qui l'ont inspirée regretteront peut-être de l'avoir opposée à mon récit.

Mon intention n'était point, en effet, d'écrire un volume sur l'impératrice Eugénie. Je voulais borner ma relation aux quelques feuillets d'une brochure et, dans un sentiment de pitié, laisser dans l'ombre et dans le silence, certains faits historiques qui se rattachent directement à la compagne de Napoléon III et dont, en dépit des louangeurs patentés, la responsabilité retombe sur elle, entièrement.

Les attaques du *Gaulois* m'obligent à ne plus

me taire et à dire, nettement, ce que fut, dans le bien comme dans le mal — dans un bien et dans un mal inconscients, peut-être — l'impératrice Eugénie.

Après tout, n'appartient-elle pas à l'Histoire? Pourquoi mentir ou pourquoi détruire, par un mutisme de convention, le lien qui l'unit aux destinées de la France? Pourquoi répudier, en ce qui la concerne, ce jugement impartial du Temps dont les autres reines qui l'ont précédée, aux Tuileries, n'ont point été exemptées?

L'Impératrice fut cruellement frappée dans sa vie publique ainsi que dans ses affections d'épouse et de mère. Cela est vrai.

Mais de cela naît-il la raison qui empêche la vérité de se dresser en face d'elle, même dans sa peine, même dans sa déchéance?

Je ne le pense pas.

La guerre de 1870 dont elle fut l'instigatrice, ne laisse-t-elle pas derrière elle des épouses, des mères aussi, dont la douleur est grande, dont le souvenir se noie, chaque jour encore, dans des larmes? Et s'est-il trouvé, dans un monde spécial, se trouve-t-il, actuellement, un écrivain pour poétiser ce souvenir, pour plaindre cette douleur de femmes qui, pour n'avoir pas été impé-

ratrices, ne sont pas moins dignes de notre émotion, de notre sollicitude ?

Je sens toute l'inanité d'une telle discussion ; je la cesse et reprenant, un à un, les articles du *Gaulois*, j'y réponds.

A la date du 22 septembre 1890, sous ce titre : « *La vérité sur le départ du prince Impérial pour le Zululand*, » le *Gaulois* nous retrace un entretien qu'aurait eu le prince avec sa mère, peu de jours avant son embarquement. Or, cet entretien est absolument imaginatif et appartient au plus romanesque roman. Le prince n'avait qu'un désir, s'éloigner de cette mère qui ne le comprenait pas, secouer cette tutelle absurde qui le faisait ridicule aux yeux des jeunes gens de son monde et de son âge, et s'en aller, par delà les mers, conquérir cette indépendance qu'on lui refusait sous son propre toit. Manquant d'affection, manquant d'argent, dépouillé même d'un héritage qui lui venait d'une parente, surveillé et sermonné comme un « gamin », il avait l'horreur de sa maison et il aima mieux risquer son avenir dans une aventure obscure, que d'offrir davantage sa jeunesse pleine de vie, d'intelligence et de bonté, aux mesquines tracasseries de l'Impératrice.

Telle est la vérité. Elle est connue de tous ceux qui approchèrent le Prince Impérial, et ceux qui la travestissent mentent à la France qui aimait le prince, « le Petit Prince » comme on l'appelait toujours chez nous, et à l'Histoire qui exige des faits précis et non des fables.

A la date du 4 octobre 1890, sous ce titre : « *La fable de Yung et sa fin à la Cour de Napoléon III*, » le *Gaulois*, reprenant l'article que je venais de publier au *Figaro*, reproduit à peu près les mêmes faits visés par moi précédemment. Mais dénaturant mon récit et lui opposant une version contraire, il place l'aventure de Home en 1860, pour le besoin de sa cause, et pour mieux pouvoir nous raconter que l'Impératrice demanda au célèbre spirite de lui permettre de serrer la main de sa sœur morte, la duchesse d'Albe.

Or, le passage de Home et non « *Yung* » aux Tuileries, eut lieu en 1857. Et comme à cette époque la duchesse d'Albe était très vivante, la souveraine ne put adresser la prière en question au spirite.

Les lettres que j'ai publiées à ce sujet et qui, datées de septembre 1857, sont toutes de la main du ministre des Affaires Etrangères, prouvent surabondamment la sincérité de mon récit, et

démontrent, en outre, que c'est à l'Impératrice seule que l'Américain dut l'engouement qu'il trouva auprès des familiers de la Cour.

Plus loin, le même journal relatant la confusion de Home, pris à Biarritz en flagrant délit de jonglerie, nous dit que l'Empereur assistait à cette confusion. Or, Napoléon III, ce même soir, se trouvait à Stuttgart, avec l'Empereur de Russie, pour l'entrevue fameuse. Il ne pouvait donc en même temps morigéner Home à Biarritz. Une lettre de M. Rothan qui se trouvait alors, en qualité de premier secrétaire de la légation française, à Stuttgart — celle que je cite en ce livre, ne permet à ce propos, aucune discussion.

A la date du 22 octobre 1890, le *Gaulois*, sous ce titre : « *M. Emile Ollivier aux Tuileries*, » écrit ces lignes qui me concernent personnellement, puisque seul à ce moment, je donnais au public une narration sur le second Empire :

« A part certains faits indiscutables par leurs conséquences, par les monuments qui nous restent, comment accorder une certitude absolue à la plupart des traditions historiques, lorsqu'on voit les événements contemporains travestis avec une habileté et un talent qui feraient douter de la vérité même ? »

Reconnaissons-le, il faut posséder une certaine audace pour diriger une telle attaque contre un homme, après avoir publié les mensonges historiques que je viens de relever.

Je me permettrai de faire observer au *Gaulois* que je n'ai mis dans mon récit aucune habileté ni aucun talent — les deux substantifs sont évidemment ici dans un sens qui m'est défavorable ; — mais que je me suis contenté de demeurer indépendant pour conserver la faculté d'être impartial. Je ferai également remarquer à mon confrère que l'Histoire ne se paie pas de découpures de journaux et de gentilles fables arrangées pour plaire à ceux qui ont joué, publiquement, un rôle important dans la Vie, mais qu'elle veut des certitudes. — Or, je serais bien curieux de voir comment le *Gaulois* s'y prendra pour infirmer, après cette préface, les lettres des personnages ci-dessus nommés et pour persister dans ses dénégations comme dans son imaginative bienveillance.

Mais je n'en finirais point avec ce journal s'il me fallait le suivre dans ses erreurs.

Je n'en veux relever qu'une seule encore avant de clore un incident que l'on m'a imposé.

On nous parle souvent de la charité, de la

générosité de l'Impératrice et de sa sollicitude toute maternelle et constante envers ceux qui l'ont servie au temps de sa puissance, et que l'infortune, que l'indigence même, ont depuis accablés.

Or, désire-t-on connaître l'étendue de cette sollicitude, de cette générosité, de cette charité — qui dans tous les cas, fausses ou réelles, en ce qui touche des étrangers, auraient bien dû s'exercer en faveur du malheureux Prince Impérial? — Qu'on lise les lettres suivantes, qui me sont parvenues, alors que je publiais des extraits de ce livre. Elles fixeront l'opinion, sans qu'il soit besoin de les accompagner de longs commentaires.

Monsieur,

Etant un ancien serviteur de l'Empereur, je lis toujours avec intérêt ce qui se rapporte aux événements qui se sont passés aux Tuileries.

Je vous dirai, premièrement, sans arrière-pensée, que l'impératrice Eugénie ne sera jamais assez punie pour tout le mal qu'elle a fait tant au pays qu'à ses vieux serviteurs auxquels elle n'a jamais donné une bonne pensée.

Il lui reste, cependant, assez de millions pour s'intéresser aux gens qui ont servi l'Empereur avec dévouement ; mais non, pas une pensée, pas un souvenir, rien, pour

eux ; l'Empereur, le Prince Impérial, oui, nous les aimions et nous espérions en eux ; mais de l'Impératrice nous étions sûrs d'être délaissés comme nous l'avons été.

Depuis 1870, un petit capital donné avec bonne intention, aurait pu fournir, depuis longtemps, une rente qui aurait soulagé quelques malheureux et bons serviteurs...

Monsieur,

Il est certain que l'Impératrice fit beaucoup de bien à des ingrats, et je trouve que son caractère est bien dépeint dans ce que vous dites de la femme. Elle était, en effet, un peu comédienne dans ce qu'elle faisait, un peu extravagante, comme par exemple, au musée chinois de Fontainebleau où elle allait au fumoir, avec ses dames, brûler quelques cigarettes ; mais là ne serait pas un grand crime. Quelle est la petite bourgeoise qui n'a pas de distractions de ce genre ?

Quant au cœur, elle ne l'a pas des meilleurs pour une femme dans sa sphère ; elle ne devait pas s'occuper jusqu'à s'interposer auprès des souverains et des étrangers qui venaient à la Cour, pour défendre qu'ils offrissent aux serviteurs des gratifications particulières, et c'est cependant ce qu'elle s'empressait de faire.

Quand elle allait en voyage, elle donnait beaucoup pour surpasser les autres par sa munificence, mais afin, toujours, d'avoir l'air d'être au-dessus de tout le monde.

Aujourd'hui si l'Impératrice a, parfois, l'idée de faire

du bien aux petits, les gens qui sont auprès d'elle l'en empêchent.

Il est certain que l'Empereur avait l'intention de faire des pensions à son personnel. S'il ne l'a pas fait, c'est à l'Impératrice qu'on le doit et à ceux qui l'entouraient.

Pour moi, j'ai, peu après le Quatre-Septembre, trouvé une situation, qui grâce à Dieu, m'a mis hors du besoin; mais il n'en a pas été de même pour tous.

J'étais dévoué à Leurs Majestés; mais lorsque je vois le peu de cas qu'on a fait des serviteurs, je reviens un peu du dévouement.

Une troisième lettre, aussi, jette un jour assez spécial sur les sentiments maternels de l'impératrice Eugénie et nous la montre telle que je l'ai peinte dans son caractère, comme dans certaines questions de politique.

Monsieur,

... En ce qui concerne le Prince Impérial, à côté de grandes démonstrations d'amour, tout à coup elle avait une réserve presque glaciale. Dans les dîners où le prince assitait placé à la droite de l'Empereur, lorsqu'on lui offrait des friandises au dessert, il regardait d'abord si sa mère le voyait, et dans ce cas il n'en prenait que peu, car elle ne tolérait point qu'il en mangeât. L'Empereur riait souvent, de cette petite comédie.

Il est bien certain que le Prince avait plus de caresses auprès de son père. L'Impératrice affectait toujours, devant lui, des airs de grande sévérité, et c'est malheureusement, comme vous le dites, ce manque de tendresse qui a été une des causes déterminantes du départ du pauvre enfant, heureux de se soustraire à une tutelle exigeante.

Autant l'Empereur était bon pour son fils et l'aimait, autant l'Impératrice lui en imposait. Il n'était pas « à son aise » devant elle.

Je vois encore le Prince à Compiègne, en 1869. C'était un soir de spectacle et l'on jouait « *La consigne est de ronfler.* » Au moment où l'ordonnance est prise de colique, il riait tellement que tous ses voisins le regardaient plutôt que la scène. L'Empereur avait, ce soir-là, un double plaisir en voyant son fils si gai.

La princesse Mathilde se trouvait là, à côté de l'enfant, et elle doit avoir gardé souvenir de ce moment.

Je me disais, comme beaucoup peut-être : On s'aperçoit bien que l'Impératrice est loin d'ici. — Elle était, en effet, à Suez.

Au sujet de la défense du pouvoir temporel du Pape, et de l'esprit incohérent de l'Impératrice, voici une anecdote. C'était à Saint-Cloud, avant les événements de Mentana. Le général de Failly était venu prendre les dernières instructions de l'Empereur qui l'avait retenu à déjeuner. Mais voilà qu'à table, en causant avec l'Impératrice, il dit qu'il devait monter en wagon à la gare de Lyon, à telle heure, pour s'embarquer à Marseille avec sa division. Alors l'Impératrice s'écria : Mais, général, vous allez manquer le train. Sauvez-vous bien vite ; vous n'avez que

juste le temps pour arriver ! — Il eut beau affirmer qu'avec la chaise de poste qui était à ses ordres, il n'aurait aucun retard, il lui fallut, bon gré mal gré, se lever avant d'avoir fini de déjeuner, obtenant la permission d'emporter un morceau de pain et une tranche de viande qu'il dévora en descendant l'escalier en riant.

Un autre fait :

En 1859, après Magenta, M. Klein de Klenemberg, officier d'ordonnance, fut chargé par l'Empereur d'apporter à Paris, les drapeaux pris sur l'ennemi. Mais à son arrivée, au lieu de se rendre immédiatement à Saint-Cloud, il s'en fut chez lui pour se nettoyer, pour faire toilette afin de se présenter à l'Impératrice dans une tenue convenable.

Quand il fut admis auprès de Sa Majesté, il n'eut pas la réception à laquelle il s'attendait. L'Impératrice, en effet, le regardant des pieds à la tête, lui dit : — Vous venez d'Italie, monsieur, on ne s'en douterait pas à votre mise. Vous ne sentez ni la poudre ni la poussière du champ de bataille. Lorsqu'on a l'honneur d'être choisi pour apporter de si beaux trophées, on doit se présenter à n'importe quelle heure et dans n'importe quelle tenue.

Elle faisait ainsi allusion, sans doute, à ces officiers d'autrefois qui franchissaient de grandes distances et se montraient couverts de boue et de poussière après avoir crevé plusieurs chevaux. Cette scène fut un peu théâtrale.

Il serait, certainement, imprudent d'attacher à ces diverses lettres une importance exagérée. Cependant, un fait est indéniable : elles ont

été écrites par d'anciens serviteurs des Tuileries qui, tous, professent à l'égard de l'Empereur et de son fils, un culte profond, une reconnaissance émue.

Pourquoi n'expriment-ils point les mêmes sentiments lorsqu'il est question de l'Impératrice ?

Il est permis de penser que si cette dernière s'était montrée bonne autant que Napoléon III, les mêmes hommages qui vont à l'Empereur mort — et par conséquent loin des affections comme des inimitiés — iraient à elle avec autant de spontanéité.

On m'a attaqué — maladroitement. — J'ai répondu.

Et, maintenant, un dernier mot.

On a prétendu, lors de la publication de quelques chapitres de ce livre, au *Figaro*, que j'écrivais sous un pseudonyme — voire même que je n'existais pas.

Je tiens à renseigner les personnes qui ont bien voulu s'intéresser à moi et que la mise en vente de ce volume va, sans doute, inquiéter encore :

J'existe, je n'ai point de pseudonyme, et je suis seul l'auteur responsable de cette œuvre que j'offre aux lecteurs.

P. DE L.

Paris, janvier 1891.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

I

LE MARIAGE

.Moins d'un an après la proclamation de l'Empire, Napoléon III conduisait à Notre-Dame Mlle Eugénie de Montijo et en faisait une impératrice, selon qu'il l'avait dit quelque temps auparavant.

Ce mariage, qui donna lieu à tant d'intimes discussions, à tant de fièvres et d'intrigues autour de l'Empereur, fit également tomber de la bouche d'un des hommes d'Etat le plus en renom d'alors un mot qu'on a peut-être oublié.

Tandis que tous disaient, parlant de Napoléon III : « Il est fou, et cette union est une sottise ! » l'homme d'Etat en question se contenta de résumer la situa-.tion, sans colère comme sans amertume, et il pro-

nonça, peut-être sans s'en douter alors, la formule psychologique du second Empire, dans son présent ainsi que dans son avenir :

— Ce mariage, murmura-t-il en souriant, est un joli poème.

Et il ajouta :

— L'Empereur fait concurrence à M. de Musset et son règne ne sera, je le crains, que le chant d'une « nuit ».

Si, entièrement, l'appréhension n'est point exacte devant l'Histoire, il faut reconnaître qu'elle ne manque pas, devant la Chronique, de piquant.

Le 30 janvier 1853, Napoléon III épousa donc Mlle de Montijo, dans une hâte peu comprise de ceux qui l'entouraient, peu comprise encore de ceux qui, actuellement, interrogent, curieux, le passé.

L'Empereur était un sentimental ; mais ce n'est pas dans sa sentimentalité qu'il convient de rechercher l'empressement qui le fit s'allier avec Mlle de Montijo. Très appréciateur de l'élément féminin et habitué à la satisfaction presque immédiate de ses caprices, de ses désirs, il lui arriva de tomber amoureux de Mlle de Montijo, et, comme seule de toutes les femmes qu'il aima ou qu'il sembla aimer, elle ne lui permit aucune privauté, elle le tint sans cesse dans un éloignement de son cœur, il se piqua au jeu, eut l'obsession de son amour, et comme pour le faire palpable, il n'eut devant lui

que ce moyen, le mariage, ainsi que tous les amoureux, obstiné dans sa passion, il se jura d'être heureux, sans calculer les conséquences politiques de l'acte qu'il accomplissait, ou mieux, en refusant de les envisager.

On peut croire, aussi, qu'après les événements dramatiques qui avaient marqué et sa présidence et son élévation au trône, l'Empereur éprouvait le besoin d'une paix intime, d'une affection sincère qui vinssent mettre une douceur familiale sur sa vie.

Cette douceur eût pu lui être offerte par toute autre femme que Mlle de Montijo, par quelque femme digne, par sa naissance, de s'allier à lui; mais, je le répète, l'Empereur n'aimait point une fille de roi; il aimait une simple fille d'Espagne et il n'écouta que son amour. Regretta-t-il, plus tard, alors que les années firent lointaine en lui, sa « folie », cette explosion d'une passion qui intéressa et troubla si fort l'Europe? — Nul ne saurait le dire. Il se rendit évidemment compte, comme tout homme qui dresse son bilan d'amour, des obstacles qu'avait suscités à son règne cette union. Mais il était bon, mais il était chevaleresque, mais il était fataliste; et jamais il ne formula une plainte à ce sujet, jamais il ne blessa les oreilles de l'Impératrice par quelque allusion que ce fût à ce que ses amis avaient appelé sa sottise.

Mlle de Montijo était Espagnole, et, comme telle, superstitieuse. — Un jour, dans une promenade, étant toute jeune fille, elle avait rencontré une bohémienne — ô le joli conte de Perrault : *les Fées !* — à qui elle avait fait l'aumône et qui, en revanche, lui avait dit la bonne aventure et lui avait déclaré qu'elle serait reine.

Bien qu'en apparence elle parut toujours n'avoir ajouté que peu de foi à cette prédiction — même après son mariage — il est certain que la bohémienne avait troublé son intime pensée et qu'ayant pu épouser les plus hauts seigneurs de son pays, le duc d'Ossuna d'abord, qui avait demandé sa main, le duc de Sesto, alors duc d'Alcanizès, ensuite, dont elle avait été éprise, elle refusa la requête du premier et fit taire, en faveur du second, ses secrets désirs. Faisant montre d'une grande sympathie pour la France et les Français, elle exprima la volonté de n'épouser qu'un Français, et, sans crainte de se tromper beaucoup, il est permis de supposer qu'établie chez nous, devant cet Empereur célibataire qu'il lui était possible d'approcher, elle ne fut pas sans songer au vœu de la bohémienne, comme aux fiancés que, dans une convenance mondaine, ou dans un penchant de son cœur, elle eût pu choisir et qu'elle avait répudiés.

De son côté, l'Empereur n'avait point manqué,

dès le lendemain du Deux-Décembre, d'alliances conformes au rang qu'il venait de prendre.

Certaines jeunes femmes même qui avaient repoussé ses hommages et sa recherche, alors qu'il n'était que Prince et quelque peu aventurier, telle que la duchesse de Hamilton, fille de la grande-duchesse Stéphanie de Bade, sa cousine; telle, aussi, que la princesse Mathilde, sa cousine encore, ne furent pas sans regrets, en ce temps-là. L'aventurier avait une couronne dans chacune de ses poches, une pour lui, une autre pour celle qui voudrait bien être sa compagne.

N'étant que Prince-Président encore, la fille du prince de Wagram lui avait été proposée, et il y eut, à l'hôtel de la rue de La Rochefoucauld, résidence du prince de Wagram, une fête offerte à Louis-Napoléon Bonaparte, pour appuyer les préliminaires d'un mariage.

Le Président se rendit à l'invitation de son hôte et assista au bal donné en son honneur. Mais la jeune fille ne lui plut pas. Qui sait? Peut-être était-il amoureux déjà? Et, s'étant retiré et n'étant pas revenu, le projet n'eut pas de suite.

Plus tard, il voulut marier Mlle de Wagram au prince Jérôme-Napoléon. Mais la réponse du père fut nette :

— J'aurais donné ma fille, dit-il, au Prince-Président. Mais je la refuse à son cousin.

Il y a de la fierté dans ces paroles. Mais, hélas! ne viennent-elles pas compléter la fable du Héron?

Le prince de Wagram, en effet, accorda la main de sa fille, quelque temps après cet incident, au prince Joachim Murat.

L'alliance la plus sérieuse, au point de vue politique, dont on se soit occupé pour Napoléon III, est, sans contredit, celle qu'on chercha à établir entre lui et la maison de Prusse.

Il fut question, en effet, de marier l'Empereur avec la princesse de Hohenzollern, sœur du prince fameux qui nous valut la guerre de 1870.

A quoi tiennent les destinées des peuples! Beau-frère du prince Léopold de Hohenzollern, il est plus que certain que Napoléon III ne se fût pas inquiété des événements d'Espagne et que la catastrophe qui nous a frappés n'eût pas existé. Mais à quoi bon, avec facilité, récriminer et discuter sur des faits après leur accomplissement?

Le cœur des rois comme le cœur des simples hommes est à la merci d'un beau regard. Le mot de La Fontaine : « Amour, amour, quand tu nous tiens, on peut dire adieu prudence! » est pour les uns comme pour les autres, et nul n'est le maître de ses instincts, de sa vie.

Le mariage de l'Empereur avec Mlle de Montijo ne se conclut pas sans difficultés, et les démêlés

qu'il provoqua entre Napoléon III et son oncle, le vieux Jérôme, sont connus.

Mlle de Montijo était extrêmement belle — rousse, un peu, aux traits réguliers, d'un roux sombre assez ignoré, car elle se blondissait artificiellement. Dès que l'Empereur la vit, il en devint éperdument amoureux et ne cacha point son sentiment.

Mlle de Montijo, invitée avec sa mère aux chasses de Compiègne, le séduisit plus encore par la grâce qu'elle apportait en montant à cheval.

L'Empereur, admirable écuyer, aimait, en effet, d'instinct, tous ceux qui, hommes ou femmes, savaient monter.

Que de racontars n'a-t-on pas colportés au sujet des séjours de la future souveraine à Compiègne? Et pourquoi les reproduire ici, même pour les démentir?

J'en veux, cependant, retenir un parce qu'il a été mentionné par un homme de talent qui est l'un de nos meilleurs écrivains, M. de Goncourt.

M. de Goncourt, se trouvant un soir en wagon, eut devant lui un vieillard — c'était au lendemain de la déclaration de guerre, je crois — qui parlait de l'Empereur et narrait l'histoire de son mariage, prétendant tenir l'anecdote de M. de Morny, à qui Napoléon III lui-même l'avait confiée.

Un jour — c'est M. de Goncourt qui s'exprime sous la dictée du voyageur — l'Empereur demanda

à Mlle de Montijo, avec une certaine insistance, et faisant appel à l'honneur d'un homme, si elle avait jamais eu un attachement sérieux.

Mlle de Montijo avait répondu :

— Je vous tromperais, Sire, si je ne vous avouais pas que mon cœur a parlé, et même plusieurs fois; mais ce que je puis vous assurer, c'est que je suis toujours Mlle de Montijo.

Sur cette affirmation, l'Empereur avait dit :

— Eh bien, mademoiselle, vous serez impératrice.

L'anecdote peut être vraie ou fausse. Nul ne viendra en affirmer ou en infirmer l'authenticité. Telle, cependant, que l'Impératrice m'apparaît dans les notes que je possède, elle me semble vraisemblable. Et alors, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer : ou la naïveté d'amoureux de cet homme devant qui tout tremblait alors; ou la brutale franchise de cette vierge sur le front de laquelle, comme dans un rêve, descendait un diadème.

Ayant résisté aux obstacles qui lui venaient de ses propres parents, de ses hommes d'Etat même, au sujet de son mariage avec Mlle de Montijo, l'Empereur eut encore à vaincre l'opposition de son entourage plus intime, et celle, surtout, des femmes de ses familiers.

Une anecdote — charmante, celle-là — m'a été contée concernant le temps où, libre encore, c'est-à-dire non fiancée à celui devant qui l'Europe s'in-

clinait déférente, en apparence, mais avec une arrière-pensée maussade et hostile — celle qui devait être l'Impératrice, se rendait à Compiègne.

Les femmes qui approchaient l'Empereur — et parmi elles Mmes Drouyn de Lhuys, de Fortoul, Saint-Arnaud — s'étaient insurgées à la nouvelle que Napoléon III, épris de Mlle de Montijo, était fort capable de l'épouser. Toutes déclaraient ce mariage impossible, criant qu'il était inadmissible que l'Empereur épousât cette jeune fille, et quand elle se se trouvait devant elles, elles affectaient de la dédaigner, de l'éloigner du cercle habituel de leurs relations.

Plusieurs d'entre elles, un jour, à Compiègne, cachèrent si peu leur haine et leur hostilité que Mlle de Montijo, froissée dans ses plus intimes sentiments de femme, n'hésita pas à se plaindre à l'Empereur lui-même de l'accueil qui lui était fait.

La scène se passait dans le parc ; et non loin de Napoléon et de son interlocutrice, se remuaient, épiant les moindres gestes, les plus simples paroles du souverain, les ennemies de la jeune fille.

L'Empereur écouta, tranquille et souriant, la belle plaignante. Et quand elle eut parlé, il arracha d'un bosquet quelques branches flexibles de feuillage, en fit une couronne qu'il posa, coquettement, sur la tête de Mlle de Montijo, en disant assez haut pour être entendu :

— En attendant l'autre.

Pas un murmure ne s'éleva du groupe des révoltées, et à partir de cette heure, l'impératrice Eugénie existait dans l'esprit de ces femmes qui, changeant de tactique, se firent autant aimables et obséquieuses qu'elles avaient été arrogantes et dédaigneuses.

Quant aux observations des hommes politiques qui le servaient, l'Empereur n'en tint pas compte davantage. A toutes les objections qui lui furent présentées, il se contenta d'écouter — comme il faisait et fit toujours — la paupière baissée, le visage impassible, et ne répondit que ces mots, sans cesse les mêmes :

— Je suis décidé à épouser Mlle de Montijo et je l'épouserai.

Par une singulière coïncidence, ce fut ce même homme d'Etat — un diplomate — qui avait dit : « L'Empereur fait concurrence à M. de Musset, et son règne, je le crains, ne sera que le chant d'une nuit » — qui fut chargé par Napoléon III de se rendre officiellement auprès de Mlle de Montijo qui habitait alors place Vendôme, pour lui annoncer que l'Empereur l'avait choisie pour être sa compagne, donnant ainsi aux fiançailles un caractère officiel.

La mission, cependant, ne s'accomplit point encore sans hésitation, sans discussion.

L'homme d'Etat en question, très lié avec l'Empereur, crut, avant de lui obéir et de faire irrévocable sa démarche, soumettre au souverain quelques dernières observations.

Ainsi qu'à tous, Napoléon III lui fit la réponse fatidique :

— Mlle de Montijo sera impératrice.

Alors le diplomate redevint diplomate.

— Devant une chose à faire, Sire, dit-il, je dis mon sentiment. Mais devant une chose accomplie, j'ai pour habitude de garder le silence et de trouver parfait ce qui ne peut être empêché.

Et s'étant incliné, il prit le chemin de la place Vendôme où il fut, comme on le pense, bien accueilli.

On le voit, le mariage de l'Empereur et de Mlle de Montijo n'était point sans éveiller les étonnements et les susceptibilités des familiers, comme les étonnements et les appréhensions du monde politique.

La jeune fille, pas plus que sa mère, d'ailleurs, n'ignorait les surprises et les hostilités qu'elle faisait naître, et quand Mme de Montijo apprit que son enfant allait être, décidément, impératrice, elle ne put se défendre d'une sensation pénible, d'une sorte de compassion et d'inquiétude maternelles pour celle devant qui tous allaient se montrer respectueux et empressés, mais qui, à peine à l'aube

de sa vie d'épouse et de souveraine, provoquait tant de haines et de jalousies.

Mme de Montijo était liée d'amitié avec le marquis de la R..., qui fut ministre de France à Berlin et qui, rallié à l'Empire, devint sénateur au grand scandale de sa famille et de ses amis du faubourg Saint-Germain.

Lorsque le choix et la décision de l'Empereur furent officiels, elle adressa au marquis une lettre où tout son cœur de mère, réjoui et triste à la fois, débordait.

« Je ne sais, disait-elle, si je dois être heureuse ou si je dois pleurer. Combien de mères m'envient actuellement qui, voyant les larmes qui emplissent mes yeux, ne comprendraient pas! Eugénie va être reine, dans votre pays de France, et, malgré moi, je songe que, chez vous, les reines ont peu de bonheur. Malgré moi le souvenir de Marie-Antoinette m'obsède et je me demande, avec épouvante, si ma fille n'aura point le même sort. »

Quant à Mlle de Montijo, elle semblait, en apparence, ne pas se préoccuper des inimitiés qu'elle avait éveillées. Toute à sa joie, elle la faisait partager à ses amies et, parmi elles, Mlles de la R..., filles du marquis, qui devinrent, plus tard, deux de ses dames du Palais, n'étaient pas les moins empressées à lui faire fête.

Mlle de Montijo, d'ailleurs, demeurait, dans son

élévation, fidèle à ses sympathies. Quelque temps avant l'annonce officielle de ses fiançailles et alors que la volonté de l'Empereur n'était que peu certaine encore et connue d'elle seule, à peu près, n'avait-elle point juré et fait jurer à ses amies « que la première d'entre elles qui arriverait à une grande situation mondaine soutiendrait l'autre dans la vie » ?

Peu de jours après ce serment, elle venait elle-même, à l'hôtel de la rue du Bac, trouver ses amies et leur apprenait qu'elle allait être impératrice.

Comme elle traversait la cour de l'hôtel, le ministre de Saxe, qui faisait un whist avec le marquis, la vit.

Il était, lui aussi, depuis la veille, au courant des événements et, se tournant vers les jeunes filles, il leur dit :

— Riez aujourd'hui encore avec votre camarade, mesdemoiselles, car demain il vous faudra, devant elle, être graves et respectueuses.

Comme elles s'étonnaient :

— Mlle de Montijo épouse l'Empereur, continua le diplomate; mais feignez d'ignorer la grande nouvelle et laissez-lui la satisfaction de vous l'annoncer.

Après son mariage, l'Impératrice n'oublia pas ses compagnes. Elle les appela auprès d'elle, je le répète, et écrivant à l'une d'elles, elle la priait « de

la tutoyer comme autrefois, » ajoutant « qu'elle se trouvait seule dans son palais, qu'elle s'ennuyait et que les bouderies qu'elle sentait autour d'elle la chagrinaient ».

Ce sont, ici, des notes jetées en des pages, comme la main du semeur jette le grain à même un champ. Le grain germe, lève et se dore au soleil de juin, devenu moisson. Quel poète, quel romancier, quel philosophe liront ces notes, les recueilleront, s'en serviront — comme la terre se sert du blé — pour les rendre au public en un livre, — étude, roman ou poème — qui sera le Livre de l'impératrice Eugénie ?

II

LA FEMME INTIME

Pour bien comprendre et pour bien connaître l'impératrice Eugénie, pour la juger sans parti pris, dans un sens favorable ou dans un sens défavorable, il est nécessaire de faire deux parts de son individualité : l'une se rapportant à la femme proprement dite, l'autre à la souveraine.

Tour à tour, j'examinerai celle-ci et celle-là, dans l'impartialité que je me suis imposée, au cours de cette étude.

Le portrait de l'impératrice Eugénie a été, certes, crayonné maintes fois déjà. Mais, ou bien ceux qui ont écrit en s'inspirant de son souvenir ont été des amis trop zélés, et, dans leurs louanges excessives, ne se sont point fait écouter ; ou bien ils ont été des adversaires trop haineux et, dans leurs polémiques, dans leurs pamphlets ou dans leurs attaques outrées, ils ont détourné de leurs

travaux l'attention du lecteur, les esprits calmes et recueillis.

N'étant ni un ami, ni un ennemi, réclamant le simple bénéfice de l'historien qui est libre dans sa pensée, il m'est aisé, à l'aide des notes et des documents que je possède, de rendre à certaines personnalités et à certaines choses de l'Empire leur véritable physionomie.

Si l'on s'en tenait aux propos plus ou moins calculés, plus ou moins raisonnables qui ont été jetés autour de la figure de l'impératrice Eugénie, on aurait une singulière et très fausse idée de ce que fut réellement cette femme.

Les uns — des ignorants — l'ont faite mauvaise dans son attitude générale, et dépravée dans son intimité ; les autres — des maladroits et trop ardents partisans — l'ont faite admirable, exempte de tous défauts, dans sa vie publique comme dans sa vie privée.

Elle ne fut ni ceci, ni cela.

On pourrait, en tant que femme, simplement, résumer la personnalité de l'impératrice Eugénie dans une comparaison, et prononcer qu'elle fut assez semblable à ces jolis oiseaux des pays ensoleillés qui passent insaisissables ; et complétant cette comparaison par une sorte de formule, on pourrait ajouter qu'elle fut, moralement, une incohérence, un mélange de bonté et d'indifférence

inconscientes, de légèreté et d'austérité sans fondement, de sentiments chevaleresques et de raison pratique, presque terre à terre.

Son analyse exacte nous la montre, en effet, ainsi, dans une diffusion absolue et constante.

L'Empereur, dans l'aveuglement de son amour, ne comprit pas celle qu'il allait se donner pour compagne et plus tard, encore, il resta, devant elle, interrogateur un peu, comme devant une énigme.

Dès les premières heures du mariage, il dut réagir contre l'indépendance de la jeune femme — indépendance dont il souffrit toujours et qui ne s'alliait guère avec les mœurs et avec l'étiquette d'une Cour.

Cette étiquette, surtout, s'accommodait mal avec l'exubérance naturelle de l'Impératrice. Napoléon III qui, après avoir constaté la froideur des Cours étrangères, à l'annonce de son mariage, redoutait leurs critiques, exigea de sa compagne qu'elle prît une attitude plus conforme au rôle qu'elle était appelée à remplir.

Mais l'Impératrice était réfractaire et ce ne fut, vraiment, qu'après son voyage en Angleterre, qu'elle se résolut à établir aux Tuileries, pour elle comme pour tous, un ordonnancement de parade, de gestes et de paroles, qui ne laissa plus rien à

désirer, presque, et qui fut en rapport avec les conventions des Cours.

A Windsor, en effet, elle avait été reçue avec une pompe extraordinaire, et l'impression qu'elle ressentit de cette visite fut en elle ineffaçable.

Cependant, même à Windsor, son insouciance, son étourderie avaient failli lui jouer un mauvais tour et donner raison, d'une façon définitive et désastreuse, aux railleries qui s'élevaient, concernant son attitude peu impériale.

Quelques instants avant de se rendre dans le grand salon de réception, auprès de la Reine, avant le dîner, voulant s'habiller, elle s'aperçut, avec effroi, que seule, parmi toutes les malles des gens de sa suite, la caisse qui contenait ses toilettes n'était point arrivée.

L'Empereur, informé de ce contretemps, était fort mécontent et elle se chagrinait, de son côté, mais vainement. Elle s'apprêtait déjà, sur le conseil de Napoléon III, à prétexter une indisposition soudaine ayant pour cause le voyage, la fatigue, mille riens acceptables, quand une de ses dames lui vint en aide. Elle offrit à la souveraine l'une de ses toilettes — une robe bleue, je crois, et toute simplette.

Le moment n'était pas aux hésitations et la chose ayant été admise, on se disposa à la transformer à l'usage de celle qui allait la porter. Grandes dames

et femmes de chambre se mirent, en commun, à l'œuvre, et peu après, l'Impératrice revêtue de la robe bleue, n'ayant pour toute parure qu'une fleur dans les cheveux et que des fleurs pareilles courant sur son corsage et sur sa jupe, parut devant la Reine et, dans son éblouissante beauté, qui empruntait un relief plus vigoureux à l'humble cadre qui lui était donné, fit sensation.

Ce n'est là, évidemment, qu'un fait relativement significatif.

Cependant, il marque et complète la succession des manifestations publiques et intimes qui forment l'ensemble du caractère de l'impératrice Eugénie, et il tire son importance du milieu où il s'est produit.

Il est un bien joli billet de l'Impératrice, aussi, concernant cette éternelle et maudite question d'étiquette et qui se rattache à une anecdote assez charmante.

Elle était constamment en discussion avec l'Empereur à ce sujet. Et, une fois, elle fit, avec lui, un pari sur le point de déterminer la place que doivent occuper les dames d'honneur de la souveraine, dans les jours de gala.

Or, l'un de ces jours étant survenu sans que le différend, oublié, eût été tranché, au moment de paraître avec sa suite, elle se rappela, non seulement sa discussion récente, mais se vit un peu

embarrassée. Alors, elle fit passer à la comtesse X... ces quelques mots écrits au crayon :

« C'est un pari avec l'Empereur.

« Dans les bals de la Reine, les dames de service sont-elles assises derrière la Reine ou debout ? »

L'histoire semble prouver que l'on se préoccupait assez peu, aux Tuileries, des usages mondains, et que le « va-comme-je-te pousse » tant reproché à la Cour impériale n'était pas sans fondement.

Toute de premier mouvement, l'Impératrice allait, spontanément, vers ceux qui lui plaisaient, les aimait, les entourait de soins et d'attentions, puis, subitement, sur un mot, sur un geste, les délaissait et paraissait, désormais, les ignorer.

Le plus souvent, même, sa sympathie comme son antipathie étaient exemptes de toute cause sérieuse et on eût dit qu'en agissant ainsi, elle obéissait à une impulsion dont elle n'était point maîtresse.

Cependant, elle était loyale, susceptible de dévoûment et, dans son apparente versatilité, on chercherait en vain une préméditation, un sentiment d'égoïsme ou un but de vaniteuse tromperie.

Lorsqu'elle serrait une main d'homme ou de femme, elle était sincère, et quand elle mettait sur son amitié ou sur son attachement le sceau d'une stabilité, elle ne mentait pas, croyant elle-même,

de bonne foi, à sa propre affirmation, ignorant sans cesse les aventureuses et un peu vagabondes fantaisies de sa nature primesautière.

L'Empereur déplorait cette inconstance de l'Impératrice dans le choix de ses amis ; il avait à en supporter, la plupart du temps, le contre-coup et il s'ingéniait à dissiper les inimitiés, les mécontentements qu'elle provoquait.

Ecrivant à l'un de ses ministres qui, très accueilli jusqu'alors par l'Impératrice, se plaignait de sa froideur, de son hostilité imprévues, il ne trouvait que ces mots pour l'excuser et pour ramener à lui son collaborateur :

« Vous savez que l'Impératrice est très vive, mais qu'au fond elle vous aime beaucoup. »

Rien de plus. Il semble même que, dans ce billet laconique, l'Empereur laisse deviner une tristesse, un découragement — avocat d'une cause ingagnable.

Pourtant — je me répète à dessein — que ceux qui liront ces lignes ne tirent point de ce fait une déduction erronée en ce qui touche l'impératrice Eugénie. Je ne saurais trop le dire : cette particularité bizarre de son caractère n'implique pas une hypocrisie, une méchanceté, une déloyauté.

Pareille, un peu, à un enfant qui s'enthousiasme pour un jouet nouveau et qui le casse, en étant las, dans une inconscience naturelle, aussi, et

étrangère à toute spéculation, à toute préparation, à tout esprit de taquinerie, elle se détournait, implacable autant qu'inexpliquée, de celui ou de celle à qui, la veille, elle avait souri, sans plus songer à la cruauté de sa conduite, qu'à la peine qu'elle créait, qu'à l'ennemi qu'elle se donnait.

Souvent femme varie... Le refrain du roi François eût pu, absolument, s'appliquer à l'Impératrice, changeante dans ses sensations ainsi que dans ses sentiments, imprenable et indéfinissable, presque, mobile physiquement et moralement, à l'excès.

L'Impératrice était Espagnole, et la raison de cette étrangeté pourrait, sans trop de risques de se tromper, être mise sur le compte de son origine.

Exubérante au plus haut degré, accessible à ce que, familièrement, on appelle des lubies, très romanesque aussi, tout en demeurant pratique, prosaïque, maîtresse de soi, honnête dans l'inconscience et dans la vivacité de son imagination, il se pourrait qu'elle eût été friande, instinctivement, et sans qu'elle connût bien ses impressions, d'affectation — si je ne craignais de prononcer un autre mot et si je n'avais peur qu'on ne se méprît sur la forme comme sur le fond de cette étude, je dirais : de comédie.

Bien des témoignages corroborent cette apprécia-

tion qui n'atténuent point, cependant, nécessairement, les délicatesses ou les générosités dont elle a entouré ceux qui l'ont aimée et ceux même qui lui étaient hostiles.

Car dans sa nature romanesque même, l'Impératrice trouvait la force, le moyen et la raison d'être bienveillante, de se prodiguer, alors même qu'elle savait ne rencontrer que des indifférents.

Quelques lettres appuieront, mieux que du récit, cette affirmation.

Très sollicitée par Mme de M.., la femme de l'un des principaux membres de la société légitimiste d'alors, qui, pourtant, ne la ménageait guère, d'obtenir pour son mari un poste diplomatique, elle accueillit la requête qui lui était adressée et elle n'eut de repos que lorsqu'elle eut satisfait la demanderesse.

Je sais fort bien que Napoléon III caressa, durant tout son règne, avec obstination, l'idée de rallier à sa dynastie le faubourg Saint-Germain, et qu'il se montrait très aimable pour ceux de ses affiliés qui venaient à lui. Mais sans examiner si l'Impératrice le seconda jamais dans cette tâche ingrate, dans la circonstance qui nous occupe, je ne crois pas qu'elle ait obéi à une préoccupation politique et intéressée, et je suis assez d'avis qu'on lui abandonne le bénéfice de sa générosité.

Mme de M.., écrit-elle en date d'un mardi 6 décembre, veut, à présent, La Haye; je désirerais bien que les nominations parussent bientôt.

Et elle ajoute familièrement, dans un aveu de femme obsédée et ennuyée par les exigences des solliciteurs :

Comme ça, on me laisserait tranquille.

Puis, sept jours après ce billet, elle écrit de nouveau, ayant réussi dans sa démarche auprès de l'Empereur :

Le 13 décembre.

J'ai vu Mme de M... dimanche, et elle m'a paru contente.

Mais tout n'est pas fini pour elle : une autre solliciteuse est sur les rangs dont il lui faut se charger, appartenant, elle aussi, au monde royaliste.

Quant à Mme de G..., continue l'Impératrice, Dieu veuille qu'elle le soit; mais, jusqu'à présent, elle n'a pas trouvé un mot pour me remercier. Si vous la voyez — surtout si vous voyez son mari — dites-lui bien qu'il ne doit pas son poste *purement* à son mérite personnel. Quant à la reconnaissance, je sais à quoi m'en tenir et, comme je n'en attends pas, je ne serai pas déçue.

On se tromperait si on prenait prétexte de cette lettre et de ces mots qui la caractérisent : « Dites bien que M. de G... ne doit pas son poste purement à son mérite personnel, » pour entrer en guerre, une fois de plus, contre l'administration impériale, et pour déclarer que Napoléon III distribuait les ambassades à des incapables. M. de G... dont je tais le nom pour des motifs de haute convenance que l'on comprendra, fut au contraire, l'un des diplomates les plus intelligents du second Empire.

Il découle davantage, à mon avis, de la lettre de l'Impératrice, une philosophie triste qui jette un jour tout spécial sur l'entourage de l'Empereur et qui montre que si Napoléon III et sa compagne cherchèrent à se concilier de multiples sympathies, ils furent souvent, et la plupart du temps, bien mal récompensés par ceux qu'ils obligeaient et qu'ils mettaient en relief.

Il est une question délicate et que je n'aborde, en vérité, qu'avec la plus grande circonspection.

L'Impératrice fut-elle la passionnée que l'on a dite, et fut-elle fidèle à l'Empereur?

Je déclare que poser un tel point d'interrogation devant la vie de cette femme, c'est la méconnaître. Cependant, comme toute hésitation serait, ici, mal interprétée, je veux répondre à ceux qui accueillent trop facilement les calomnies, d'où qu'elles viennent, et qui jugent avec trop de hâte sur des appa-

rences dont ils ne sont point en mesure de contrôler la portée réelle ainsi que les effets.

L'Impératrice, donc, eut-elle des intrigues d'amour et fut-elle, toujours, dans un autre ordre d'idées, la femme qui, selon M. de Goncourt, répondait, jeune fille, à l'Empereur, ces mots significatifs : « J'ai aimé, mais je suis restée Mlle de Montijo? »

Il ne doit y avoir, à ce sujet, nulle équivoque, et mon affirmation, appuyée par les témoignages les plus impartiaux, par les notes les moins réfutables, sera nette. Non, l'Impératrice n'a point eu de défaillances. Oui, l'Impératrice est demeurée sans cesse, l'esclave de ses devoirs d'épouse.

Et maintenant, je m'explique.

Il y eut, certes, dans la mêlée brillante et un peu incohérente de la Cour impériale, des heures où il sembla que l'Impératrice était éprise d'un autre que de son mari, de quelque beau cavalier à l'allure décidée, comme sont ceux des romans, à la parole entraînante, aux desseins donjuanesques.

Mais ceux-là même qui l'ont observée, dans ces minutes de trouble apparent, d'enthousiasme non contenu; sont unanimes à constater le platonisme et le peu de durée de cette griserie plutôt morale que physique.

— C'était, me disait l'un des anciens familiers

des Tuileries, chez elle comme un feu de paille qui brûlait, brûlait, laissant croire et craindre que tout *allait prendre* et se consumer sous son action. Puis, celui-là même qui se flattait de l'avoir allumé, était étonné de la flamme factice qui l'avait éclairé et chauffé, et il s'en retournait, ayant peut-être beaucoup donné, mais n'ayant, à coup sûr, rien reçu; n'ayant pour toute consolation que la parodie d'un sonnet fameux.

J'ai cité textuellement les paroles de mon interlocuteur, et si l'on considère la « manière » de l'Impératrice dans les entraînements sympathiques qui lui sont reprochés et qui, dans un certain public, ont l'aspect d'une infidélité conjugale, on reconnaîtra, avec bonne foi, que si l'Empereur avait été jaloux, il eût eu, dans sa jalousie, pour parler vulgairement, plus de peur que de mal.

L'Impératrice — c'est là une redite — était merveilleusement belle et, comme toutes les jolies femmes — quoique souveraine et peut-être parce que souveraine — aimait qu'on lui fît la cour, qu'on s'occupât d'elle. Selon une expression moderne, elle flirtait, et flirtait même à outrance, mais toujours sans péril réel pour son honneur et sans rien céder de son intimité. Quoique romanesque, son être physique ne recherchait point des sensations étrangères à celles que la plus élémentaire honnêteté impose à une femme et son cœur n'était, en

aucune façon, avide d'émotions, comme l'est le cœur des femmes tendres et sentimentales.

L'Impératrice n'était ni tendre, ni sentimentale, ni même sensuelle. Elle avait, en elle, une rudesse native qui l'éloignait de toute rêverie et, dans cette exclusion d'une vision d'amour effectif, elle était peu accessible à l'oubli d'elle-même et des siens.

Tout ce qu'on pourra dire ou écrire, à ce sujet, pour détruire cette appréciation, ne sera qu'erreur et que calomnie[1].

L'Impératrice, d'autre part, aimait l'Empereur. Absente, elle songeait à lui, et lors de sa fête, un jour, ne mettait-elle pas, pour lui, tout son cœur dans ce billet :

21 novembre.

... Cette année, encore, j'ai passé loin de l'Empereur le jour de ma fête, ce qui me l'a rendue plus triste ; mais j'espère aller le rejoindre bientôt.

Une bourgeoise écrivant ainsi ne verrait point,

---

[1] Je n'ignore pas qu'on commenta beaucoup, aux Tuileries, une intrigue qu'eut l'Impératrice avec un jeune officier, et à la suite de laquelle ce dernier fut envoyé, par l'Empereur, en Algérie. Cette intrigue, si l'on s'en rapporte à la légende, aurait eu des effets scandaleux. Mais cette assertion est sans preuves, ne repose que sur des racontars de palais et elle n'infirme en rien mon sentiment.

sur sa vertu, un doute s'abattre. Pourquoi suspecter ces mêmes paroles, tombant de la plume d'une reine?

Si j'en crois une phrase prononcée par l'impératrice Eugénie et qui fit presque scandale, je ne suis pas loin de penser que, sur ce chapitre : « la vertu, » elle avait des idées spéciales; mais rien, là, n'implique qu'elle usa, à son profit, de la liberté de morale qu'elle paraissait professer.

— Quant aux jeunes filles, avait-elle dit, un soir, aux Tuileries, on ne saurait trop les protéger, les éloigner du danger et du mal. Et je veille constamment sur elles et sur leur entourage. Quant aux femmes mariées, c'est une autre affaire, et j'avoue qu'elles me laissent tout à fait indifférente. Leur vertu comme leurs défaillances me sont parfaitement égales. Cela les regarde seules. Elles sont en mesure de comprendre et de se garder. Et puis, n'ont-elles pas des maris pour les défendre ou pour les surveiller?

La déclaration, un peu libre, je le répète et le reconnais, fut mal interprétée et fit quelque tort à celle qui l'avait formulée. Mais elle ne prouve rien, en somme, et il serait injuste de s'en emparer pour flétrir la conduite privée de son auteur.

Abandonnons donc les insinuations, les suppositions malveillantes, et sachons, enfin, regarder les choses telles qu'elles doivent être regardées.

L'Impératrice fut légère, sans doute; mais elle ne cessa d'être honnête. Elevée dans un milieu étranger à une Cour, elle n'apporta jamais, dans son rôle de souveraine, la gravité que l'on apprend, dès le berceau, aux femmes destinées à régner. Elle croyait sincèrement, et sans arrière-pensée, pouvoir jouir de la vie qui lui était faite, s'en amuser, et il lui importait peu, pour sa réputation, de faire naître, dans le cœur des hommes qui l'entouraient, des sentiments qui, en vérité, la flattaient. Elle avait — et ce n'est point là un des détails les moins piquants qui la caractérisent — la curiosité extrême de lire et de fouiller dans les âmes. Et les adulations qui allaient vers elle, l'intéressaient comme l'eût intéressée ou émue — si elle avait été susceptible davantage d'émotion et de sentimentalité — un roman. Elle était une conquérante et elle se jouait des passions qu'elle provoquait, comme un victorieux se joue des armées qu'on lui oppose.

Dans sa puissance de femme, dont elle avait conscience, ainsi que dans sa puissance de souveraine qui était hors de doute, elle se plaisait à louvoyer, à courir des aventures morales, à se créer des périls qu'elle évitait et qu'elle laissait derrière elle — oubliés. Tel le navire balancé par une mer houleuse, durant des heures, et qui rentre au port sans avaries.

Elle était, en un mot, l'Idole. Elle se savait ado-

rée et, dans la passivité avec laquelle elle accueillait les hommages, elle pensait, naïvement, qu'elle se donnait des amis et des dévoués dont le seul but était de la servir et de l'aimer.

Le nombre des déçus qu'elle fit ainsi ne se compte pas, et bien des haines eurent pour cause l'un de ces beaux regards qu'elle prodiguait et qui eurent, pour beaucoup, le tort de ne valoir que des regards et de laisser impayées les promesses qu'ils semblaient faire espérer.

En outre, l'Impératrice aimait la discussion, la contradiction, et elle recherchait, volontiers, la société des hommes capables, par les qualités de leur esprit, de la satisfaire.

Sachant fort bien qu'on ne peut réussir à charmer sans se donner quelque peine, avant de s'entretenir, soit avec un savant, soit avec un écrivain, soit avec un artiste, soit enfin avec un homme politique, elle l'étudiait et fixait en elle ce qu'elle devait pour le conquérir, lui dire. Elle mettait, alors, tous ses soins à le séduire par l'attrait de sa personne autant que par celui de sa causerie. Et quand elle l'avait vaincu, quand elle s'était assurée qu'il lui appartenait, selon son expression même, « quand elle avait trouvé *agréables et amusants* ses hommages, son regard attendri », quand elle avait constaté que son cœur battait avec violence, elle arrêtait là le

poème ou le roman ébauché, et écrivait d'elle-même au bas de la page lue, le mot : fin.

C'était imprudent, c'était fou, c'était peu conforme, sans doute, à la gravité qui eût dû être la sienne, c'était cruel, peut-être aussi; mais quelle jolie femme — vertueuse — se lèvera pour incriminer l'impératrice Eugénie ? Quelle jolie femme — — vertueuse — osera dire qu'elle n'a jamais fait ainsi qu'elle dans les salons qui lui sont habituels ? Et j'ajoute : quel homme — peu vertueux, mais amoureux — n'a point été victime de semblables perfidies féminines et s'en est jamais vengé en avilissant celle qui les lui a fait subir?

Le péché véniel des unes — les bourgeoises — deviendrait-il le péché mortel des autres — les reines ?

Quoique très intelligente, l'impératrice Eugénie n'eut pas, sur l'Empereur, cette influence absolue qu'on lui prête assez généralement, aujourd'hui encore, sur la foi de propos plus fantaisistes que renseignés.

Fait singulier : Napoléon III se laissa bien et trop souvent dominer par sa compagne dans les choses de la politique étrangère, et demeura entièrement hors de sa puissance dans celles de la politique intérieure.

Lorsque j'étudierai le rôle politique de l'Impéra-

trice, je reviendrai sur ce point. Présentement, j'envisagerai l'intelligence de l'Impératrice dans son intimité, et cette intelligence est si spéciale, se manifeste d'une manière si « déroutante » qu'on ne sait, véritablement, comment la qualifier. Dans ses actes, dans ses paroles, l'Impératrice, parfois bizarre, stupéfie, en effet, ceux qui l'observent.

Toutes les qualités de son esprit se révèlent surtout dans ses lettres, et c'est dans ses lettres que nous les irons chercher.

Il semble, que la femme agissante n'est point la même, chez elle, que la femme pensante.

Esprit assez peu cultivé, manquant d'équilibre, d'acquis, dans son raffinement apparent, l'Impératrice, qui avait le don de l'assimilation, savait admirablement donner le change aux observateurs sur la fragilité de son bagage intellectuel en demandant à sa mémoire, qui était prodigieuse, les ressources qu'une absence d'études antérieures ne pouvait lui apporter.

Elle était, de plus, une conteuse charmante et charmeresse, en dépit de l'accent un peu rude de sa voix, et aimant, par goût ou par nécessité, la lecture ainsi que le théâtre, elle se plaisait à redire à ses familiers le livre parcouru ou la pièce entendue.

On pouvait alors suivre, en elle, le développement

de sa mémoire surprenante; elle n'omettait, dans sa narration, aucun trait du volume, nulle péripétie, nul mot important de la comédie ou du drame.

Comprenait-elle qu'il lui fallait remplacer par des faits, l'acquis qu'elle n'avait pas? Peut-être. Quoi qu'il en fût, elle ne laissait échapper nulle occasion de prouver qu'elle s'intéressait aux lettres et aux arts, et, dans ses écrits, il existe une recherche continuelle, quoique non avouée — qu'on me pardonne le mot — de belle diseuse.

En art, l'Impératrice était, en vérité, plus qu'un amateur. Elle était une sincère connaisseuse, et j'ai eu sous les yeux quelques croquis et portraits crayonnés par elle qui ne laissent rien à désirer dans leur facture.

Ce goût pour le dessin la porta, jusqu'à vouloir concourir publiquement pour la construction de l'un des grands monuments de Paris, alors à l'étude, le nouvel Opéra.

Elle établit un projet, l'exposa sous un nom d'emprunt, naturellement, et s'amusa fort de cette aventure.

Ce projet, m'a-t-on affirmé, n'était point si banal qu'on serait tenté de le supposer, et il embarrassa extraordinairement l'Impératrice, lorsqu'elle décida de lui donner un corps.

Ses plus cruels ennemis voudront bien admettre que, quoique impératrice, elle ne pouvait posséder

toutes les sciences. Or, comme elle ignorait absolument l'architecture, elle dut forcément, pour le côté technique de son œuvre, avoir recours aux conseils et à la pratique d'un homme du métier.

Le billet par lequel elle réclame ces conseils et qu'elle adressa au ministre d'Etat, qui seul était dans sa confidence, est joli :

Décidément, écrit-elle, envoyez-moi votre jeune architecte pour traduire en *architecture* mon mauvais croquis. Envoyez-moi aussi les grandeurs demandées et le plan du terrain qu'on a donné à mes *collègues*.

18 mars 1861.

On ne peut mettre, évidemment, plus de grâce à l'accomplissement d'une fantaisie; et je laisse aux moroses, ici, tout sentiment de critique ou de raillerie.

Dans sa conversation — quoique bien souvent séduisante, ainsi que je l'ai dit — l'Impératrice allait, cependant, un peu du coq à l'âne, et ce n'est point sur des morceaux de causerie qu'il faudrait s'appuyer pour juger sainement son esprit.

Cet esprit se révèle tout entier dans ses lettres, et si les unes sont ce que sont la plupart des lettres d'une jolie femme — banales — les autres mettent en relief une intelligence peu commune.



D'aucunes, plus intimes, affichent une certaine philosophie que l'on retrouve dans presque toute la correspondance de l'Impératrice — mélange de scepticisme, de tristesse et de bonheur — qui, ayant pris naissance sans doute dans les préoccupations, les intrigues et les hostilités antérieures à son mariage, ne cessa de l'inquiéter même dans son élévation, dans sa souveraineté.

Très vivement priée d'engager l'une de ses protégées à épouser un fort haut seigneur, le duc de ***, elle hésite à faire de la jeune fille une duchesse, et ces mots que lui inspire la situation, ne sont point, dans leur amertume, sans causer quelque étonnement :

Je trouve, dit-elle, que les grandeurs se payent trop cher pour la presser dans cette voie-là.

Et pourtant, l'heure à laquelle l'impératrice Eugénie trace cette ligne est l'une des heures les plus pures, les plus glorieuses de sa vie.

Elle a des pensées délicates et fines, exprimées dans un style très français.

Des Eaux-Bonnes, elle écrit à une amie qui faisait une saison à Vichy :

Je ne m'étonne pas de l'impression que vous avez sur Vichy. C'est la même qu'on ressent dans toutes les villes d'eaux où l'on va réellement pour sa santé. Cette réunion

d'êtres souffrants sur un si petit espace rend bien triste.

J'ai ressenti la même chose ici, surtout les premiers jours; car on finit par se faire à tout, même aux choses les moins gaies.

Et cette lettre, encore, qui lui est dictée par un chagrin véritable, par la brouille passagère avec l'Empereur d'un homme d'Etat qu'elle aimait, ne contient-elle pas une réelle intelligence des choses de la politique, comme des choses du cœur ?

Saint-Sauveur, 29 août 59.

... Je suis vraiment désolée de voir, pour des *riens*, tout mettre en question. Vraiment je ne puis concevoir à propos de quoi il se figure ne plus avoir la confiance de l'Empereur; d'ailleurs, les griefs dont il parle sont bien anciens et ils se sont déjà expliqués là-dessus.

Je me souviens que, quand nous étions à Saint-Cloud, j'ai plus d'une fois dit à M... que les explications verbales avaient un grand avantage sur les lettres; le fait est qu'un mot *trop vif* est vite effacé si on en voit l'effet. Mais un papier ne peut que rendre l'idée, sans le sourire qui vient atténuer sa crudité... Ce qui me désole, c'est que souvent on se croit engagé à soutenir par amour-propre, ce que, au fond, on sent soi-même être exagéré. C'est à nous, femmes, alors, à tâcher d'adoucir au lieu d'exciter.

Il faudrait avoir bien de la mauvaise volonté et

du parti pris pour ne point reconnaître la netteté de jugement, le charme même de ces lignes, qui demandent peut-être une explication et qui viennent donner une sanction à la part que prenait l'Impératrice dans les questions de politique extérieure.

Cette lettre a été écrite à la suite d'un différend qui s'était élevé entre l'Empereur et son ministre des Affaires Etrangères, après la campagne d'Italie et lorsqu'il s'agit de signer, avec l'Autriche, le traité qui mettait fin aux hostilités.

Le ministre, qui avait l'horreur des demi-mesures et des hésitations, après avoir blâmé la guerre d'Italie, voulait que l'Empereur ne s'accordât point avec François-Joseph avant d'avoir poussé plus avant sa marche victorieuse, et dût-on avoir maille à partir avec le cabinet de Berlin, qui alors, serait resté muet et consentant, selon toute apparence, soutenait qu'il était nécessaire, sinon d'occuper Vienne, tout au moins de paraître à ses portes avant de faire la paix.

Le ministre, qui n'avait été, je le répète, qu'à moitié partisan de la guerre contre l'Autriche, qui redoutait de créer, sur nos frontières, une puissance presque égale à la nôtre en unifiant l'Italie, les faits étant devenus irrémédiables, les exigeait complets.

Il y eut, entre lui et l'Empereur, sur cette question, diverses discussions, puis des divergences

profondes ; et une rupture succéda à ces tiraillements.

C'est alors que l'Impératrice entra en scène et ramena les adversaires au calme et à leur vieille amitié.

Au fond, elle avait partagé les sentiments du ministre sur l'inopportunité de cette guerre, mais guidée par une toute autre pensée.

En permettant à Victor-Emmanuel de jouer avec l'Italie comme avec une boule de neige, de détruire, au profit d'une idée centralisatrice, les divers Etats qui la divisaient, l'Impératrice, très religieuse, très papiste, ne songeait pas sans colère qu'un jour viendrait peut-être — et ce jour est venu — où l'Italie n'ayant plus, pour être une, que les Etats Pontificaux à conquérir, déposséderait le Saint-Père comme elle avait dépossédé ses roitelets et mettrait sa capitale à Rome même. Elle eût désiré que l'Empereur résistât à son entraînement en faveur de Victor-Emmanuel et de sa politique, et quoique sachant l'esclavage moral dans lequel Napoléon III se trouvait vis-à-vis des Italiens, elle eût voulu qu'il se dégageât, au risque d'un péril, même personnel, que sa foi dans l'étoile impériale lui laissait apparaître comme peu imminent ou comme très hypothétique.

L'Empereur se déroba à son influence. Fidèle à

ses promesses, la guerre qu'il fit à l'Autriche fut la réalisation d'une promesse.

Un an avant ces événements, au cours d'un voyage qu'elle fit avec l'Empereur dans l'ouest de la France, l'Impératrice, à qui l'on avait fait craindre des manifestations hostiles durant son passage en Bretagne, résumait ses impressions dans un billet enthousiaste qui montre toute la vivacité de son imagination — de cette imagination qui allait des choses intellectuelles aux choses physiques, mêlant sans cesse la poésie à la prose — l'idéal au terre-à-terre.

Brest, le 10 août 58.

... Nous voici à Brest, regrettant beaucoup nos charmants hôtes de Cherbourg, que nous *voudrions* avoir entraînés ici, et je suis sûre que la vue de ce magnifique port vous aurait compensé, même du *mal de mer*. Je voudrais pouvoir vous en faire la description ; mais je ne brille pas comme Walter Scott par ce talent-là, et je craindrais d'amoindrir votre idée sur cet admirable rempart de la France.

Je me contenterai de vous dire que l'accueil a été aussi chaleureux qu'il est possible d'être, et que les Bretons comme les Normands, ont crié de tout cœur. Notre première étape, dans ce pays qu'on veut bien représenter comme hostile, a été un vrai triomphe; moi, pour ma

part, j'en suis très vivement touchée. Hier, en arrivant, j'étais à bout de forces, car la machine de la *Bretagne* faisait un tel tapage qu'il nous a été impossible de fermer l'œil, et en arrivant, il a fallu être près de deux heures debout pour voir le défilé, et ensuite grand dîner. Mais comme Dieu donne toujours des forces à ceux qui en ont besoin, me voici toute reposée ce matin et prête à recommencer.

Puis, plus tard, malade moralement, prise de tristesses que le public, à qui on présente une impératrice de fantaisie, n'a jamais soupçonnées dans le tourbillon mondain des Tuileries, elle se laisse aller à un spleen profond que, dans la suite, celles qu'elle appela auprès d'elle et qu'on nomma les « Cocodettes » — en tête desquelles Mme de Metternich — se chargèrent de dissiper.

... Je viens de recevoir des nouvelles de Chine, écrit-elle de Saint-Cloud, en date du 1er novembre 1860. Notre victoire me remplit de *joie;* là comme partout, nos chers soldats ont fait leur *devoir*.

Et elle ajoute, amèrement :

Je ne me croyais plus capable de ressentir une chose si vivement; mais la joie comme la peine fait du mal quand on se sent si épuisée.

Toujours en proie au « noir », dans une autre lettre, elle affirme davantage l'état de son esprit :

... Les médecins veulent guérir le corps avant l'âme, et c'est impossible.

Ne croirait-on point entendre la plainte d'une héroïne de roman qui pleure son abandon, son rêve brisé ? — Et, pourtant, quel rêve plus beau que celui de cette femme; quel cœur plus rempli que le sien !

J'ai dit, au début de cette étude, que l'Impératrice était versatile, que sa nature incohérente et primesautière l'entraînait en des extrêmes divers, et les lettres qui précèdent démontrent l'absolu de mon affirmation. Ces lettres, quoique pondérées dans la forme, présentent une telle multiplicité de sensations et de sentiments, qu'elles égarent l'observateur et qu'à tout prendre, elles ne doivent être considérées — ce qui n'enlève rien à leur charme — que comme l'expression spontanée et mobile d'un esprit toujours en éveil et sur lequel les heures, les circonstances, tantôt joyeuses, tantôt tristes, laissaient une empreinte indiscutable, mais factice dans sa profondeur, mais aisément effaçable par les heures, par les circonstances qui leur succédaient.

Ce qui précède pourrait avoir pour titre : « L'Impératrice qu'on ne voyait pas. » L'Impératrice visi-

ble — non pour le public, mais pour ceux qui vécurent de sa vie — n'est pas moins curieuse.

Contrairement à une opinion généralement admise, et contrairement aussi aux tendances naturelles de Napoléon III, l'Impératrice n'était pas la dépensière qu'on a dit. Elle était plutôt calculatrice et avait des principes d'économie presque rigides. Le luxe, aux Tuileries, appartenait surtout à l'entourage de la souveraine. Quant à elle, élégante mais simple, trop simple même au gré de l'Empereur, elle ne cachait pas son horreur de toute prodigalité. Il fallait que chaque jour ses dames de service lui présentassent le compte de ses affaires personnelles, et elle ne laissait à personne le soin de vérifier ses notes de couturières, de fournisseurs de toutes sortes. Elle en contrôlait sévèrement les chiffres, en revoyait les détails avec minutie, et ne les rendait qu'après un scrupuleux examen.

L'Empereur était obligé même, à ce sujet, de lui adresser souvent des observations. Dans un voyage qu'elle fit à Plombières, ayant appris que les paysans qui se pressaient sur son passage et qui, à genoux, se signaient devant elle, s'étaient étonnés de ne point lui voir de couronne « comme à une sainte vierge », il lui recommanda de veiller davantage à sa toilette dans l'avenir, lui rappelant ce mot de Napoléon Ier à Mme de Valençay :

— Faites-vous belle, madame, quand vous accom

pagnez l'Impératrice. Le peuple, dans son imagination, vous voit telle qu'une sainte — ce que vous n'êtes pas. — Ne le détrompez pas.

De son côté, elle reprochait amèrement à l'Empereur sa générosité.

— Votre oncle, lui dit-elle un jour, n'a fait que des ingrats en donnant à droite et à gauche. Voulez-vous l'imiter ? Et tenez-vous à être aussi mal récompensé? Faites le bien, oui; mais ne *gorgez* pas ce monde qui vous flatte parce qu'il vous craint et qui, dans le malheur, vous tournerait le dos.

La phrase — absolument authentique et textuelle — n'est-elle pas originale et ne jette-t-elle pas une lumière toute spéciale sur l'intimité des Tuileries?

Sincèrement religieuse, ce besoin de flirtage, de coquetterie, qui lui fit tant d'ennemis, la suivait jusque dans sa dévotion même.

J'en veux pour preuve ce billet écrit à l'une de de ses fidèles, après une entrevue qu'elle venait d'avoir avec le nonce du Pape.

Je viens de voir le nonce, dit-elle. Je désire *vivement* savoir l'impression que ma conversation lui a causée. Tâchez de le savoir.

Ne croirait-on pas, encore, lire l'interrogation inquiète d'une amoureuse sur la pensée secrète de celui qu'elle souhaite ?

Ma chère Marie je
viens de voir le moine
je desire vivement
savoir l'impression
que ma conversation
lui a causée. Tachez
de le savoir

Eugénie

Sa religion, mêlée de superstition, allait ainsi des choses les plus futiles aux choses les plus graves.

En 1870, peu avant le plébiscite, comme elle sortait de la messe, un dimanche, elle s'arrêta, tout à coup, sur le seuil de la chapelle impériale, ouvrit une bible et, mettant un doigt sur une page, s'empressa de lire le verset indiqué ainsi, au hasard.

Quel fut ce verset? Nul ne le saura jamais. Mais tous ceux qui, ce jour-là, l'entouraient, se rappellent encore sa joie et ses paroles, après cet essai mystique.

— Nous aurons un succès, s'écria-t-elle, et il sera magnifique!

Le succès eut lieu, en effet; mais quel lendemain lui était réservé! C'est ce qu'avait oublié de révéler le livre saint.

Autant l'Empereur était ce qu'on est convenu de nommer un « père gâteau », autant l'Impératrice affectait, vis-à-vis de son enfant, une sévérité presque dure. Elle n'était que peu maternelle, en somme, quoique fière de posséder un fils et, il faut bien le dire, c'est ce manque d'expression affectueuse, c'est cette froideur, desquels naissaient des mécomptes et des tristesses de toutes sortes, qui déterminèrent le malheureux prince, devenu homme, à tenter l'expédition aventureuse qui lui fut fatale.

Cependant, il est bon de rendre à l'Impératrice la justice qui lui est due. Elle aimait son fils, si elle l'aimait à sa manière, et elle sut l'élever admirablement.

C'est ainsi que, tout petit, elle éloignait de lui tout sentiment de vanité, quand un visiteur, dans un hommage empressé, voulait s'emparer de la main du jeune prince pour la baiser.

— Laissez, laissez, disait-elle alors, c'est un enfant.

Et elle attirait à elle l'impérial bambin, le dérobant à une servile adulation qui, répétée ou trop comprise, eût pu mettre en lui le faux orgueil qu'elle redoutait.

Si elle avait le souci de remettre en sa place la personnalité enfantine de son fils, elle avait, à un aussi haut degré, celui de mettre en évidence l'individualité de l'Empereur. Elle se montrait déférente devant lui, en public, et même alors qu'elle tenait sa cour familière, si Napoléon III se présentait chez elle, elle se levait immédiatement et lui offrait son respect ainsi que devant une assemblée officielle.

Elle avait, également, une sollicitude toute charmante pour son impérial époux. Elle déplorait, souvent, ses excès de travail, et ces réunions intimes qu'elle institua et qui lui furent tant reprochées, elle ne les inventa, en somme, que mue par

une pensée affectueuse se rapportant toute à son mari.

Comme on lui faisait connaître les rumeurs et les cancans qu'elle avait provoqués, elle haussa les épaules, et dans une vivacité naturelle, répliqua :

— Vraiment, on trouve mal que l'on s'amuse aux Tuileries ? C'est bien le moins, pourtant, que je donne quelque distraction à ce pauvre Empereur (*textuel*) qui est ennuyé durant tout le jour par la politique, et que je lui montre quelques jolies femmes.

Le propos, colporté, fit du bruit. Les vertus farouches ne pardonnèrent pas « les jolies femmes ».

Ces paroles, rapprochées de celles qu'elle prononça sur la fidélité conjugale des femmes, accrurent encore sa réputation de légèreté.

Cette légèreté, d'ailleurs, quoique plus apparente que réelle, était exploitée par quelques femmes de son entourage et par Mme de Metternich, en particulier, qui semble, durant le séjour qu'elle fit aux Tuileries, en qualité d'ambassadrice, avoir été le mauvais génie de la Cour impériale et avoir pris à tâche de perdre, dans l'esprit public, la personnalité privée de l'Impératrice. Si son mari eut une « passion » pour l'Impératrice, on est fondé à croire que, pour son compte, elle ne l'aima jamais. Et le mot qu'elle laissa échapper, un jour, prouverait

qu'elle nourrissait, contre elle, une arrière-pensée mauvaise et traîtresse.

C'était à Fontainebleau et Mme de Metternich ayant proposé de se rendre aux courses, *en jupes courtes*, pour avoir plus de liberté, vit sa proposition accueillie avec enthousiasme par l'Impératrice qui, sans réflexion, ne voyait dans ce projet qu'un dessein aimable et un peu familier d'amusement.

La plupart des femmes qui devaient être de la partie avaient également applaudi à l'idée des jupes courtes, et toutes s'étaient munies en conséquence.

Cependant, l'une d'elles ne voyait pas sans inquiétude cette exhibition de l'Impératrice des Français en toilette excentrique et en ayant compris toute l'inconséquence, n'hésita pas à adresser des observations à ce sujet à l'instigatrice de cette folie.

Mme de Metternich, alors, affecta une grande surprise, une grande naïveté.

— Quel mal, demanda-t-elle, l'Impératrice fera-t-elle en sortant ainsi avec nous ?

— Aucun sans doute, répondit Mme X... ; mais je trouve que cette mise manque de correction et n'est pas convenable pour une souveraine. Passent pour nous, les jupes courtes, mais pour l'Impératrice, non.

Et elle ajouta, dans un argument décisif :

— Enfin, ma chère Pauline, conseilleriez-vous à

votre souveraine, en Autriche, de s'affubler ainsi ?

Mme de Metternich, imprudemment, découvrit alors sa pensée :

— Oh ! se récria-t-elle, c'est bien différent. Non, certainement je n'engagerais pas l'Impératrice Elisabeth à sortir en jupes courtes. Mais mon impératrice, à moi, est une princesse royale, une vraie impératrice, tandis que la vôtre, ma chère, est Mlle de Montijo.

La phrase est méchante, atrocement. Elle pourra être démentie. J'affirme qu'elle a été prononcée et que je la rapporte *textuellement*.

L'Empereur, d'ailleurs, n'était pas dupe de la sympathie plus ou moins affectée de ces exotiques qui encombraient son antichambre et ses salons, et à qui, malgré lui, l'intimité des Tuileries était livrée.

Il eut une fois, à ce sujet, une explication assez vive avec l'Impératrice, qui semblait ne point se douter de ses imprudences.

— Vous admettez dans la familiarité de votre vie, lui dit-il, un tas de gens qui ne nous veulent que peu de bien, qui sont ici autant d'espions. Vous leur racontez mille choses, étourdiment. Et Nigra, Metternich et tant d'autres, ne vous font la cour que pour mieux surprendre vos secrets. Soyez certaine que chacune de vos paroles est répétée par eux, à Vienne ou à Turin. Vous vous fiez à eux. Et à la faveur d'une courtoisie extrême, ces gens-là

cherchent à vous « tirer les vers du nez ». (Textuel.)

Les événements ont donné raison à ce discours. Mais, je le répète, l'Empereur était en lutte continuelle avec sa compagne, dans l'allure générale de sa vie de souveraine, et il ne put jamais lui imposer une ligne de conduite efficace.

L'Impératrice a, peut-être, une excuse dans sa frivolité.

Peu habituée, dans son adolescence, aux règles des Cours, ainsi que je l'ai dit déjà, l'existence très monotone, en réalité, des Tuileries, lui était à charge. Dans l'ardeur de son imagination, elle éprouvait le besoin de dérivatifs, et il ne faut point rechercher dans un autre système l'inconséquence de ses heures — de celles surtout qui touchent aux dernières années de son règne.

Il résulta de ce manque d'équilibre, une désorganisation permanente dans la vie familiale des Tuileries, un aspect de bohème dorée dans tout ce qui se rattachait à la Cour, et aussi une influence fatale et néfaste sur les choses même du gouvernement.

L'Impératrice, d'ailleurs, comprenait parfois que les railleries, que les attaques qui naissaient de son attitude, lui étaient nuisibles, et elle en déplorait la manifestation.

Je donne ici une lettre dont on ne méconnaîtra

pas la beauté, qui montre qu'elle souffrait sincèrement de ces attaques, de ces railleries.

Elle a trait à un jeu nouveau importé à la Cour — les charades — et qui, à la suite d'une exhibition de formes féminines trop peu vêtues, fit scandale dans la presse et dans la société parisienne. On remarquera qu'alors l'Empire était à l'apogée de son éclat.

Le 13 juillet 1860.

Je vous remercie de votre bonne lettre ; ma santé est meilleure depuis deux ou trois jours ; mais en partant de Fontainebleau, je me sentais tout à fait mal de corps et d'esprit ; je ne prétends pas que l'influence de l'un n'ait pas déteint un peu sur l'autre, mais le fait est que j'avais la fièvre et une irritation de poitrine assez forte pour m'obliger, deux jours de suite, à me coucher dans la journée, ce qui, *pour moi*, est une grande chose ; mais le temps, le calme de Saint-Cloud et un peu d'énergie m'ont remise à flot. Vous me trouverez donc presque en bonne santé et bien ravie de vous voir.

Vos réflexions philosophiques sont bien belles ! Le tout est de les mettre en pratique !

Je suis bien faible contre la malveillance qui n'a pas de *haine pour mobile;* quand, par hasard, je trouve sur mon chemin des individus cherchant le mal où il n'existe pas et déchirant leur prochain en *amateurs*, sans but et

sans cause, il me prend des tristesses très grandes, parce que je me dis : il faut être bien méchant pour trouver du plaisir à déchirer le cœur de ceux qui vous tendent la main ; car non seulement les coups portent, mais la défiance prend la place de tout autre sentiment, et comme l'anonyme prend le masque de l'amitié, on se méfie sans savoir de qui...

Voilà les motifs pour lesquels vous m'avez trouvée si triste dans les derniers temps, à Fontainebleau.

Cette innocente charade dévoilée dans les journaux et racontée avec des détails qui ne peuvent être donnés que par un témoin oculaire, se voir livrée à cette publicité malveillante des partis, ou même à la curiosité publique peut-être par un ami... ou tout au moins par un hôte, c'est une chose à laquelle je ne puis m'habituer; enfin, je résume ainsi tout mon sentiment : mes ennemis me trouveront toujours forte contre eux ! Je ne puis en dire autant de mes amis.

Ajoutez à ceci l'inquiétude bien naturelle sur la santé de ma sœur qui, grâce à Dieu, va beaucoup mieux, et vous comprendrez que je me sois laissé aller à la mélancolie dont je me garde, cependant, tant que je peux ; j'ajoute même en faveur de ceux qui, par des propos légers, veulent nous priver du peu de temps que nous jouissons d'air et de liberté : s'ils savaient combien ce temps est précieux pour ceux qui sont condamnés aux préoccupations du présent et aux inquiétudes de l'avenir, ils nous laisseraient cette oasis, où nous tâchons d'oublier qu'il faut marcher, marcher toujours, avec les passions des uns... et les craintes des autres !!..

Je vous ai écrit une bien longue lettre pour vous expli-

quer ma petite larme au coin de ma paupière et qui n'est même pas tombée! Et tout en huit pages assaisonnées de petites fautes d'orthographe qui donnent de l'originalité à mon épître... ceci prouve que je m'oublie en vous écrivant.

Tout commentaire affaiblirait la portée morale de cette lettre. J'en laisse — sans phrase — le bénéfice à celle qui l'a écrite et qui l'a pensée.

Qu'ajouterais-je, d'ailleurs? L'Impératrice fut une jolie femme. Prenons-la comme telle, sans rien chercher au delà de sa grâce et de sa beauté.

III

LE SPIRITISME AUX TUILERIES

Un bon vieux toqué, Henry Delaage, qui fut l'un des grands prêtres du spiritisme sous l'Empire, et que j'ai connu dans les dernières années de sa vie, me disait souvent qu'aux Tuileries « il s'était passé des choses extraordinaires et surnaturelles, » et le nom d'un homme qui fit beaucoup de bruit en ce temps, et qui eut la réputation d'un médium incomparable, revenait, alors, sur ses lèvres.

Henry Delaage, malgré toutes mes instances, se déroba toujours à une explication concernant les « choses surnaturelles » qui avaient étonné l'Empereur, l'Impératrice et la Cour, et ce n'est qu'après d'obstinées recherches que j'ai pu recueillir à ce sujet des détails intéressants.

Le nom de celui que citait Henry Delaage est connu : il s'appelait Home ou Hume, comme

l'écrivaient et l'écrivent encore la plupart de ceux qui le virent aux Tuileries. Ce qui est ignoré, certainement, ce sont les faits que je vais rapporter.

Qu'était Home et d'où venait-il ? On ne le sut jamais bien. Il se disait Américain[1] et d'aucuns m'ont affirmé que son passage, en France, en l'une des heures graves du régime impérial, n'eut point seulement pour but de faire parler des tables, mais fut, surtout, commandé par des motifs d'un ordre plus élevé, par des considérations toutes politiques qui, ainsi qu'on le verra, se rattachent directement aux événements qui suivirent sa présence à la Cour.

Home, en un mot, n'aurait été chez nous, sous l'aspect d'un magicien, qu'un agent secret du cabinet de Berlin qui, connaissant l'esprit rêveur de l'Empereur et, principalement, les faciles entraînements de l'Impératrice, aurait tenté de se servir de lui comme d'un moyen dissolvant pour assurer davantage le triomphe de ses projets.

Si, réellement, les faits ne semblaient donner raison à cette supposition, on pourrait la rejeter comme absolument puérile.

Mais il est avéré que Home eut, un moment, une influence vraie, sinon sur l'Empereur que ses

[1] Home avait aussi des prétentions à la noblesse. Il affirmait être un descendant des Hamilton et avait même fait graver sur sa montre, les armoiries de cette famille.

expériences amusaient, mais sur l'Impératrice qui tomba entièrement, et passivement, en son pouvoir.

Il serait, cependant, ridicule de prêter à cet exotique une importance trop grande, et, s'il est sensé d'admettre, avec des hommes dont les souvenirs et les affirmations ne peuvent être contestés, que Home inquiéta, un instant, le cabinet de Paris, il est non moins raisonnable de penser qu'il disparut sans avoir atteint le but qu'il se proposait, sans avoir fait dévier d'une ligne la politique que l'Empereur suivait alors avec une énergique obstination.

Quoi qu'il en soit, c'est un chapitre bien étrange à ajouter à l'histoire de l'époque impériale — qui vit le triomphe de l'Exotisme — que celui où il peut être raconté qu'un aventurier força le seuil des Tuileries et, à l'aide d'un charlatanisme non encore expliqué, imposa sa personnalité et sa prétendue science à un Empereur dont l'Europe enviait les conseils, à une Impératrice et à une Cour dont l'esprit était proverbial.

Les femmes qui entouraient la souveraine, selon une expression merveilleusement appliquée à leur enthousiasme par l'un des ministres d'alors — « communiaient » en Home ; c'était, parmi elles, à qui se l'arracherait, à qui le voudrait, à qui l'exhiberait, le soir, dans ses salons et se ferait sa

servante, son admiratrice. Elles ne pensaient, ne parlaient, n'agissaient plus que par lui, et cet engouement devint tellement apparent et suspect, que le public ne l'ignora pas et que la presse française ainsi que la presse étrangère s'en occupèrent et le commentèrent sévèrement.

L'Impératrice, qui menait cette belle folie, fut vivement critiquée et, comme les choses menaçaient de prendre une tournure peu digne pour elle et pour ceux qui supportaient ce scandale, des hommes d'Etat s'en vinrent trouver l'Empereur et lui firent part de leur mécontentement.

L'Empereur eût pu leur répondre — comme il faisait souvent — quand ils lui rapportaient quelque légèreté nouvelle de sa compagne, quand ils lui manifestaient les appréhensions que faisaient naître, en eux, ses singularités — en levant les bras au ciel et en souriant énigmatiquement.

Mais, dans cette circonstance, il les écouta mieux et, prenant résolument en considération leurs doléances, il fit droit à leur requête. Home, sur un ordre secret, dut quitter la France où il ne revint, je crois, jamais plus. Et, avec son absence, cessa l'enchantement, cette sorte de vertige mystique qui s'était emparé de la partie féminine de la Cour et qui, s'il eût duré, n'aurait point manqué de donner aux réunions des Tuileries et des prin-

cipaux salons officiels de l'époque, l'aspect d'une assemblée de convulsionnaires.

Ce n'est point, à vrai dire, que les choses dont Home se rendait l'auteur fussent, à proprement parler, étranges. Notre modernité s'en étonnera peu même ; mais au temps où elles se produisaient, elles ne pouvaient que faire sensation.

Depuis, on nous a habitués aux manifestations de l'hypnotisme, et si nous comprenons peu ces manifestations encore, nous sommes blasés avec leur fréquente réalité.

Sous l'Empire, il n'était que peu ou point question de sciences occultes, et ce qu'on savait du magnétisme, par des livres, n'avait pu que superficiellement préparer les intelligences à en concevoir les expériences effectives. De là, sans doute, l'emballement de la société spéciale à laquelle furent soumis ses mystères, à laquelle fut offerte la religion nouvelle.

Vulgaire dans son ensemble, ce qui frappait l'observateur, dans Home, c'était le regard qu'il avait extraordinairement intelligent et fin.

La première fois qu'il parut dans le monde, à Paris, ce fut à un bal, chez la comtesse X..., femme du premier ambassadeur de Russie, accrédité en France après la guerre de Crimée.

Mme X..., quoique séparée de son mari et vivant

libre, recevait beaucoup et surtout le monde officiel.

Avant les danses, la maîtresse de la maison, qui l'avait annoncé à ses invités, lui demanda d'imaginer quelques expériences. Il ne se fit pas trop prier et l'on ne tarda pas à voir, paraît-il, les tableaux et les meubles s'agiter — les uns en se balançant à leurs clous, de droite à gauche ; les autres en changeant de place brusquement et par saccades. . .

Je rapporte le fait et ceux qui vont lui succéder, dans cette relation, en fidèle narrateur, c'est-à-dire en copiant mot à mot, presque, un mémoire qui m'a été confié et qui fait partie des notes dont je me sers pour ce livre. Je dégage donc, ici, ma responsabilité personnelle, ne voulant point être accusé de naïveté ou de complicité dans le charlatanisme du héros en cause.

Présenté bientôt à plusieurs notabilités féminines de la Cour impériale, Home vit, tour à tour, les salons les plus mondains, sinon les plus fermés, s'ouvrir devant lui.

Il intrigua, notamment, pour être accueilli par la femme d'un des principaux ministres d'alors et, s'étant glissé jusque dans l'intimité du mari, il obtint la faveur d'être reçu au ministère, déclarant « qu'il ferait certainement voir à son hôte des choses surprenantes, s'il voulait bien lui permettre

d'expérimenter chez lui et s'il voulait surtout lui promettre de ne pas se poser devant lui en incroyant systématique. »

Il y eut là, donc, également, soirée en l'honneur de l'Américain. Mais le ministre n'avait cédé aux instances du spirite qu'avec hésitation et, devant cette hostilité relative, Home bouda et ne fit rien « voir. »

Ce fut chez la comtesse de B... et chez le comte M... surtout, qu'il fit montre de la science qu'on lui prêtait. Là, comme chez M[me] X..., on en eut, sinon pour son argent, du moins pour sa curiosité.

Les tables tournèrent, les candélabres s'envolèrent jusqu'au plafond, des musiques mystiques se firent entendre.

L'Impératrice, que tous ces faits, racontés devant elle par ceux qui en avaient été les témoins, intriguaient, voulut alors avoir sa part de l'étonnement général. Elle chargea un intime de lui amener le magicien et tout fut préparé pour des expériences.

Home parut donc aux Tuileries et, sans se laisser intimider par la présence de l'Empereur et de sa compagne, il agit comme il agissait partout.

Lorsque l'instant d'expérimenter fut venu, il commanda d'abaisser les lumières, il fit disposer au milieu d'un salon une table ronde qu'il ordonna

de recouvrir d'un tapis tombant jusqu'à terre et, ayant indiqué à chacun sa place autour de la table, il évoqua le ou les esprits.

Mais, tout d'abord, ladite table, malgré ses prières, malgré ses menaces, demeura immobile et muette. Puis, tout à coup, elle parla :

— Il y a deux personnes incrédules, ici, dit-elle, le comte Walewski et le duc de Bassano. Il faut qu'elles sortent pour que l'esprit soit bienveillant.

Le comte était cet incroyant même chez qui Home avait été reçu et n'avait rien fait « voir. » — Quant au duc de Bassano, il ne cachait pas son aversion pour l'aventurier, et celui-ci, de son côté, l'évitait.

Sur la requête un peu plaisante de l'Empereur, ces messieurs sortirent, et Home se remit à la besogne.

Alors, un accordéon, glissé sous la table, fit entendre, sans être touché par qui que ce fût, des airs inconnus.

Puis, s'adressant à l'une des femmes, sa voisine, Home lui demanda :

— Voulez-vous, madame, donner la main à une personne que vous avez aimée et que vous avez perdue ?

— Je désire, répondit Mme X..., presser la main de mon père.

Et elle coula sa main sous la table dans une attente qui ne fut pas longue, d'ailleurs.

Bientôt, en effet, une main « *froide et humide* » serra la sienne, à son grand effroi.

Le roi de Bavière, qui assistait à cette scène, traçait, pendant ce temps, sur sa poitrine, d'immenses signes de croix.

L'Empereur lui-même, qui était resté silencieux et attentif dans un angle de la pièce, sentit une étreinte sur son épaule et comme un souffle lui passer sur le visage. Il n'hésita pas, après cette soirée, à faire l'aveu de cet incident et ce fut, sans doute, à ce fait — réel ou illusoire — que Home dut d'être reçu, par la suite, aux Tuileries et partout où la Cour se rendit, avec tant d'empressement.

Un événement plus important et qui causa une grande émotion fut le drame qui eut lieu chez Home peu de temps après sa réception par l'Impératrice.

Un homme charmant, le marquis de B..., avait, plus que tous ceux de son monde, pris Home en admiration, et plusieurs fois il l'avait supplié de lui faire revoir une jeune femme qu'il avati chérie et qui était morte, étant sa maîtresse.

L'Américain, après s'être dérobé à la requête du marquis, consentit enfin à lui être agréable.

— Venez, lui dit-il un jour, demain, chez moi, et je vous mettrai en présence de celle que vous avez aimée.

A l'heure convenue, M. de B... se présenta chez

le spirite. Alors celui-ci l'introduisit dans une chambre, le mena vers un lit et l'abandonna.

Que se passa-t-il alors? Seul, le héros de cette aventure le sut; mais il emporta le secret de sa vision. Le marquis de B... vit-il réellement celle qu'il souhaitait, fut-il le jouet — ce qui est probable — d'un rêve effroyable et fou? Son cerveau déséquilibré s'effondra-t-il soudainement?

Lorsque Home rentra dans la chambre, M. de B... était étendu sur le tapis, au pied du lit, et ne donnait plus signe de vie. Un arrêt subit du cœur l'avait tué.

On se demanda, dans l'entourage de l'Empereur, après cet accident, s'il ne convenait pas de mettre fin aux agissements du spirite. Mais l'Impératrice, qui apprit le complot qui se tramait contre son protégé, s'interposa, et Home, plus que jamais, fit les beaux jours et les beaux soirs de la Cour.

Il devint « l'indispensable » l'intime des Tuileries, et dans l'indulgence que l'Empereur mettait à le supporter pour complaire à sa compagne, dans l'enthousiaste sympathie que celle-ci lui témoignait, il trouva le moyen d'établir son influence d'une façon inquiétante pour ceux qui s'obstinaient à ne voir en lui qu'un habile comédien, qu'un incomparable prestidigitateur.

Un jour, la Cour étant à Fontainebleau — c'était un dimanche matin — l'Impératrice proposa aux

femmes qui l'accompagnaient de se rendre, avec Home, dans le kiosque qui se trouve sur le lac. Ce désir fut satisfait et chacune, comme toujours, se plaça autour d'une table que l'Américain ne tarda pas à consulter. Parmi les femmes présentes étaient ce jour-là, la grande-duchesse Stéphanie de Bade, tante de l'Empereur, ainsi que sa fille, la princesse Marie, duchesse de Hamilton.

La table, sollicitée de parler, fut muette un instant. Mais, en revanche, ce fut sur les vitres du kiosque comme un bruit assourdissant de grêlons tombant avec violence. Enfin l'esprit se décida à rompre le silence et comme, sur un ordre de Home, les femmes effrayées se faisaient attentives, on eut le discours suivant :

— Que faites-vous ici? C'est dimanche. Votre place est ailleurs. Vous devriez être à l'église.

L'Impératrice, très superstitieuse, se leva alors, entraînant derrière elle ses amies, et toutes ensemble allèrent en hâte faire leurs dévotions.

Ce fait, dit le mémoire que je consulte, est fort explicable.

Et il faut croire que Home, simplement informé des sentiments religieux de l'Impératrice par une personne de son entourage, fit, ce matin-là, le devin à bon compte.

Après le déjeuner, ce même jour, on monta en wagon pour revenir à Paris. Là encore, et tandis



que le train était en marche, une scène de magie eut lieu. Home, qui ne quittait plus l'Impératrice, et qui avait sa place marquée partout où elle se trouvait, était assis au milieu du wagon-salon, lorsque, soudain, les sièges, les coussins, les poufs, les tables se mirent à danser infernalement, heurtant choses et gens.

Le Prince Impérial, tout enfant alors, devant ce branle-bas, prit peur et, autant pour le préserver d'un horion que pour le consoler, l'une des femmes présentes dut le saisir et le caresser, le portant en ses bras durant tout le reste du trajet.

Ces faits, que je relève sur le mémoire dont j'ai parlé, paraîtront invraisemblables, certes, à la plupart de ceux qui les liront. Cependant, celui qui les relate et que je copie textuellement, fut l'un des hommes d'Etat les plus considérables de l'Empire, et sa parole comme ses écrits ne sauraient être mis en doute. Il n'était point un naïf non plus, et son hostilité envers Home prouve qu'il n'ajoutait nulle foi à ses jongleries.

« Home, dit-il, accomplissait évidemment des choses surprenantes. Mais rien de surnaturel n'était dans ses agissements. Il devait être, simplement, un très habile prestidigitateur, et il devait posséder des *trucs* que nous ne pouvions découvrir. »

Je crois que c'est là, dans ces paroles, qu'il faut chercher la vérité sur la prétendue magie de cet aven-

turier qui eut, un moment, une si réelle influence sur la Cour des Tuileries.

A partir de cette heure, d'ailleurs, ce fut de la part de M. Walewski qui était ministre des Affaires Etrangères — en dépit de l'engouement de l'Impératrice, une guerre à outrance contre le spirite. Il résolut d'en débarrasser le château, et il pressa l'Empereur d'en finir avec cette grotesque aventure.

Il écrivit, d'autre part, à une personne, en qui l'Impératrice avait toute confiance, ces mots caractéristiques :

... Envers l'Impératrice, conduisez-vous comme je vous l'ai indiqué. On ne peut répondre à l'amitié qu'elle vous témoigne, qu'en lui étant utile, et nous ne pouvons lui être utiles qu'en lui disant la vérité et même en lui déplaisant s'il le faut. Je n'ai pas prêché d'exemple, c'est vrai, et je ne lui ai rien dit du tout ; je me le reproche d'autant plus que les scènes de Biarritz, dont j'ai eu connaissance depuis que je l'ai quittée, ne confirment que trop mes prévisions.

Cette lettre fait allusion à la présence de Home auprès de l'Impératrice et à l'attitude familière du spirite qui devenait scandaleuse.

Un incident avait aussi accru la colère du ministre. Home, dont l'influence devenait de plus en plus singulière, ne se contentait plus de faire parler les esprits sur les choses banales de la vie ; il se



mit en tête de leur prêter des discours concernant la politique même, émettant des idées et des opinions absolument contraires à celles des conseillers habituels de l'Empereur.

Un soir, par exemple, ne s'était-il pas avisé de faire tracer, par le crayon mystérieux, cette phrase — on était à la veille des événements d'Italie :

L'Empereur doit déclarer la guerre et délivrer l'Italie des Autrichiens.

Le ministre des Affaires Etrangères, présent à cette scène, ne put contenir son indignation. Il était, comme je l'ai dit déjà, opposé à toute guerre, et cet aventurier, venant ainsi opposer sa parole mystique à la sienne, l'exaspéra.

Il alla trouver l'Empereur, dès le lendemain, et eut avec lui une explication décisive.

Cependant, l'Américain, grâce à la protection de l'Impératrice, demeura puissant encore durant quelque temps. Et ce ne fut qu'après un séjour à Biarritz où Home compromit presque l'Impératrice, ce qui provoqua les attaques de quelques journaux étrangers, que l'étoile du spirite commença de pâlir.

Je suis charmé d'apprendre, écrivit alors le ministre, que Home se démonétise. Mais j'espère bien que lorsqu'on l'aura pris sur le fait, car je le tiens pour

un prestidigitateur, un jongleur, en un mot, un aventurier qui a su se faufiler aux Tuileries, on lui administrera une bonne correction et on le mettra à la porte; car il n'est pas permis de se jouer aussi audacieusement d'un homme comme l'Empereur! Les correspondances étrangères se sont occupées méchamment de la présence de Home à Biarritz et deux journaux belges ont été arrêtés à la frontière parce qu'ils parlaient peu respectueusement de l'Impératrice. Les bruits les plus étranges circulent à Paris sur lui.

Personne ne peut comprendre qu'elle se fasse suivre et qu'elle admette dans sa société intime un histrion, un jongleur, ou tout au moins un aventurier qui abuse en tout des bontés qu'on a pour lui et des familiarités qu'on lui permet.

Home, qui était très rusé, très intelligent, comprit-il alors que toute lutte serait stérile, qui tendrait, de sa part, à vouloir faire échec à la volonté du ministre? On peut le penser. La Cour étant rentrée à Paris, il ne reparut plus aux Tuileries et son souvenir s'évanouit avec lui.

Lorsqu'il mourut, en Allemagne, je crois, le bon vieux toqué dont je parlais au début de ce chapitre, Henry Delaage, le pleura et m'affirma que celui qu'il appelait son maître était venu le visiter avant de se rendre au milieu des esprits qu'il avait si souvent obsédés de ses questions.

Quelque temps après, lui-même s'éteignait, misé-



rable en apparence, mais laissant, dans sa chambrette de la rue Duphot, une réelle fortune cachée bizarrement : cinquante mille livres en billets de banque, épinglés sous les plastrons de quelques chemises serrées en des coffres, et des valeurs se montant au chiffre respectable de plusieurs centaines de mille francs.

Je n'aurais jamais imaginé que le commerce des esprits fût aussi lucratif !

IV

LA FEMME POLITIQUE

C'est ici, sans contredit, l'un des chapitres les plus importants de mon étude sur l'impératrice Eugénie, tant par les faits ignorés que je vais livrer au public, que par les lettres graves émanant de personnages divers, que je vais publier.

Ces lettres et ces faits fussent demeurés sous les scellés de l'Etat, s'il en avait été propriétaire, pendant de longues années encore.

Les lecteurs et les historiens me sauront peut-être gré de leur éviter cette attente.

L'Impératrice, je l'ai dit, ne se montra vraiment impératrice, dans l'ordre général de sa Cour, qu'après son voyage en Angleterre. Son séjour parmi nos voisins fut pour elle comme une occasion d'observer et d'apprendre, et elle sut, relativement, profiter des exemples qu'elle eut sous les yeux.

On peut affirmer qu'elle fut, en tout temps, la

très gracieuse et la très fêtée, mais ce n'est réellement qu'à partir de son retour en France qu'elle devint la très courtisée.

L'Impératrice, d'ailleurs, se montra, à tous les moments de sa vie, enthousiaste des choses anglaises et son zèle à les patronner aux Tuileries n'est en aucune façon surprenant, si l'on considère que devant son élévation elle ne rencontra, de la part des reines et des princesses étrangères, en Europe, qu'une amabilité polie, tandis que, parmi toutes, la reine Victoria l'accueillit avec une sorte de fraternelle affection.

J'ai indiqué la nature fantasque de l'Impératrice dans les choses de sa vie privée.

Fait singulier et qui prouve bien qu'il y avait absolument deux femmes distinctes en elle, autant elle manifesta d'incohérence, de légèreté dans son intimité, autant elle exprima de volonté, de netteté, de logique dans les questions d'Etat qui l'intéressèrent. Sa politique, au fond de laquelle on retrouve sans cesse une idée, un principe religieux, ne dévia pas d'une ligne durant les dix-sept années de son règne et dans son intelligence, qui était incontestable et très grande, elle fit, parfois, prévaloir ses conceptions et réussit souvent à mettre en échec celles des ministres et celles aussi de l'Empereur.

Ceux qui se sont habitués, sur la foi d'une légende mensongère, à regarder l'Impératrice comme une

sorte de fauvette roucoulant sur le dossier de ce fauteuil qu'on appelle un trône, seront surpris de ce portrait. Ce qui va suivre n'est point pour atténuer leur étonnement.

Il est une interrogation délicate : l'Impératrice fut-elle aimée de la Cour et du peuple?

En apparence, oui, la Cour l'aima. Mais la sympathie qu'elle éveillait était une sympathie toute spéciale, contrariée si je puis ainsi dire, non spontanée, et sans cesse sous le coup d'une crainte. L'Impératrice, en effet, au contraire de l'Empereur, qui avait le don de se créer des dévoûments et des enthousiasmes, était redoutée de ceux qui l'entouraient et qui, continuellement sous l'influence de ses brusques variations de caractère et de sentiments, ne savaient trop quelle contenance tenir devant elle, se trouvaient déroutés dans l'hommage de leur affection sincère ou calculée.

Quant au peuple, quant à la foule qui monte sur les bornes et sur les réverbères au passage des rois, non, très catégoriquement, l'Impératrice n'en fut pas aimée. Malgré sa beauté, malgré sa grâce de femme, elle n'entra jamais dans l'esprit et dans le cœur du peuple, et autant l'Empereur fut près de ce peuple, en un temps de son règne, autant elle en fut éloignée toujours.

Une reine n'étant, à aucune époque de sa vie, en

contact direct avec la foule, il serait oiseux de rechercher dans les régions spéculatives la cause de cette demi-hostilité qui sépara l'Impératrice Eugénie, des Français; il serait plus vain encore de déterminer cette cause en invoquant des tendances politiques qui ne pouvaient être connues publiquement. Trois raisons, prises dans le domaine des petits faits, expliqueront beaucoup mieux que toutes autres l'indifférence ennemie de la foule : l'Impératrice était étrangère; elle n'était pas fille de roi, et le peuple la salua d'un calembour que lui inspira son nom, à son avènement. Il n'y a rien là de paradoxal, et l'on n'ignore pas qu'il ne faut au peuple, bien souvent, en France, qu'un calembour pour qu'il adore ou pour qu'il haïsse.

L'impératrice Eugénie eût à son actif, cependant, des heures superbes qui lui valurent l'admiration de cette foule qui se tenait, devant elle, muette. Elle la força, à Amiens, lors du choléra et de sa visite à l'hôpital, où elle entra seule, exigeant de ses dames qu'elles ne la suivissent pas, à l'acclamer. D'autre part, elle avait devant les humbles, des oublis qui ne lui furent jamais pardonnés.

Elle aimait trop, aussi, à s'entourer ostensiblement de personnalités féminines exotiques, et elle ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre que, de ce contact habituel avec des étrangères plus ou moins suspectées par l'esprit public, nais-

saient un mécontentement, un reproche qui, fatalement, retombaient sur elle seule.

Je viens de rappeler l'attitude de l'Impératrice à Amiens décimé par le choléra. Elle était, en effet, courageuse, quoiqu'elle déclarât souvent, par coquetterie sans doute, qu'elle était une peureuse.

Son courage s'affirma, surtout, dans une circonstance connue, lors de l'attentat d'Orsini, dont certains détails intéressants n'ont point été dévoilés.

Ce soir-là, l'Empereur était convié à une réunion que donnait, au Palais-Royal, le prince Napoléon, et au cours de laquelle on devait jouer une nouvelle pièce d'Augier.

Soit pressentiment, soit caprice de jolie femme, l'Impératrice, avant le départ de l'Empereur pour la chasse, l'avait supplié de se rendre à l'invitation de son cousin et d'abandonner le dessein qu'il avait formé de ne la pas accepter pour paraître au théâtre comme il l'avait fait annoncer. Lorsque Napoléon III rentra, elle lui dépêcha encore un ami pour vaincre son obstination. Mais tout fut inutile ; l'Empereur fut inflexible et il fit à son tour, prier l'Impératrice de vouloir bien l'accompagner.

On sait le reste. Mais ce qu'on ignore, c'est qu'à l'instant où les bombes éclatèrent devant l'Opéra, un homme, tête nue, les yeux hagards, se précipita à la portière impériale, l'ouvrit, et, le poignard

à la main, apparut sur le marche-pied de la voiture.

Alors l'Impératrice eut un cri ; elle se leva d'un bond, se jeta sur son mari, qu'elle couvrit ainsi de son corps, le protégeant dans un mouvement instinctif et admirable, contre toute atteinte.

Mais ses craintes étaient vaines, heureusement. L'homme qui, armé, s'était ainsi présenté, était l'un des deux frères Alessandri, ces Corses fidèles qui ne quittaient jamais l'Empereur.

Il était avec son frère, en observation près de l'Opéra, lorsque Napoléon III y arriva, et il s'apprêtait à défendre son souverain.

C'est sur son bras que l'Empereur, dont une légère blessure marquait la joue et dont le chapeau était troué, s'appuya pour descendre de sa voiture. Un cheval était littéralement crevé, et une mare de sang inondait le pavé. L'Impératrice qui, ce soir-là, était vêtue d'une robe de satin rose et blanc, eut sa toilette tachée et, quand elle parut sous le péristyle, au bras de l'Empereur, et monta l'escalier conduisant à sa loge, devant cette tache rouge et humide il y eut, dans le public qui se pressait, une poignante émotion.

La femme — impératrice ou bourgeoise — qui prend spontanément, dans un drame, une telle attitude, n'en déplaise aux esprits chagrins, est une femme dans toute l'acception du mot, et surtout, est suprêmement brave.

Lorsque l'Empereur, à cheval, reçut à bout portant, encore, le coup de pistolet de Pianori qui fut détourné par Edgar Ney, ce fut, aussi, l'un des frères Alessandri qui s'empara du meurtrier, et comme il se disposait, le poignard en main, toujours, à lui enlever toute possibilité de recommencer jamais un tel jeu, l'Empereur l'arrêta :

— Ne faites pas de mal à cet homme, dit-il; contentez-vous de l'arrêter.

Quelques instants après, au Bois, il rejoignait l'Impératrice, à qui il racontait le drame et qui, devant ce récit, demeura stoïque.

Une autre anecdote — moins grave celle-là — dira encore le courage de cette femme.

Pendant les séjours qu'elle faisait à Biarritz, elle aimait à prendre la mer pour des promenades au large et, à cet effet, un vapeur stationnait à Bayonne durant tout le temps de sa villégiature. Une après-midi, une tempête surprit le petit bâtiment et comme, tant bien que mal, il arriva en vue du port, une autre difficulté se présenta, mettant un obstacle à son refuge : le pilote déclara que la barre qui obstrue le chenal de Bayonne ne permettait pas d'atterrir.

La bourrasque était effroyable, et, devant cette déclaration, l'Impératrice ne broncha pas. Elle était calme, allant de l'un à l'autre, s'occupant des

femmes surtout, qui l'accompagnaient et qui gémissaient.

Pourtant, le pilote s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, ayez confiance ; nous allons passer.

Et il donna l'ordre de franchir.

Au moment où il s'engagea dans le chenal, le navire eut une secousse terrible ; il se coucha, et si une lame énorme ne l'avait soulevé et emporté, le jetant comme un paquet plus avant, il est raisonnable de penser qu'un naufrage célèbre de plus compterait dans les annales maritimes.

Il était une heure du matin quand le vapeur se rangea le long du quai sur lequel l'Empereur et une foule considérable attendaient.

Le pilote, alors, eut un mot charmant et naïf, un mot « peuple » bien typique.

S'inclinant devant l'Empereur, il lui dit :

— Sire, j'ai passé parce que l'Impératrice était à bord. Jamais je n'aurais fait cela sans elle. Elle m'a porté bonheur.

— C'est fort bien, répliqua l'Empereur ; mais ne recommencez plus. Vous avez gagné la partie. Si pourtant, vous l'aviez perdue ?...

Et il se jeta dans les bras de l'Impératrice, qui venait à lui.

. . . .

Ces quelques considérations et ces quelques anec-

dotes exposées, afin de bien établir la silhouette de l'impératrice Eugénie, j'aborde pour ne plus le quitter, l'examen du rôle qu'elle joua en politique.

Je l'ai dit, elle ne s'occupa que peu des questions intérieures, et son action s'exerça principalement sur les affaires étrangères.

Il est donc nécessaire de faire deux parts de sa participation dans les choses du gouvernement.

Dans les premières années de son mariage, l'Impératrice ne prit qu'un intérêt relatif et tout à fait platonique à la politique; ce n'est qu'à partir de la guerre d'Italie que son influence se fait sentir dans les conseils de l'Empereur et que son goût pour les affaires semble se développer.

Etant données, cependant, l'autorité et la compétence qu'elle apporta alors dans les débats publics ou secrets, on peut être fondé à croire, sans trop de témérité, que, dès longtemps, elle observait, et qu'elle n'attendait que l'occasion favorable d'entrer en scène.

Ayant été nommée régente lors de la campagne d'Italie et ayant fait preuve d'une réelle aptitude, sur la demande même du ministre des Affaires Etrangères d'alors, l'Empereur consentit à son initiation, à l'admettre désormais aux conseils, et ce ne fut que lorsque parut une brochure intitulée : *Le Pape et le Congrès*, signée du vicomte de La Guerronnière, laquelle fut l'une des

causes qui empêchèrent les représentants des puissances de se réunir à Paris, qu'elle cessa d'y paraître pour n'y revenir qu'à l'époque de sa seconde régence.

A l'intérieur, la politique de l'impératrice Eugénie se résume essentiellement dans un amour de l'autorité à outrance, dans un antilibéralisme absolu et obstiné qui éclate, en 1869, brutalement, quand se dresse devant elle le spectre de l'Empire libéral.

Très jalouse de l'influence que quelque personne que ce fût pouvait avoir sur l'Empereur, elle n'a qu'un but aussi : écarter des Tuileries, ceux dont les avis, trop écoutés, font échec aux siens, supprimer, par tous les moyens pratiques, les hommes qui entourent l'Empereur et qui lui paraissent devoir s'imposer à lui.

Elle échoua parfois dans cette lutte quotidienne ; mais elle eut des victoires, et, dans les dernières heures du règne impérial, elle avait assuré pleinement sa prépondérance.

Parmi ceux qu'elle détestait le plus et dont les tendances l'inquiétaient davantage étaient, au premier rang, le général Fleury et M. Emile Ollivier.

La présence seule du général l'exaspérait :

— Je saurai m'en débarrasser et en délivrer l'Empereur, avait-elle dit un jour.

Et, en effet, elle s'en débarrassa en le faisant envoyer en Russie en qualité d'ambassadeur.

Alors elle eut une phrase bien caractéristique :

— Maintenant, déclara-t-elle, j'aurai une telle influence sur l'Empereur que rien ne se fera sans que je le sache.

Tour à tour M. de Morny, le comte Walewski, le maréchal Niel, M. Mocquart ont provoqué sa jalouse perspicacité.

M. Rouher lui-même, dont elle partageait, cependant, l'absolutisme, les idées de réaction, n'a pas échappé à sa suspicion et, bien souvent, s'est trouvé en butte à sa mauvaise humeur, à son hostilité.

Mais de tous ces hommes, je le répète, ce fut le général Fleury qui eut le don d'entretenir le plus son inquiétude. Sa haine le poursuivit jusqu'aux dernières minutes de l'Empire, et quand, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, au moment où la guerre éclata entre la France et la Prusse, le général réclama son rappel et demanda un commandement à l'Empereur, selon la promesse qu'il lui avait faite, en cas d'événements imprévus et graves, elle s'interposa violemment, obtint qu'il ne fût pas déplacé et qu'il demeurât éloigné.

Le général, elle le savait, entretenait chez l'Empereur le Rêve, c'est-à-dire ce libéralisme qui ne quittait point sa pensée et qui le mena, sans trop de contrainte, aux réformes de 1870.

Le général était un ennemi, à ses yeux; elle le considérait comme tel, et lorsqu'à l'avènement du ministère Ollivier, il mêla sa voix à toutes celles qui acclamaient le nouveau régime, elle manifesta contre lui un tel courroux que l'Empereur dut intervenir et la forcer à adresser à son conseiller, sinon une lettre d'excuses, mais quelques lignes qui vinssent atténuer l'attitude qu'elle avait prise.

J'ai reçu dimanche, écrit le général Fleury, à ce propos, une lettre de l'Impératrice. — très raisonnable — très calme et très sensée. Elle ne récrimine pas sur ce qui s'est fait; mais insiste avec justice pour que l'on sache bien que l'Empereur a fait toutes ces concessions de son plein gré. Je trouve qu'elle a bien raison de vouloir que l'Empereur hérite au moins de ses propres idées. Il est certain que ses anciens conseillers devaient le pousser dans un sens inverse, et qu'il a dû lui falloir une grande volonté pour ne pas se laisser aller à la réaction.

D'autre part, le général Fleury, s'exprimant sur les événements accomplis, détaillait sa pensée dans les curieuses lignes suivantes:

23 mars, Saint-Pétersbourg.

... Placé loin comme je le suis, à longue distance, les petites imperfections me semblent de peu d'importance.

Quelle que soit l'agitation, quels que soient les tirail-

lements qui succèdent à la révolution pacifique qui vient de s'accomplir, je n'envisage que le résultat final. Ce résultat est immense. Par ses concessions habiles, l'Empereur a désarmé les partis monarchiques hostiles. — Il a démonétisé les complices des d'Orléans en les prenant pour ministres. Il a fondé l'avenir de sa dynastie en rendant sa succession transmissible; en un mot, il s'est substitué à tous ceux qui voulaient le renversement de l'Empire, en se faisant le protecteur de la liberté, de tous les intérêts contre la démagogie! Je trouve que c'est une grande œuvre accomplie et que nous devons savoir un grand gré à Emile Ollivier qui a été le drapeau autour duquel libéraux, parlementaires, orléanistes et même les impériaux sont venus se rallier.

Quand vous le verrez, dites-lui bien que je lui suis dévoué de tout cœur et que, de plus, je lui suis reconnaissant du service immense qu'il a rendu à l'*Empire* et au pays.

L'Empereur, lui, a été sublime de calme et d'abnégation. S'il a concédé plus peut-être qu'il n'en avait le dessein, la faute en est à M. Rouher et consorts qui ne l'ont pas averti à temps du changement de l'opinion dans le pays. — Tout le monde était las de ne rien être, de ne pouvoir arriver à rien. — De là, les 3,500,000 voix qui se sont élevées contre les candidatures officielles et avec lesquelles il a fallu compter.

Il est évident que dans les premiers temps de cette rénovation, il y aura des fautes, des exagérations, beaucoup de froissements et de blessures d'amour-propre; mais qu'importe si, à l'aide de ces satisfactions données

aux ambitions et aux intelligences, l'Empereur peut mourir avec l'assurance que son fils héritera de sa couronne!

Ici, l'on ne s'y trompe pas. Notre souverain n'a pas perdu de son prestige. Tous, le Czar, les ministres, le monde politique, comprennent que Napoléon est le dernier rempart contre la révolution et que la lutte qu'il soutient est la lutte suprême de la monarchie européenne contre une odieuse démagogie.

Voilà mon sentiment sincère. Je serais heureux que mes convictions vous rendissent un peu de la confiance que j'ai dans l'avenir!

Je continue à être bien accueilli ici. Tant que l'on voudra me laisser dans ce poste de combat de plus d'un genre, j'y resterai volontiers. En France, je n'avais pas de place exacte. En Russie, je puis rendre de bons services. C'est d'ailleurs l'opinion de l'Empereur qui m'a écrit, par le dernier courrier, qu'il était très satisfait de mon attitude et qu'il pensait que je pourrais lui être *très utile* à Saint-Pétersbourg. Je ne pense donc pas, pour le moment, devoir être rappelé. J'ajouterai même que M. Daru m'a fait dire, de plusieurs côtés, des choses aimables. La Tour-d'Auvergne m'a confirmé les bonnes intentions de mon ministre à mon égard. Contrairement à vos craintes affectueuses, je me laisse donc aller à l'espoir que l'on me permettra de mener à bonne fin la tâche que j'ai entreprise. Si l'on n'était pas mal venu de parler de soi, je dirais que, politiquement, l'on aurait peut-être tort de me changer trop tôt.

Je suis heureux d'apprendre que, de votre côté, tout

le 8 Juin 1869

Comme il pourrait être désagréable à M. Émile Ollivier qu'on sût qu'il est venu chez moi, dites lui d'arriver aux Tuileries demander par la petite porte qui est du côté de la Rivière dans la cour et de dire à l'huissier Félix qu'il vient de la part du Cte Walewski; il n'aura pas besoin de donner son nom ! Croyez à mes sincères amitiés

Napoléon

va bien, que vous êtes satisfait, que vos rapports sont bons. Je reste convaincu qu'avec votre esprit, vous les rendrez encore meilleurs et plus intimes. Vous pouvez, dans votre salon rendre des services qu'aucune des personnes qui entourent l'Impératrice n'est en position même d'essayer de rendre. Votrè influence précieuse sur le corps diplomatique, vos relations si nombreuses et si variées vous mettent à même, dans bien des circonstances, de jouer un rôle exceptionnellement utile. Là encore, je pense que l'Empereur a bien fait de vous offrir la situation que vous occupez près de l'Impératrice...

Quant à M. Emile Ollivier, l'Impératrice n'ignorait pas, dès l'année 1866, que des pourparlers étaient engagés entre l'Empereur et lui, et que ses visites aux Tuileries — visites clandestines, il est vrai, mais d'autant plus suspectes à ses yeux — commencèrent dès les premiers jours de 1867.

Deux lettres de Napoléon III sur ces visites— qui se faisaient par une *petite porte* — sont concluantes.

Le 8 janvier 1867.

... Comme il pourrait être désagréable à M. Emile Ollivier qu'on sût qu'il est venu chez moi, dites-lui d'arriver aux Tuileries demain, par la petite porte qui est du côté de la rivière, dans la cour, et de dire à l'huissier Félix qu'il vient de la part du c[te] Waleswki; il n'aura pas besoin de donner son nom.



La seconde lettre, en date du même jour, donne contre-ordre au « conspirateur » et assigne un nouveau rendez-vous.

... Je vous prie d'exprimer à M. E. Ollivier combien je regrette de lui avoir donné rendez-vous pour mercredi sans penser que j'ai conseil des ministres ce jour-là de 4 à 6 heures. Je vous prie donc de le prier de remettre sa visite à jeudi à 8 heures.

Je suis très fâché de cet oubli de ma part...

L'Impératrice conçut, en face de tous ces faits, un réel dépit, et quoique M. Emile Ollivier, plus tard, en 1869, dans un billet, exprime sa satisfaction de l'accueil que la souveraine lui a fait à Toulon, il n'en reste pas moins établi qu'elle ne le voyait grandir et entrer dans les conseils de l'Empereur qu'avec un sentiment de franche aversion.

Le billet de M. Ollivier est, d'ailleurs, laconique.

9 novembre 69.

... Magne a très bien parlé au Sénat. — J'ai été très content de l'Impératrice à Toulon; elle a été pour moi charmante et je l'ai trouvée en d'excellentes dispositions.

Des embarras journaliers naissaient de cette attitude de l'Impératrice, de cette hostilité qu'elle té-

moignait à certains hommes d'Etat, de cette ingérence qu'elle apportait dans les affaires.

Bien avant ces faits, déjà, l'Empereur avait eu à combattre son humeur tracassière, et dans un différend qu'eut l'un de ses principaux ministres, en plein conseil, avec M. Fould, l'Impératrice ayant pris parti pour ce dernier, il dut s'occuper de l'incident et s'entremettre pour amener une réconciliation générale.

La lettre que Napoléon III écrivit à ce sujet est curieuse :

... Je vous écris parce que je compte sur votre bonne amitié pour faire cesser une situation qui me peine profondément à cause des sentiments que je vous porte. Je voudrais d'abord que, par une démarche de votre part, vous fissiez une démarche vis-à-vis de l'Impératrice afin de mettre un terme à l'espèce de malentendu qui règne entre vous. Vous savez que l'Impératrice est très vive, mais qu'au fond elle vous aime *beaucoup ;* un mot de regret arrangera tout.

Maintenant, je tiens également à ce que vous exprimiez à Fould le regret d'avoir employé vis-à-vis de lui, au conseil, des paroles qui n'étaient point polies. Quand on a tort *dans la forme,* il est très convenable de le reconnaître; ce n'est point alors s'abaisser, mais, au contraire, se conduire en *gentleman.*

Il est impossible sans cela que les ministres puissent continuer ensemble à faire les affaires du pays.

Je compte sur tout ce qu'il y a d'élevé dans votre esprit et de tendre dans votre cœur pour amener une réconciliation générale.

Ai-je besoin de vous dire combien sont vrais les sentiments que je vous porte...

En dépit du ton impartial, bon enfant et un peu grondeur de cette lettre, on le sent, Napoléon III souffrait de l'initiative gênante de sa compagne et il cherchait à la faire sinon accepter, mais supporter, en adoucissant les blessures d'amour-propre et autres qu'elle causait là où elle se manifestait.

L'antagonisme qui exista entre le prince Napoléon et l'Impératrice est trop connu pour que je le mentionne, avec beaucoup de détails, ici.

Cet antagonisme, quoique atténué par la demi-sympathie qu'avaient l'une pour l'autre l'Impératrice et la princesse Clotilde, puisait quand même dans cette affection contrainte et réservée comme un nouvel élément de durée et de vie.

La princesse Clotilde s'accommodait mal, en effet, dans son austérité jamais démentie, de la coquetterie de sa cousine, et celle-ci, mise en défiance par l'éloignement de la princesse — éloignement volontaire et mal caché sous des prétextes polis — s'irritait davantage.

En outre, les deux caractères du prince Napoléon et de l'Impératrice, très opposés, ne pouvaient se

convenir. S'acharnant tous deux en des discussions, en des contradictions sans cesse renouvelées, leurs relations s'envenimaient chaque jour. La grande et éternelle question d'un gouvernement libéral les désunissait plus encore et l'Impératrice ne permettait pas au prince d'approcher l'Empereur sans que son regard investigateur l'observât.

On a beaucoup discouru sur le prince Napoléon, et la plupart de ceux qui ont rappelé ses démêlés avec les Tuileries en ont mal compris les causes et le but. Le prince Napoléon est l'un des hommes les plus intelligents de notre siècle, il faut bien le reconnaître, et si on a des maladresses à lui reprocher, ces maladresses, souvent, ne lui ont été inspirées que par les obstacles et les objections vexatoires qu'on a opposés à sa pensée, à sa nature ardente et toute d'une pièce.

Il aimait l'Empereur, je le crois, et lui était dévoué, les idées de son cousin, sur certains points de politique intérieure, surtout, n'étant pas très éloignées des siennes.

Si, pendant le règne de Napoléon III, il a refusé obstinément, et dans une sorte d'entêtement hostile, de se croiser les bras, comme l'exigeait l'Impératrice, s'il a pris parfois l'attitude ennemie qu'on sait, on doit plus cette attitude à la guerre implacable qui lui a été faite, aux soupçons injustes qui

l'ont poursuivi, qu'à ses propres et intimes sentiments.

Le prince a vu clair dans les choses de l'Empire. Il en a enregistré les succès comme il en a prévu les défaites et son impopularité vient beaucoup plus de n'avoir pas été compris, que de ses actes, que de ses théories.

On a cherché à l'amoindrir, alors qu'il eût été habile et nécessaire de lui faire une situation importante en rapport avec ses aptitudes. On a tenté de le déconsidérer, de lui enlever toute initiative, alors qu'il eût été prudent de lui laisser la responsabilité de ses conseils, de le mettre en relief. Son caractère autoritaire, la conscience de sa propre valeur ne lui ont pas permis d'accepter le rôle effacé qu'on lui offrait, et s'il eût consenti à se soumettre à l'Empereur, il ne lui a pas été possible de se courber sous la tutelle d'une femme que rien ne préparait, en somme, à le traiter avec autant d'implacabilité.

L'Empereur déplorait ce malentendu, sans toutefois oser beaucoup d'efforts pour le faire cesser, redoutant par-dessus tout les scènes de ménage et le trouble de sa politique.

Il aimait le prince, de son côté, et sincèrement avait, pour parler familièrement, un faible pour lui. Le prince n'ignorait pas les sentiments de son cousin à son égard et lui en savait gré ; mais comme

chaque fois qu'il se présentait aux Tuileries, il remarquait qu'on l'accueillait en étranger importun, avec maussaderie, il résolut de n'y paraître bientôt plus qu'officiellement, que dans les cérémonies solennelles où son absence eût fait scandale.

Je possède une lettre de M. Charles Edmond ou Choieçki, bien typique concernant les relations des Tuileries et du Palais-Royal. Elle fut motivée par un discours malheureux prononcé par le prince Napoléon sur la politique impériale et par une lettre de l'Empereur insérée au *Moniteur*, désavouant les paroles de son cousin.

Cette lettre, adressée à un ministre, et que je reproduis en toute impartialité, mieux que du récit, mettra le lecteur en mesure de juger les sentiments qui animaient les parties adverses.

Paris, 22 mars.

Mon cher ami,

Je vous transmets, sans perdre de temps, le résultat des démarches que j'ai tentées à la suite de notre conversation d'hier soir. La lettre de ce matin insérée au *Moniteur* a produit l'effet d'un coup de foudre. En admettant que les griefs qui l'ont motivée fussent légitimes, un simple

entrefilet au *Moniteur* eût suffi et au delà. Actuellement, la mesure a été dépassée. *Au Palais-Royal, on ne se fait pas illusion sur la main qui a porté le coup* et l'on comprend que le projectile a été lancé par la vengeance rancunière et implacable de M. Billault. Aussi, l'on a beau vouloir contenir et cacher son exaspération, elle déborde quand même, elle ronge à l'intérieur, elle brûle. Les conséquences de cette agitation, de ce supplice moral ne peuvent qu'être déplorables pour l'ensemble de la situation en général, et pour notre cause en particulier. Les ennemis de la dynastie sont les seuls à s'en réjouir; ils aspirent, ils dégustent, ils sirotent ce breuvage corrosif et dissolvant de la discorde auquel semblent vouloir se désaltérer les membres de la famille impériale. Le discours aurait pu être modifié, j'en conviens, — mais je vous le demande, était-il possible de le prévoir dans tous ses détails, la veille du jour où il fut prononcé ? Vous vous rappelez nos conversations; — elles tournaient autour de deux points : s'abstenir de toute attaque contre l'Autriche et respecter le parti catholique grâce à la noble attitude qu'il avait prise dans la question polonaise. Ces deux buts furent également atteints. De l'empereur Alexandre, il n'en a pas été question, et fort malheureusement et à mon grand regret, et à mon grand remords, je l'avoue; autrement rien n'eût été plus facile que d'échapper aux inconvénients d'une agression personnelle, tout en élargissant l'horizon du discours et en augmentant par là même sa portée. La vérité seule aurait suffi à la tâche. Nicolas était un homme féroce; il se complaisait dans les souffrances, dans la douleur de ceux qu'il considérait comme ses ennemis. Mais son successeur n'est pas du même acabit.

Son cœur est humain; l'affranchissement des serfs doit lui être compté. Alexandre est autre, oui, il est bon, oui, il est magnanime, comme dit M. Billault, oui, il est généreux, mais sa situation vis-à-vis de la Pologne est telle que ce même homme doux, bon, magnanime, se voit condamné à dépasser chez nous la tyrannie de son père. Mettez saint vincent de Paul sur le trône de Russie en lui imposant la condition de conserver à tout prix la Pologne, et l'apôtre se transformera à vue d'œil en bourreau; couronnez un ange du diadème des tzars et l'ange fera en Pologne œuvre de démon. C'est ainsi qu'au point de vue français et philosophique à la fois, et à notre grand profit, on aurait pu présenter la situation forcée de tout souverain russe vis-à-vis des Polonais. D'un autre côté, si le discours a créé des embarras au gouvernement, celui qui l'a prononcé n'est pas le seul coupable. Qu'est-ce qui empêchait l'Empereur de s'en faire la veille communiquer la substance, de le discuter, de l'épurer, je dirai plus, de le dicter d'un bout à l'autre à son cousin? La parole fougueuse et surabondante du prince Napoléon ne s'était-elle donc pas jusqu'ici jamais révélée? Le prince Napoléon n'a-t-il pas jusqu'ici saisi avec bonheur chaque occasion de suivre pas à pas toute ligne de conduite que l'on s'était donné la peine de lui tracer à l'avance? Personne mieux que moi ne connaît le prince Napoléon et je maintiens que je l'ai toujours vu se complaire dans l'accomplissement de toute action concertée à l'avance avec son auguste cousin. Par malheur, ces occasions ne lui furent offertes jusqu'ici que beaucoup trop rarement. Aussi ne faudrait-il pas l'écraser toujours sous le poids de toute la responsabilité. D'autres devraient bien en prendre leur

part légitime. L'opinion publique qui n'observe qu'à distance, qui ne voit qu'imparfaitement et qui ne juge qu'à faux, est convaincue que l'Empereur est bien aise toutes les fois qu'il peut déconsidérer le prince Napoléon aux yeux du pays. Je vous en citerais au besoin une foule d'exemples. Les badauds stupides prennent pour de la perfidie ce qui n'est en réalité *que l'effet d'une bonté un peu trop passive, d'une condescendance un peu trop nonchalante peut-être.* Malheureusement, les faits semblent se ranger à l'appui de cette manière de voir fausse et absurde. D'autres, plus insensés encore, en présence d'une aventure comme celle d'aujourd'hui, prétendent que le prince doit la majeure partie de ses déboires, à la haine que lui porte l'Impératrice. Je vous parle du monde officiel, je vous parle des gens de la Cour, je vous parle d'une foule d'individus qui, de près ou de loin, tiennent aux Tuileries ou bien au Gouvernement et qui calomnient ainsi et le caractère de l'Impératrice et les dispositions du prince à son égard.

Depuis longues années je ne quitte pour ainsi dire pas le prince Napoléon. Je n'oublierai jamais le jour du mariage de l'Impératrice. Le prince habitait alors une maison rue de l'Université. Je me trouvais chez lui le matin. Son salon était encombré d'une foule de gens que leur passé ou leurs affaires mettaient en contact avec la population parisienne. Le prince les sermonnait ; il leur donnait ses instructions. Ses paroles retentissent encore à mes oreilles.

— Les faubourgs, disait-il, doivent acclamer la jeune Impératrice ; il faut qu'ils illuminent, il faut qu'ils mani-

festent haut leurs sympathies, car l'épouse de l'Empereur est ce qu'elle paraît être, elle porte son âme sur son visage, elle est aussi bonne que belle !

Depuis, j'ai eu maintes occasions de causer avec lui ou de l'entendre parler de l'Impératrice, et toutes les fois qu'il en a été question, il me semble encore voir son œil et sa bouche sourire en même temps, comme on le fait lorsqu'on passe à un sujet d'entretien qui n'ouvre l'issue qu'à des sentiments de bienveillance, d'affection — de cœur. Mais l'expansion en face lui répugne, et la forme chez lui donne souvent le change sur le fond. — Eh bien! malgré tout cela, il n'en est pas moins vrai que la situation entre les Tuileries et le Palais-Royal se trouve souvent tendue, et aujourd'hui, elle l'est plus que jamais. Vous comprendrez à merveille le préjudice qu'un pareil état de choses cause à la dynastie, à la France et en dernier lieu à notre pauvre chère Pologne ; vous devinez parfaitement à quel point il serait désirable que la crise se dénouât, comme elle devrait le faire, par l'enlèvement des chevaux de frise qui jonchent le chemin entre les deux résidences. Pour aboutir à ce résultat, je ne vois qu'un seul moyen et il n'en faut pas davantage puisque celui que je compte vous indiquer me paraît infaillible. Le comte exerce en ce moment une influence notable sur l'esprit du prince, influence dont j'ai pu apprécier l'intensité, et qui résulte, d'abord du retour au jugement consciencieux, impartial, et juste sur la valeur du haut personnage, ensuite d'un sentiment de regret du passé, ou si vous voulez absolument que je dise le mot, d'un sentiment de remords, d'avoir jadis mal jugé, mal com-

pris. C'est donc le comte qui peut mieux que personne appliquer le premier pansement sur la blessure. La douce intervention de l'Impératrice ferait le reste. Le Sénat va ouvrir une discussion sur l'Algérie. Le prince doit prendre la parole. Ne serait-il pas possible qu'à cette occasion, il reçût une lettre au moins aussi bienveillante que celle qui a été adressée aujourd'hui à M. Billault. De plus, la question polonaise, sympathique également à tout le monde, n'offre-t-elle pas déjà un terrain unique et merveilleux pour se réconcilier et faire disparaître des malentendus qui n'ont aucune raison sérieuse, aucun droit logique et justifié de brouiller les relations intimes de famille. Toutes les conditions de succès se réunissent à la fois si l'on veut se prêter à la démarche. Au cas contraire, qu'en résultera-t-il de bon pour tout le monde, pour toutes les causes ?... Je vous le demande [1].

---

[1] Au sujet, toujours, des relations existantes entre Napoléon III et son cousin, il m'a été conté par M. D..., l'un des fameux Cinq, une anecdote très amusante qu'il m'a donné l'autorisation de reproduire, ne voulant, me dit-il, la faire figurer dans aucun de ses ouvrages.

L'Empereur aimait, quand il lui était possible de s'échapper des Tuileries, à se rendre chez le prince Napoléon, à le surprendre même dans son travail, pour causer familièrement avec lui tout en fumant des cigarettes.

Or, une après-midi, comme M. D..., se trouvait avec le prince dans son cabinet, deux ou trois coups légers furent soudain frappés à une porte dérobée qui menait sur un couloir souterrain reliant les deux palais.

Le prince ayant permis d'entrer, ce fut l'Empereur qui se présenta.

M. D... se leva aussitôt et voulut se retirer. Mais l'Empereur se tournant gracieusement vers lui le pria de demeurer.

Après un échange de mots quelconques et après un silence,

Quoique se développant, donc, dans un cadre relativement restreint, l'influence de l'Impératrice dans les choses de la politique intérieure ne fut pas aussi secondaire que des légendes fantaisistes ou que des récits intéressés voudraient le faire supposer.

Cette influence a, il est vrai, un caractère de taquinerie intime qui la laisse sans relief. Ce n'est, réellement, que dans les questions de politique extérieure qu'elle s'affirma, qu'elle précipita des événements, qu'elle eut des résultats et que l'Histoire doit la mentionner, pour l'absoudre ou pour la condamner.

Ce n'est guère, je le répète, qu'à partir de la

Napoléon III s'étant adossé à la cheminée interpella ainsi son cousin :

— Dis-moi, Napoléon, ta femme te fait-elle des scènes?

Le prince regarda l'Empereur, étonné.

— Quelles scènes me ferait-elle, répondit-il?

— Des scènes de jalousie, par exemple, continua l'Empereur.

— Non.

— C'est bien étrange; car enfin, tu es un mauvais sujet, un coureur de guilledou, toi, Napoléon, chacun sait cela, et Clotilde pas plus que les autres ne doit l'ignorer.

— C'est vrai, déclara le prince avec quelque philosophie, je suis ce que vous dites, sire, et ma femme sans doute est au courant de mes habitudes. Mais pourquoi Clotilde m'ennuierait-elle, m'adresserait-elle des reproches? Victor-Emmanuel, son père, n'est-il pas aussi un coureur de guilledou? Elle le sait. Et puisque son mari ressemble à son père, elle doit penser, dans son honnêteté, que c'est ainsi chez les rois.

campagne d'Italie que l'Impératrice mêla son action à celle de l'Empereur et de ses collaborateurs, dans les questions de politique générale et de politique extérieure principalement.

Elle s'était — et j'ai indiqué déjà les causes de cette opposition — élevée contre toute alliance avec Victor-Emmanuel, devinant, dans l'absolu de ses sentiments religieux, que de cette alliance, faite en vue de l'indépendance italienne, naîtrait un danger, sinon immédiat, mais certain, pour le pouvoir temporel de la Papauté.

L'Empereur se mit à sourire.

— Tu es un singulier moraliste, dit-il. Et tu es un homme heureux. Je voudrais bien avoir une femme comme la tienne. La vie est impossible avec Eugénie. Je ne puis recevoir en audience quelque visiteuse ou jeter l'œil sur quelque jupe, sans courir le risque d'une querelle violente. Les Tuileries sont pleines des lamentations trop bruyantes de l'Impératrice.

Il y eut un silence, encore, quelque gêne, même.

Mais bientôt l'Empereur reprit la parole.

— Dis-moi, Napoléon, tu ne connaîtrais pas un moyen pour empêcher Eugénie d'être ainsi querelleuse?

Le prince réfléchit un instant, puis avec sa brusquerie ordinaire :

— Il n'y en a qu'un, sire.

— Et lequel ?

— C'est de f... à votre femme une bonne râclée la première fois qu'elle se permettra de vous faire une scène.

L'Empereur secoua tristement la tête, sans être autrement surpris de cette liberté de langage qu'il aimait d'ailleurs chez son cousin.

— Tu n'y penses pas, murmura-t-il simplement. Si j'avais le malheur de menacer seulement Eugénie, elle serait capable d'ouvrir l'une des fenêtres des Tuileries et de crier à l'assassin !

Bien avant que les hostilités fussent déclarées entre la France et l'Autriche, elle avait tenté de peser sur l'esprit de l'Empereur, de toute son autorité de femme, pour l'amener à renoncer à son projet, et plusieurs scènes violentes avaient eu lieu entre elle et Napoléon à ce sujet.

— Les Italiens, lui avait-elle dit un jour, ne vous sauront aucun gré du sang que vous allez faire verser pour eux. Et si vous croyez vous assurer des amis en servant aujourd'hui leurs ambitions et leur vanité, vous vous trompez. Qu'un péril vous menace : ils vous tourneront le dos !

Une discussion beaucoup plus importante s'éleva, également, entre l'Impératrice et Napoléon III relativement à l'approbation que donnait le gouvernement français aux revendications italiennes.

L'Impératrice n'ignorait pas les engagements que son mari avait contractés envers certaines personnalités politiques d'au delà les Alpes et ce fut le souvenir de ces engagements qui motiva entre elle et lui une assez vive querelle.

— Vous êtes le jouet, l'esclave de Mazzini ! s'écria-t-elle, une fois.

Et comme l'Empereur se défendait, et, sans nier les promesses qu'il avait faites, cherchait à les expliquer en les conciliant avec ses tendances personnelles, avec sa politique, elle lui reprocha en termes amers ce qu'elle nommait des compromis-

sions, et lui déclara que « de toutes ces choses, il ne sortirait rien de bon pour la dynastie impériale ».

Qui pourra dire jamais si Napoléon III fut un enthousiaste sincère de la guerre d'Italie ? Dans sa philosophie faite de rêve et d'utopie, un peu, pensa-t-il vraiment faire œuvre humaine et sociale en permettant à l'Italie d'assurer son indépendance ? Dans son intelligence, dans sa prévoyance, ne prit-il parti qu'à regret pour un peuple dont les sympathies ne pouvaient lui être certifiées ? Quoi qu'il en fût, il n'écouta point, dans cette circonstance, les objections, les prières, les menaces même de l'Impératrice et, dans un fatalisme de beau joueur, il alla résolument de l'avant.

Il brusque, comme à plaisir, les événements, il précipite l'action comme s'il avait hâte d'en finir avec cette question terrible qui gêne la marche de son règne, comme s'il avait hâte, encore, de payer un billet prêt à échoir, et dès longtemps avant le conflit, il se prononce nettement en faveur de Victor-Emmanuel.

Dans les circonstances actuelles, écrit-il en date du 21 février 1857, il m'est impossible d'appuyer en *quoi que ce soit* les récriminations de l'Autriche vis-à-vis du Piémont et, en conséquence, il faut écrire au duc de Gramont de ne soutenir en aucune façon les prétentions de l'Autriche et la note du comte de Beust.

Contrairement à l'avis de son ministre des Affaires Etrangères, l'Empereur, dans sa proclamation, au moment de son départ pour l'armée, avait déclaré « qu'il irait jusqu'à l'Adriatique ». L'Impératrice fut contraire, également, à cette affirmation. Mais, par un revirement soudain et qui est bien dans la nature de la femme, dans sa propre nature surtout, lorsque l'Empereur voulut traiter de la paix, elle s'opposa à tout arrêt dans la marche victorieuse de nos régiments et désapprouva hautement l'entrevue de Villafranca.

Le rôle de l'Impératrice est, ici, quelque peu effacé encore pourtant. Ce ne sont, de sa part, que des tentatives, que des jalons jetés devant la volonté de l'Empereur. Ce rôle prendra de l'importance dans la question du Mexique et dans la question romaine, reléguant, alors, au second plan, toute initiative qui ne découlera pas de lui.

Siégeant au conseil des ministres, d'ailleurs, après la campagne d'Italie, elle fut largement en mesure de prendre part aux discussions gouvernementales et internationales. Et comme elle avait montré, dans sa régence, une surprenante facilité d'assimilation, l'Empereur, condescendant ou redoutant de nouvelles discordes intimes, lui permit d'accentuer ainsi, chaque jour, sa personnalité.

Cette initiation de l'Impératrice dans les conseils

de l'Etat eut un but, aussi, qu'il est utile de faire connaître. L'Empereur, inquiet du tour frivole que sa compagne donnait à son esprit, les ministres désireux de faire cesser les attaques dissimulées qui atteignaient la souveraine, résolurent d'offrir à son imagination quelque dérivatif, une occupation qui fût plus digne du rang qu'elle possédait et de détruire ainsi les accusations de légèreté qui étaient dirigées contre elle.

On l'admit, donc, aux conseils afin qu'il ne fût plus dit, en France et à l'Etranger, qu'elle ne songeait qu'au plaisir et afin qu'il fût avéré qu'elle était l'utile collaboratrice de son mari.

Tout d'abord, l'Empereur repoussa cette ingérence de sa compagne dans les affaires publiques. Mais il céda, je le répète, aux avis de ses conseillers et autant pour ne pas les combattre que pour déférer aux vœux de l'Impératrice qui s'était ardemment éprise des fonctions qu'on lui destinait, il se résigna.

La jeune souveraine fut ravie de l'importance qui lui était ainsi officiellement reconnue. Dans sa jalousie instinctive envers tout ce qui approchait l'Empereur, elle vit dans cette consécration de son individualité comme un moyen efficace d'atténuer des influences et, aussi, sa fierté naturelle fut flattée, étant la seule femme de roi, en Europe, qui fût

initiée aux événements, en dehors de toute circonstance qui la forçât à les étudier.

Dès lors, elle organisa ce qu'on peut appeler sa politique et elle s'occupa, activement, de tout ce qui intéressa l'esprit public comme celui des Cours et des cabinets étrangers.

En vérité, fut-elle tant et sciemment coupable? Et les adulations de ceux qui l'entouraient ne mirent-elles pas, plutôt, en elle, cet orgueil, cette assurance de soi, qui pourraient lui être reprochés ? Et puis, n'était-elle pas une épouse, une amoureuse, quoique impératrice, et cette jalousie, qui évidemment fut néfaste à la politique impériale, ne mérite-t-elle point quelque indulgence ? Femme d'un homme pour qui toutes les lèvres avaient des sourires, peut-être des baisers, n'avait-elle pas le droit intime — ce droit vulgaire de la bourgeoise — de vouloir que ses lèvres seules donnassent l'hommage à celui qu'elle aimait et qui, dans une puissance incontestée et comme fabuleuse, grandissait toutes les affections, tous les dévoûments qui venaient vers lui?

C'est là du roman, et nous écrivons de l'histoire.

Pourtant, qu'il me soit permis de citer une lettre, curieuse à plus d'un titre, à l'appui de ma théorie. Cette lettre est de M. Rothan — mort récemment ; — elle a trait à l'entrevue de Stuttgard qui précéda

de deux années la campagne d'Italie et quoique ne se rattachant pas absolument aux événements qui concernent cetfe guerre, elle dit assez les hommages que recueillait Napoléon III, les flatteries qui tombaient devant l'Impératrice, pour qu'elle puisse servir d'excuse à sa jalousie de femme, sinon de souveraine, et de pardon à son orgueil.

Stuttgard, 28 septembre 57.

Mon cher ami, je m'étais proposé de t'envoyer, chaque jour, l'impression de la veille. Mais le moyen d'écrire au milieu de nos agitations ! Hier, j'ai dicté quelques lignes à M... au moment de la fermeture de la valise. Nous te disions que le succès de notre Empereur était complet, général, qu'il n'y avait d'yeux et d'oreilles que pour lui. L'intérêt qu'il inspire ne fait qu'augmenter et il se traduit à chacune de ses sorties par des hurrahs plus intenses. Samedi, avant le dîner, il a pris le bras du général Bauer et a parcouru avec lui la ville sans aucune espèce de suite. Au milieu de sa promenade, il a été reconnu et aussitôt une foule énorme de l'entourer et de le suivre avec les marques de la plus profonde sympathie. Le général Bauer, effrayé de sa responsabilité, engageait l'Empereur à rentrer, mais S. M. n'a tenu aucun compte de ses observations et a continné sa promenade au milieu de la foule avec une satisfaction marquée. Hier matin, en entrant à l'église et en sortant de la messe, les démons-

trations se sont renouvelées. Son succès à la Cour et auprès de toutes les personnes qui ont eu l'honneur de l'approcher, ne laisse rien à désirer. Il séduit tout le monde par sa grâce et sa simplicité. La conquête de la Reine, il l'a faite dès le premier jour. La Reine de Hollande en raffolait avant de l'avoir vu, je présume qu'aujourd'hui elle en aura la tête tournée. Au milieu de tout cela, la grande et impassible figure de l'Empereur Alexandre passe à peu près inaperçue. Il y a autour de notre Empereur un rayonnement qui semble la jeter complètement dans l'ombre. La Légation de Russie s'aperçoit fort bien de la différence et on dirait presque qu'elle en a de l'humeur. L'impératrice Marie est arrivée. Une lutte de beauté d'élégance et d'esprit eût été tout à son désavantage si l'impératrice Eugénie était ici. Autant que je puis en juger, elle semble affecter la simplicité. Au grand dîner d'hier soir, suivi de spectacle, elle était mise un peu comme une petite bourgeoise. Absence presque complète de crinoline ; une robe bleue modeste aplatie sur les hanches et ne bouffant que par le bas. Son port n'a rien d'impérial ; elle sent la province, ou, ce qui revient au même, la petite Cour d'Allemagne. Tu sais qu'elle n'est pas la fille de son père ; il est de notoriété qu'elle doit son origine à un M. de Grancy. Aussi, avant son mariage, elle était traitée à la Cour de Darmstadt, comme Cendrillon. C'est l'Empereur qui lui a donné le bras pour la conduire à table ; l'Empereur Alexandre conduisait la Reine de Wurtemberg et a présidé le dîner. Le Roi avait à son bras la Reine de Grèce et la Reine de Hollande. L'Empereur Alexandre a porté le toast, mais en allemand, ce qui a un tant soit peu frappé ; le Roi lui a répondu ; il a eu le bon

goût de le faire en francais... Les Russes ne sont restés que jusqu'au commencement du second acte ; on disait l'Impératrice un peu souffrante ; l'Empereur a tenu bon jusqu'à la fin, toujours gracieux et aimable pour la vieille Reine délaissée.

La lettre se termine sur une note comique.

Entre autres Français, nous avons ici un M. de Ladoucette qui s'est permis de prier par le télégraphe le Maréchal de la Chambre qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam, de vouloir bien l'inviter à toutes les fêtes où paraîtrait l'Empereur. Il se recommandait de son titre de sénateur. On a eu la bonhomie de prendre cette demande au sérieux et M. de Ladoucette figure partout sans avoir été présenté à qui que ce soit. L'histoire est revenue aux oreilles de l'Empereur, qui l'a fort mal prise !

Au fond, la guerre d'Italie, abstraction faite des divisions intimes qu'elle amena entre l'Empereur et sa compagne, laissa, en apparence, celle-ci à peu près indifférente. Elle ne provoqua en elle une réelle et bien féminine curiosité qu'en ce qui concerne la nouvelle cousine qu'elle allait lui valoir par le mariage du prince Jérôme-Napoléon avec la fille de Victor-Emmanuel.

Je possède, transcrite de la main de l'Empereur, la dépêche que le prince, à son arrivée à Turin, lui expédia pour lui apprendre sa première entrevue avec sa future femme, et je la donne ici comme un

spécimen d'amour panaché de politique. Les philosophes ou les romanciers en feront peut-être leur profit.

Turin.

Déchiffrement.

Arrivé hier à 3 heures. Accueil très sympathique de la population. Hier le roi très embarrassé ; tout le monde agité ; conférence cette nuit avec le comte de Cavour ; discuté et expliqué la situation. Il a compris et agira bien. Le matin tout a été bien. Vu princesse : bien. Impression réciproque bonne. Le roi très bien. Expédier de suite au général Niel pour faire demande officielle. Tout ira bien selon les désirs de l'Empereur.

L'influence politique de l'impératrice Eugénie serait donc vraiment insignifiante, si elle s'était arrêtée aux seuls débats que motiva la campagne d'Italie.

Mais cette influence s'accroît, domine et embrasse tout quelques années plus tard ; et lorsque surgit l'opportunité d'une guerre contre le Mexique, elle s'affirme et s'impose, impérieuse[1].

---

[1] Quelques jours après la publication de cette page, dans le *Figaro* un écrivain qui signe *Whist*, sous ce titre. « L'impératrice Charlotte » reprenait mon récit, dans le même

On a dit mille choses sur l'affaire du Mexique et, en somme, tout ce qu'on a dit a fort ressemblé, jusqu'à présent, au secret de Polichinelle.

Certes, des tripotages d'argent, auxquels l'Empereur, toujours, est demeuré étranger, des vanités, des compétitions, se sont agités autour de cette expédition et en ont dénaturé non seulement le but, mais surtout le point de départ.

Ce que l'on ignore, c'est que la guerre du Mexique fut arrangée de longue date, comme on arrange un roman, et ne fut, en vérité et en définitive, qu'un roman dont la dernière page s'éclaboussa soudain de sang, à la grande surprise de ceux qui se proposaient de la rendre idyllique.

L'affaire du Mexique fut un conte de fées où l'ogre a raison de Petit-Poucet, rien de plus, rien de moins, et elle fut aussi une revanche de l'Impératrice sur l'Italie, qu'elle continuait de ne pas aimer.

L'Impératrice organisa de toutes pièces cette expédition, avec Mme de Metternich, croyant de bonne foi, assurément, faire oublier à l'Autriche la perte de ses provinces en lui donnant un Empire lointain à gérer.

Puis l'esprit capricieux et enthousiaste de ces

journal du 23 novembre 1890 et reproduisait, en des termes différents, et avec talent d'ailleurs, les principaux faits que, le premier, je venais de faire connaître au public.— P. de L.

deux femmes ne vit bientôt plus, dans cette création d'un Empereur et d'une Impératrice amoureux l'un de l'autre, qu'un joli poème, et elles mirent tout en œuvre pour la réalisation de cette chimère.

Depuis plusieurs années les relations de la France et de l'Autriche s'étaient faites très amicales et cette intimité était assez forte même pour que dès 1860, M. de Metternich fît la pluie et le beau temps, non seulement à la Cour, mais encore dans certains journaux parisiens dévoués à l'Empire, ainsi que le témoigne la lettre suivante :

Mercredi, 4 décembre 1860.

Mon cher ami,

Le journal *la Patrie*, qui ne cesse de se distinguer par son hostilité envers l'Autriche, cite dans son bulletin de ce soir un article du *Morning Hérald* d'après lequel l'Empereur d'Autriche « dans le but de traverser les desseins de *son véritable adversaire* » serait disposé à s'allier à Victor-Emmanuel !

Le journal de M. Delamarre au lieu de se moquer de cette incroyable boutade, fait semblant d'y croire et parle des illusions caressées à Vienne comme d'un fait certain. Le but de ce procédé absurde et hypocrite est facile à entrevoir.

Je viens vous demander si vous ne pouvez pas faire relever cette façon d'agir de *la Patrie*, dans *le Pays*, par exemple?

Pardonnez-moi de vous importuner de cette affaire de presse, mais vous me connaissez assez pour comprendre ma juste fureur de voir des journaux répandus comme *la Patrie*, continuer à jeter de l'huile dans le feu au moment où nous ne demandons pas mieux que de l'éteindre à tout jamais. Je m'adresse à vous dans les grandes comme dans les petites circonstances. Vous ferez ce que vous voudrez, ce que vous ferez sera bien fait. Ne me répondez pas, je vous verrai demain en sortant de chez Thouvenel à 2 heures 1/2.

Lorsqu'en 1861 — un an après cette lettre — on agita, dans les secrets de l'Impératrice, la question de savoir quelle satisfaction on offrirait à l'Autriche, la personne du malheureux Maximilien et celle de la princesse Charlotte se présentèrent immédiatement à l'esprit des « conspirateurs » comme devant bénéficier de la situation.

Des réunions, des conciliabules eurent lieu, alors, entre l'Impératrice, Mme de Metternich, M. de Metternich, M. Hidalgo, Mme d'Arcos et deux ou trois autres personnes que, pour des motifs de convenance, je m'abstiens de nommer, mais qui se reconnaîtront aisément dans ma restriction, à quelques lieues de Paris, dans une petite localité.

On se rendait, là, le soir, dans une villa — l'Impératrice soigneusement voilée, comme en « domino » — et l'on établissait le plan de la campagne future. M. Hidalgo, dont l'ambition était grande, affirmait que le Mexique acclamerait les Français ainsi que l'archiduc Maximilien et que cette expédition ne serait, tout au plus, qu'une promenade en bateau.

M. et Mme de Metternich n'étaient pas moins enthousiastes, et, pour complaire à l'Impératrice, approuvaient à l'avance tout ce qu'elle décidait.

En vain, des ministres s'interposèrent alors ; en vain l'Empereur montra des hésitations.

Rien ne prévalut contre les arrêts du « Comité ». L'Impératrice et son amie tenaient à leur roman et n'attendaient qu'un prétexte pour l'écrire.

Chez l'Impératrice aussi, un sentiment plus personnel guidait la pensée. Très espagnole toujours, haïssant les Mexicains, elle n'était point fâchée d'imposer à ceux qu'elle considérait, avec tous ses compatriotes, comme des renégats, une royauté qui les rapprocherait malgré eux de cette Europe qu'ils avaient reniée, et qui les mettrait comme en tutelle. Entretenue dans ces idées par la société espagnole avec laquelle elle n'avait pas cessé de correspondre et d'avoir des relations, elle s'obstina dans son projet et n'eut de repos que

lorsqu'elle se fut assuré l'approbation de l'Empereur.

C'est ainsi que, du rêve de deux femmes, sortit le drame le plus lugubre des temps modernes.

Les faits que j'expose ici sont graves et seraient immanquablement démentis si je ne m'étais mis en mesure de les prouver.

Une lettre, encore, viendra, dans cette circonstance, à l'appui de mon récit. Et cette lettre, signée du prince de Metternich lui-même, paraîtra sans doute, aux yeux des incrédules ou de ceux qui ignorent, et ignorent systématiquement, un document suffisamment authentique.

Voici cette lettre dont je conserve la disposition, l'orthographe et la ponctuation.

Château de Kœnigswart,
le 23 septembre 1861.

Mon cher ami,

Je commence par vous donner une idée de la distance effroyable qui nous sépare. Votre bonne et intéressante missive a mis sept jours à parcourir le long chemin qui mène de Biaritz à Kœnigswart, juste le temps nécessaire pour aller de Paris à Saint-Pétersbourg, et encore !

J'ai mis 2 longs jours à venir ici de Vienne. C'est vraiment le bout du monde, et nous avons le sentiment des

exilés en Sibérie. Le froid qu'il fait ajoute à la vraissemblance. Pauline m'avait précédé de quelques jours. J'ai trouvé avec Pauline ma *sœur — belle-mère* — et nous avons eu *deux visites*, ce qui tient du prodige : le général Benedeck et un Saxon de nos amis, qui a bien voulu nous donner la preuve la plus convainquante de son amitié en venant ici malgré le mauvais temps, la distance et les atroces diligences.

J'ai profité de mon séjour à Vienne pour exposer l'affaire en question et je me propose de revenir sur ce chapitre avec mon aug. Maître. Nous sommes bien préoccupés de nos affaires intérieures pour nous laisser aller à des *rêves californiens*. Vous concevez que je ne puis entrer ici dans certains détails n'ayant à ma disposition que la poste qui traverse 3 royaumes et une dixaine de principautés dont la curiosité politique ne prend pas toujours la mesure de leur importance matérielle et morale. Soyez persuadé néanmoins que je me montrerai digne de la confiance et des grandes idées qu'un esprit bienveillant, un cœur d'or et l'influence gracieuse du *domino noir* vous a inspirées. Je suis très touché de ce que mon apathie allemande, ma répugnance contre le *premier plan de campagne*, loin de rebuter le domino, ait au contraire donné lieu à un petit revirement en faveur des intentions que j'avais exprimées de prime abord.

Veuillez dire à qui vous savez que la question me paraît entrer dans une phase plus pratique. On me trouvera bien égoïste, mais pourvu qu'on ne me trouve pas ingrat, c'est tout ce que je demande. On connait d'ailleurs mon dévoûment personnel, et la bonne pensée qui m'arrive de

Blz (*Biarritz*) par votre entremise ne peut qu'augmenter un sentiment bien cher à mon cœur.

Lorsque vous rendrez compte de ma réponse, vous voudrez bien me faire partager le baise-main.

METTERNICH.

Quelques mois après cette lettre, en effet, le *rêve californien* prenait une forme. Le prétexte pour écrire le roman était trouvé ; M. Hidalgo était dans la joie et... douze balles trouaient le cœur de l'infortuné prince, victime inconsciente d'une intrigue de Cour.

On sait le faste de la réception qui eut lieu à l'ambassade d'Autriche, ainsi qu'aux Tuileries, lors du passage à Paris de l'archiduc Maximilien et de l'impératrice Charlotte, avant de se rendre au Mexique. Ce qu'on ne connaît pas, peut-être, c'est la scène tragique qui se joua à Saint-Cloud, quand la pauvre femme revint en Europe pour implorer des secours, pour tâcher de sauver le mari qu'elle adorait de la bagarre dans laquelle on l'avait engagé.

Charlotte se trouvait dans le salon du château, entourée de l'Empereur, de l'Impératrice, de la Cour et « faisait peine à voir », selon l'expression d'un témoin, dans son attitude de veuve préma-

turée, lorsque, tout à coup, elle se dressa et, dans un geste égaré, demanda à boire.

L'Empereur, tristement, profondément désespéré de ne pouvoir venir en aide à la malheureuse, se leva et avec empressement lui apporta un verre d'eau mélangée de sirop d'orgeat.

Alors Charlotte, saisissant le verre, le regarda, tourna ses yeux vers celui qui le lui avait offert et, le rejetant avec effroi, eut par tout le corps comme un long frémissement. Puis reculant, elle se prit à repousser comme des spectres imaginaires et murmura, cherchant à fuir, dans un accent de terreur :

— Ils veulent m'empoisonner... ils veulent m'empoisonner !

C'était lamentable, c'était tragique, je le répète, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à la calmer.

On lui donna des soins et, le lendemain, elle ne garda nul souvenir de cette démence passagère, avant-coureuse de l'autre, l'éternelle folie qui, humaine plus peut-être que la raison, s'est emparée d'elle depuis, à tout jamais.

Cette idée de poison, cependant, devait la hanter encore avant le naufrage définitif de son intelligence.

A Rome, au Vatican, où elle habitait, une scène identique à celle de Saint-Cloud se renouvela et le

Pape dut goûter, devant elle, des aliments qui lui étaient servis pour qu'elle se décidât à les toucher.

Puis, une nuit, elle sortit de son appartement, s'en alla vers celui du cardinal Antonelli et voulut forcer sa porte. Le prélat, averti, la fit reconduire et dès lors, le délire ne la quitta que par intermittences.

Et maintenant, parmi toutes les reines, insouciantes ou heureuses, peut-être aimées, c'est la reine folle — jusqu'à la mort — *hasta la muerte* — pour parler la langue de ceux qui ont tué son mari.

Une autre question politique passionna au même degré que la précédente, mais dans un sentiment différent, l'impératrice Eugénie. Je veux parler de la question romaine.

L'amoindrissement du pouvoir temporel du Pape inquiétait, dans une obsédante hantise, l'esprit de l'Impératrice. Elle avait, d'ailleurs, sur la division intérieure de l'Italie des idées particulières et ne cessait de solliciter l'Empereur pour qu'il les adoptât.

Elle eût voulu, par exemple, que les Romagnes fussent rendues à la domination du Saint-Père, que l'on cantonnât l'autorité du roi Victor-Emmanuel dans le nord de la Péninsule et qu'on laissât à Naples le roi François II. Quant aux autres gouver-

nements de l'Italie, ils lui importaient moins et elle ne s'en préoccupait pas.

Mais ce qui la tourmentait, ce qui lui causait un sincère chagrin, c'était la pensée que le Pape pût, à un moment donné, devenir le vassal du Roi, et cette pensée l'exaspérant, elle ne cessait de la communiquer avec ses craintes à l'Empereur qui dut même, résistant à ses instances, s'interposer et, par une note, toute de sa main, dégager sa politique et répudier la volonté compromettante de sa compagne.

Voici cette note :

L'Empereur n'a pas eu d'avance connaissance de la réponse du Roi. Il a écrit au Roi pour empêcher la députation des Romagnes de venir à Paris. Ce qui rend la position de l'Empereur difficile, c'est la conviction que ce qu'il y aurait de plus funeste pour le Pape comme pour l'Empereur serait l'emploi de forces étrangères pour ramener le peuple dans son devoir.

L'Impératrice eut encore, dans cette question, deux auxiliaires puissants dans Mme de Metternich et dans son mari. Le prince, en effet, secondait les désirs de l'Impératrice et n'hésitait pas même à les appuyer auprès du cabinet français.

La lettre qu'il écrivit à ce sujet est intéressante.

Château de Kœnigswart,
27 septembre 1862.

Mon cher ami,

Un de mes amis m'écrit que vous semblez inquiet des efforts que fait le parti extrême pour amener de nouvelles concessions dans la question romaine. Je vous assure qu'après ma dernière entrevue avec l'Empereur et l'Impératrice à Saint-Cloud, je ne puis croire que ce parti ait la moindre chance de réussite. Les paroles que j'ai recueillies de la bouche de l'Empereur étaient si explicites et si dignes que j'ai emporté la conviction (des faits seuls pourraient me la faire abandonner) que le *statu quo* sera maintenu à Rome tant que l'armée française ne pourra quitter honorablement la ville éternelle. Vous savez, mon cher ami, combien je me félicite de pouvoir proclamer hautement la fermeté avec laquelle l'Empereur a toujours tenu les promesses qu'Il m'a faites et maintenu les assurances qu'Il m'a données — aussi suis-je persuadé que l'Empereur, tout en ménageant ses intérêts en Italie, ne cédera pas sur le fond de la question. Telle était la conviction de Celle qui, pour moi et pour beaucoup de monde, personnifie la dignité de la France et la loyauté dynastique.

Veuillez, si vous ne m'oubliez pas, me rappeler au souvenir de LL. MM.

METTERNICH.

Une anecdote, aussi, montrera quelle obstination l'Impératrice apportait dans cette question et quelle volonté elle mettait à faire partager ses sentiments par l'Empereur qui, il faut bien le dire encore, ne s'engagea jamais qu'à demi convaincu et satisfait, dans la défense du pouvoir temporel de la Papauté et fut, à diverses reprises, sur le point de l'abandonner. Mais les menaces de l'Impératrice l'empêchèrent toujours d'accomplir ses résolutions.

Pendant la guerre d'Italie, quelque temps avant la signature de la paix et comme l'on prévoyait la cessation des hostilités, elle expédia à l'Empereur un ami qu'elle chargea de l'aller trouver dans son camp, pour lui représenter, de sa part, qu'il devait obtenir de Victor-Emmanuel des garanties formelles en faveur de Pie IX, qu'elle voulait maître absolu dans ses Etats, et qu'il ne fallait pas oublier, dans cette circonstance, qu'il était le parrain du Prince Impérial; qu'enfin, un abandon, même relatif, de ses intérêts porterait malheur à son fils.

Comme l'Empereur ne prêta aucune attention à cette requête, elle fut, durant plusieurs jours, désolée.

Les craintes de l'Impératrice n'étaient pas sans fondement, quant aux convoitises de l'Italie, d'ailleurs, ainsi que le démontre la lettre suivante du

général de Montebello datée de Rome, 9 décembre 1862.

D'après tout ce que j'entends dire, il me semble qu'on est en train d'arracher au gouvernement pontifical certaines concessions insuffisantes, illusoires, qui ne contenteront personne et qui, si elles ont l'avantage de permettre à M. Drouyn de Lhuys de se présenter aux Chambres avec un peu plus de faveur, n'avanceront pas la question et pourront même la gâter. Car il vaut mieux la réserver tout entière. On dit que la nouvelle tactique adoptée à Turin, c'est de renoncer à ses prétentions sur Rome, — de prendre prétexte de cette renonciation pour obtenir le retrait de notre corps d'occupation, qu'on remplacerait par une force armée quelconque avec l'espérance de se rendre vite maitre du terrain, lorsque la France ne serait plus là protégeant seule et directement le Pape et la Papauté. Ce plan, qui n'est pas sans habileté, est approuvé par le parti Mazzinien à Rome qui est décidé à attendre. Aussi, tout en me tenant toujours sur mes gardes, je n'attache aucune importance aux avis réitérés qui me sont donnés sur un projet de soulèvement à Rome et je puis presque assurer d'avance que personne ne bougera.

Cependant, les conseillers de Napoléon III se mirent résolument en travers de son influence, et M. Magne lui-même, qui n'était pourtant pas un farouche autoritaire, dut, pour combattre efficacement cette influence, exposer la situation au Conseil dans des termes qui ne laissent aucune équivoque.

Voilà l'impossible, dit-il, si on veut concilier absolument et par un accord amiable l'Italie qui veut Rome, et le Pape qui veut ses Etats perdus.

Il est évident que ces deux termes sont inconciliables ; qu'ils le seront dans vingt ans comme ils le sont aujourd'hui, qu'ainsi il faut pour forcer l'Italie à renoncer à Rome, et pour forcer le Pape à renoncer à ses Etats, il faut une volonté plus forte que la leur qui s'impose à eux d'une manière irrésistible; c'est la volonté commune de l'Europe. — Est-ce bien réellement impossible de l'obtenir dans des conditions raisonnables qui laissent au Piémont ce que la force a établi, ce que le temps a déjà consacré, ce qu'une grande partie de *l'Europe a reconnu* et qui d'un autre côté garantissent au Pape ce que la générosité de l'Empereur lui a conservé ?

Ou je me trompe beaucoup, ou la masse de l'opinion (à part les exaltés des deux côtés) serait satisfaite de revenir aux principes de Villafranca, à la confédération. Mais nous sommes déjà bien loin de la source pour qu'il soit possible de remonter le courant; je le crains du moins : et je vois un intérêt si grand pour nous à sortir de notre fausse position, que je ferais volontiers le sacrifice de mes tendances personnelles, en faveur de la *consécration* du *statu quo* équitablement réglé, s'il n'y avait pas moyen de faire mieux.

C'était ainsi, sans cesse, entre l'Impératrice et les ministres, une lutte de toutes les heures qui lassait, énervait et usait l'initiative de l'Empereur.

Une seule question trouva d'accord, par une bizarre coïncidence de pensée, l'Impératrice et le prince Napoléon. Ce fut la question polonaise.

Lorsqu'en 1863, l'Empereur fut très vivement sollicité de prendre parti pour la Pologne et de déclarer la guerre à la Russie, l'Impératrice se montra très ardente encore en faveur de cette guerre, mue toujours, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, par ses sentiments exclusivement religieux. En secourant les Polonais, en leur rendant leur autonomie, il lui semblait qu'elle venait en aide au Pape, qu'elle maintenait son autorité et qu'elle faisait plus libre la religion pour laquelle, de tout temps, elle manifesta tant d'attachement.

Quant au prince Napoléon, est-il besoin de le dire, rien de religieux n'entrait dans ses calculs politiques. Très partisan des nationalités, il basait son opinion en faveur de la Pologne sur des causes et sur des effets d'un tout autre ordre, et la lettre suivante qu'il écrivit, alors, fera mieux connaître sa pensée qu'une longue analyse de ses impressions.

Palais-Royal, ce mardi 21 avril 1863.

Je lis un article du *Pays* d'hier répété ce matin par le *Constitutionnel*. J'ai appris également qu'on a fait venir

le rédacteur en chef de l'*Opinion nationale* pour lui *interdire* de discuter nettement l'éventualité d'une guerre avec la Russie ; je crois savoir que cette conduite du gouvernement a été inspirée à l'Empereur par MM. de Morny et Persigny. Les symptômes sont très graves et rendent une action contre la Russie, de la part de la France seule, peu probable.

L'Empereur attend la réponse de la Russie; nous pouvons prévoir qu'elle sera douce et modérée dans la forme tout en ne donnant aucune satisfaction efficace dans le fond sur la question polonaise. Si l'Empereur, qui prévoit aussi bien que nous, cette réponse, voulait agir *seul*, il s'y préparerait; ne le faisant pas, c'est qu'il veut encore négocier, c'est-à-dire perdre un temps si précieux, que toute expédition deviendra *impossible* cette année. L'Angleterre et l'Autriche ayant commencé une négociation à trois, ne permettront pas à la France de s'en dégager et tout en cherchant à continuer un semblant d'entente diplomatique, nous empêcheront de rien faire *seuls* par les armes.

Les hommes politiques qui entourent l'Empereur seconderont cette attitude des deux puissances, le temps passera, l'insurrection polonaise sera écrasée, et nous ne ferons rien cette année et encore moins dans l'avenir. Si l'Empereur voulait agir, il serait plus décidé qu'il ne l'est et il ne céderait pas aux premières difficultés que lui font ceux qui veulent qu'il n'appuie pas par les armes la Pologne.

A la réponse de la Russie, on répondra par de nouvelles négociations avec Vienne et Londres, aucune déci-

sion ne sera prise; cependant la saison ne permettant pas ces ajournements, il arrivera que même, *ce que je ne crois pas*, l'Angleterre et l'Autriche fussent-elle entraînées à une action, nous ne *pourrons* plus rien ni militairement, ni maritimement.

La guerre arrêtée aujourd'hui résolument pourrait encore être entreprise, dans quelques semaines elle sera impossible et si elle était commencée trop tard, elle me donnerait de grandes appréhensions. Je résume ainsi la situation : si l'Empereur était décidé à agir seul sans perdre de temps, *si, entouré d'hommes dévoués à cette idée*, il faisait les préparatifs indispensables, la guerre serait sinon nécessaire, du moins *possible*, et toutes les chances en notre faveur; s'il attend, elle devient une aventure remplie de périls! D'autant que *se préparer dès aujourd'hui*, c'est se mettre *en mesure* de faire la guerre, sans être forcé de la faire si elle ne se présente pas avec des chances favorables.

Toutes ces considérations me font penser que rien ne se fera, l'Empereur n'étant pas décidé dès aujourd'hui. Nous avons causé souvent de cette grave question sur laquelle nous sommes d'accord, c'est ce qui me porte à vous en dire franchement mon sentiment.

L'esprit de l'Empereur n'était point encore, en cette époque, irrémédiablement lié à celui de sa compagne; il put résister à ses désirs et il ne fit point la guerre à la Russie. La question polonaise, d'ailleurs, ne l'intéressait que relativement et il l'envisageait d'une manière beaucoup plus calme

que certains hommes d'Etat de son entourage. Elle ne lui paraissait pas devoir être mise en relief et devenir ainsi l'un des principaux motifs des querelles européennes peut-être.

L'avenir semble ne pas avoir infirmé cette appréciation.

L'année 1867 vit l'apothéose du régime impérial; elle vit aussi ce germe d'influence que l'Impératrice avait semé dans le cœur de son mari, croître et s'élever rapidement.

A partir de cette heure toute aux joies et aux envolées, toute aux certitudes et aux sérénités, elle assure son autorité sur l'Empereur et, à mesure que la volonté de Napoléon III décline, la sienne grandit, brise les obstacles et marche, à grands pas, vers les suprêmes rivalités et vers les folles résolutions de 1870.

Lorsque, dans un autre volume sur le second Empire, j'examinerai la politique générale de Napoléon, j'aurai l'occasion de revenir sur différents points qui ne sauraient avoir de place ici.

Ce chapitre s'achève d'ailleurs et veut une conclusion. Mais quelle conclusion?

Hélas! il découle de ces pages que la pensée de l'Impératrice, planant sur celle de l'Empereur, la couvrit comme d'une ombre fatale et néfaste. Il découle de ces pages qu'un Empire, fondé par la

force, sombra dans le sourire d'une jolie femme. Est-ce une raison, toutefois, pour maudire ceux que ce sourire charma, et l'Histoire, qui est l'impartiale dispensatrice des blâmes ou des louanges, ne nous apprend-elle pas que souvent, ainsi, les trônes s'édifient dans un grondement de tonnerre, et s'abattent sous un souffle enchanteur et sorcier?

C'est là, peut-être, une philosophie de résigné. Mais, à tout prendre et en définitive, n'est-ce point la meilleure ?

V

L'IMPÉRATRICE ET LE MONDE

Les Cours étrangères, je l'ai dit, se montrèrent sans cesse réservées devant l'Impératrice Eugénie, et cette froideur avec laquelle elles l'accueillirent, dès l'époque de son mariage, ne disparut jamais complètement, en dépit de l'éclat et de la force que l'Empereur donnait à son règne.

Le monde — la société parisienne — et en particulier celle du faubourg Saint-Germain — témoigna plus d'hostilité encore, de méchanceté même à celle qu'un accident psychologique avait élevée au rang suprême, et si cette méchanceté et cette hostilité firent trêve quelquefois, alors qu'il s'agissait d'obtenir, dans le clan mondain, quelque faveur des Tuileries, elles ne désarmèrent jamais.

En vain l'Empereur fit des avances aux principaux membres du parti ennemi, en vain il offrit des sièges de sénateurs à quelques gentilshommes

ruinés ou près de l'être ; en vain l'Impératrice, dont l'orgueil souffrait de ce dédain immérité, il faut le reconnaître, se fit — ô dérision — légitimiste. Rien n'eut raison de l'attitude mauvaise de la coterie aristocratique, sous l'Empire, et Napoléon ainsi que sa compagne durent renoncer à se la concilier.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que le monde ne se laissât pas gagner par le charme de fonctions honorifiques et par le profit d'emplois rémunérateurs.

D'aucuns et d'aucunes, parmi ce monde, quoi que avec une moue de circonstance et très digne, acceptèrent de l'Empereur ou de l'Impératrice ce que l'on nomme vulgairement des « places », et si le cœur ne leur fit pas défaut pour cette acceptation, il leur manqua, en revanche, pour la gratitude.

Les aristocrates ne pouvaient se consoler de la perte de leurs charges, d'être éloignés des Tuileries ; mais comme il eût été mal porté, chez eux, de paraître devoir de la reconnaissance à l'Empereur lorsqu'il les y appelait, entre eux ils prenaient de très haut cette faveur et semblaient ne la considérer que comme une chose due.

Le mot de la marquise de la Roche-Lambert, à ce propos, est concluant.

Comme on lui racontait, un jour, qu'un vieux

parent, grand ami et conseiller de M. le comte de Chambord, s'était rendu à une invitation de l'Empereur, loin d'être indignée, elle répondit du ton le plus naturel :

— M. X... a fort bien fait et je l'approuve. — En quoi sa présence à la Cour peut-elle étonner? — Après tout, ces Bonaparte sont en campement, dans le *château*. Les Tuileries sont à nous et nous y sommes toujours chez nous.

Il y eut des comédies extraordinaires, aussi, autour de l'Impératrice quand, désignant les dames de son Palais, elle s'avisa d'inscrire sur sa liste un ou deux noms appartenant à l'aristocratie fermée du faubourg.

L'une d'elles, même, quoique heureuse et flattée de cette distinction, ne crut pouvoir l'accepter qu'après avoir pris l'avis du « Roi » et elle fit tout exprès le voyage de Frosdorff pour obtenir l'autorisation de servir l'Impératrice, ou pour répondre à son appel par un refus.

Le comte de Chambord eut de l'esprit à certaines heures. Il octroya toute licence à la gracieuse éplorée et celle-ci prit place dès son retour, et désormais, aux côtés de la souveraine. Parmi tous les ingrats même, elle se souvint de la bonté de l'Impératrice. Et, au Quatre-Septembre, elle fut de celles qui entourèrent la malheureuse femme affolée, jusqu'à l'heure de son départ.

Mais ces témoignages de fidélité, d'affection, de simple sympathie même, n'étaient point communs dans le monde spécial dont je parle, et je n'hésite pas à le dire, ce fut, de la part de l'Empereur, une faute et une faiblesse que d'avoir permis à sa compagne de se montrer bienveillante pour le faubourg Saint-Germain, et ce fut de la part de l'Empereur, une faute et une faiblesse, encore, que d'avoir lui-même été trop souvent indulgent aux incartades, aux dédains et aux outrages d'une société réfractaire à toute idée de progrès, à toute moderne évolution, à toute sensibilité.

S'il eût brisé comme il le devait, comme il le pouvait, cette hostilité des salons, il eût mis la crainte là où la raillerie la plus cynique s'étalait, avec d'autant plus d'assurance qu'on savait Napoléon III peu enclin aux victoires faciles, aux taquineries mesquines, aux vengeances personnelles, et si un acte de vigueur ne lui eût point valu davantage d'affections, il lui eût certainement conquis ces dévoûments intéressés qui naissent de toute autorité.

En politique, il n'est point d'éléments négligeables: l'opposition des salons dissoute, annihilée dès son début, désagrégée dès sa formation, eût mis un obstacle à l'alliance des royalistes et des républicains qui, plus tard, fit la brèche dans la politique impériale, et conduisit fatalement celui

qui avait fait le Deux-Décembre à un plébiscite de hasard et à la guerre de 1870.

Tout s'enchaîne, en histoire; tout fait naît d'un fait.

Le faubourg Saint-Germain se plaisait à nommer spirituellement les Tuileries, sous l'Empire : « La Cour du Roi Pétaud. » Il eût mieux valu pour Napoléon III et pour sa dynastie, que le qualificatif fût plus haineux, car les sentiments de haine ne sont, souvent, et en matière politique, surtout, qu'un hommage involontaire rendu à une invulnérabilité, à une puissance dont on ne se joue pas impunément.

Dans un volume spécialement consacré à l'Empereur et qui succédera au présent, je reviendrai sur l'attitude des salons sous l'Empire et je publierai des documents qui édifieront peut-être le public sur la bonne foi, sur l'honorabilité du parti aristocratique, dans la guerre implacable qu'il fit à Napoléon III.

L'Impératrice, pour se consoler sans doute de ce dédain systématique qui la frappait, pour l'oublier, aussi, donna à ses réunions ce ton de légèreté, d'insouciance et de folie qui lui a été tant reproché et qui contrasta d'une façon si absolue avec le ton sévère des réceptions de la rive gauche.

Non seulement elle autorisa — je demande par-

don de l'expression — qu'on s'encanaillât autour d'elle, mais elle courut les bals des ministères, du ministère de la Marine, principalement, donnant le *la* d'une excentricité, d'une indécence de bonne compagnie qui ravit la jeunesse d'alors et la fit indépendante, plus que les convenances ne l'auraient voulu, parfois, dans ses allures comme dans ses paroles.

De ce relâchement apparent sinon des mœurs, mais d'une étiquette dont on ne gardait que peu le souvenir, il résulta, pour elle, des aventures, qui la réjouirent, dans son inconscience, mais qui la discréditèrent.

Les diplomates, les étrangers de passage à Paris, s'entretenaient de cette licence qui remplaçait, dans les salons officiels, les respectuosités d'antan, et les moqueries du monde royaliste se trouvaient ainsi, aux regards de bien des gens — même des indifférents — justifiées.

Ce n'est point, ici, une chronique scandaleuse et je me ferais scrupule de reproduire les récits plus ou moins fantaisistes qui suivirent chaque apparition de l'Impératrice, soit dans un bal, soit dans une soirée.

Il me paraît curieux, cependant, de faire connaître le roman qui s'ébaucha, entre la souveraine et M. Caro — roman qui n'eut guère de lendemain,

sans doute, comme tous ceux que tenta d'inscrire, dans le cours de sa vie, le philosophe.

M. Caro avait été, une fois, invité à l'une des séries de Compiègne et ce fut là qu'il connut non seulement l'Impératrice, mais qu'il contracta des relations amicales avec plusieurs personnes de la Cour, et parmi elles Mmes de Pourtalès et de Metternich.

L'Impératrice avait pour habitude, chaque jour, en rentrant de la promenade ou de la chasse, de réunir dans ses appartements privés, quelques notabilités choisies parmi toutes celles qui peuplaient le château, et de causer, en attendant le dîner, avec elles, en prenant une tasse de thé. Ces petites assemblées avaient même un nom : on les appelait *le thé de l'Impératrice*.

M. Caro était de toutes les invitations et brillait, dans ce cercle restreint, par son amabilité doucereuse, par son esprit et par une conversation qui devait, dans l'avenir, tant aider à la consécration de sa gloire et de sa fortune, auprès des femmes — mondaines de demi et d'entier parage.

Pendant tout le temps qu'il demeura à Compiègne, il fut le *lion* de la série et ses obséquiosités n'auraient guère pu faire prévoir, alors, sa défection et son inimitié quand l'Empire s'écroula.

Rendu à sa vie habituelle, il resta comme ébloui, comme fasciné par la vision de cette Cour qu'il ve-

nait de traverser, un peu hâtivement, et le souvenir, principalement, de l'Impératrice le hanta.

Il chercha dès lors à la rencontrer, il sollicita d'être reçu dans les maisons où elle paraissait, et quand il obtint d'être admis à un bal que donnait Mme Drouyn de Lhuys, aux Affaires Étrangères, bal costumé qui devait être rehaussé par la présence de la souveraine, sa joie et ses espérances ne connurent plus de bornes.

Cette invitation qui lui était adressée fut d'ailleurs en ce temps-là, un mystère pour lui, comme on le verra plus loin et, dans sa fatuité, il n'hésita pas à en attribuer la faveur à l'Impératrice elle-même.

M. Caro parut donc chez Mme Drouyn de Lhuys et lorsque l'Impératrice, masquée et en domino, le vit, n'ignorant aucunement les sentiments qu'elle avait fait naître en lui, elle l'aborda et l'intrigua.

L'inconséquent philosophe était littéralement fou et passionnément épris, quand la souveraine le quitta — car il l'avait reconnue — et lorsque M. de Chasseloup-Laubat donna un pendant, au ministère de la Marine, au bal des Affaires Etrangères, il ne put s'empêcher d'exprimer son bonheur dans une lettre qu'il envoya à l'une des personnes qui entouraient la souveraine.

Comme je ne sais, dit-il, à qui attribuer l'invitation

que je viens de recevoir pour lundi — permettez-moi de vous en remercier *provisoirement.*

Du reste, je ne tenais à cette invitation que pour me réserver la chance de rencontrer un domino, éblouissant d'esprit, que j'avais fort admiré chez Mme Drouyn de Lhuys. — Puisse la fortune des bals travestis me favoriser cette fois encore et m'envoyer ce que je lui demande — un quart d'heure de la même conversation !

C'est une histoire si touchante ! Si vous saviez !

« — C'est une belle jeune fille : elle s'appelle *Paméla*...
« sa sœur se nomme Eglé... Elle arrive de Marseille, d'où
« elle a été *presque* enlevée, un jour qu'elle prenait le
« frais sur la Cannebière !... »

Pauvre et charmante jeune fille ! Vous comprenez combien je suis impatient de savoir la fin de son histoire. En attendant que je vous raconte la suite, daignez agréer l'hommage bien respectueux de votre tout dévoué.

25 février 65.

M. Caro ne nous dit pas la suite promise des aventures de *Paméla*. Mais un an après ce bal, il sollicite une nouvelle invitation pour se retrouver avec elle.

Mercredi matin.

L'année dernière, à pareille époque, je crois vous avoir raconté

« *Qu'une illustre inconnue,*
« *Qui ne dit point son nom et qu'on n'a point revue* »

m'avait fait adresser (*M. Caro attribuait, ainsi que je viens de l'écrire, son appel à l'Impératrice*) une invitation au bal travesti de la *Marine;* mais cette invitation m'ayant été adressée par des intermédiaires, n'a pas laissé de trace sur les listes officielles du ministère et le même oubli a été renouvelé.

Je vous assure que je tiendrais très médiocrement à ce bal, si je n'avais pas l'espérance d'y retrouver *mon llustre inconnue.* — Si je ne dois pas la retrouver cette année, je renonce de grand cœur à vous importuner de cette misère; mais si vous croyez qu'elle y doive paraître, pouvez-vous me donner les moyens de la rejoindre?

Voilà, j'espère, une vraie lettre de Carnaval, un véritable *imbroglio.* Me le pardonnerez-vous?

20, rue Saint-Maur. St-Germain.

L'histoire s'arrête là. — Mais ne nous donne-t-elle pas l'impression exacte de cet affolement, de cette liberté un peu équivoques, qui régnaient dans les salons officiels de l'Empire, qu'autorisait l'in-

conscience de l'Impératrice et que l'Empereur, hélas! dans sa bonté, dans son indulgence pour sa compagne, ne savait interdire.

Cette histoire eut un épilogue, cependant, et sous la forme... littéraire de quelques pages, — d'un portrait de l'impératrice Eugénie — M. Caro lui donna une fin.

La pièce est curieuse, elle est inédite, ignorée, et mérite d'être reproduite tout entière :

FRAGMENTS D'UN PORTRAIT

« ... En vain je voudrais rendre sensible, surtout à ceux qui ne l'ont pas connue, cette physionomie avec ce don d'attraction souveraine et cette impérieuse douceur. Il n'est pas d'exemple qu'un homme ait affronté impunément cette clarté molle et pénétrante du regard, insinuante comme une caresse au moment où elle dompte et plie une volonté rebelle.

« ... Il y a deux choses qu'un homme ne saura jamais lui refuser : son imagination qu'elle enchante — et sa confiance qu'elle ravit. Qui donc, enveloppé par les mollesses secrètes de cette parole et de ce regard, penserait à lui disputer un secret qu'elle désirerait connaître?

« ... Non pas qu'elle soit curieuse dans le sens

frivole et vulgaire du mot. Elle fait peu de cas de l'anecdote à la mode, du scandale du jour. Elle n'a rien de la femme médisante; elle ne provoque pas et n'encourage pas ce genre d'esprit autour d'elle. Mais elle a, au plus haut degré, la *curiosité politique* — le désir de connaître avec précision les divers groupes d'hommes influents dans le gouvernement ou dans les partis, et de pénétrer les ressorts cachés de chaque personnalité éminente.

« C'est à quoi s'exerce cet art suprême de faire causer. Elle inspire le désir de se confier à elle. On inventerait des secrets pour avoir le plaisir de les lui communiquer. Une des grandes tentations qu'on ressent auprès d'elle, c'est celle de l'intéresser à tout prix.

« ... Ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est l'universalité apparente de cette bienveillance attractive pour les hommes de valeur et pour certaines médiocrités attachées à son cortège. — On s'irrite, parfois, on s'indigne de faire partie de cette foule... Voyez comme elle s'aperçoit vite de ces projets de fuite et comme elle les déjoue! On voudrait s'affranchir, on ne le peut. Un mot affectueux, une attention délicate vous retiennent, vous fixent; le courage de partir n'a duré qu'un moment.

« ... A-t-elle de l'esprit? Certes; mais il faut s'entendre. Il y a des femmes qui, dans une conversation générale, brilleront plus qu'elle; il n'y

en a pas qui feront mieux briller l'esprit des autres. Elle a un bon sens pénétrant et fin qui vaut mieux que la facilité étourdie des mots à effet dont on a souvent ou le regret ou le repentir. Elle est assurée d'avance, par un sentiment exquis de justesse naturelle, de n'avoir jamais à regretter ce qu'elle aura dit. Ses mots ne frappent pas toujours fort : ils frappent toujours juste. Et s'ils ne frappent pas plus fort, c'est qu'elle-même en veut tempérer l'éclat et la vivacité.

« Ce qu'elle y perd en succès apparent, comme elle le regagne en influence réelle! Elle juge les situations et les hommes avec une finesse d'impression qui ferait honneur à une descendante de Machiavel. L'expression hésite parfois chez elle, par suite d'une sorte de gaucherie (non sans charmes) à manier une langue qui n'est pas celle de son berceau. Mais l'impression n'hésite pas. Il est peu de femmes qui aient, à ce degré, le sens politique, sous forme d'instinct, en même temps que le courage modeste, de le cacher sous les élégances de la vie mondaine.

« L'instinct, c'est le vrai secret de cette heureuse nature. Tout ce qu'elle sait du monde, de la vie et de la politique, elle l'a appris toute seule, au hasard de la conversation, suppléant par l'instinct à la culture, à la lecture même pour laquelle les grands loisirs lui ont toujours manqué. — En toute chose,

ce qu'elle a, c'est un naturel exquis, perfectionné par une finesse incomparable de sensations.

« Une ambition conduit sa vie. Elle n'en a qu'une, mais elle est absorbante. C'est un dévoûment exalté à la grandeur de la famille qu'elle fonde et dont elle est l'âme. Voilà son unique passion dont toutes les autres relèvent. On s'y est souvent trompé. J'ai entendu déraisonner bien souvent à propos d'elle. Le secret de sa vie est là. Sous la surface brillante et mobile, même aux jours des plus grands triomphes et des apparentes ivresses, c'est là qu'était le point vital de ce cœur et de cette destinée. »

Puisque je parle de M. Caro, je demande la permission de citer deux lettres encore, de lui ; l'une, toute d'expression amoureuse ; l'autre toute de sentiment politique. Elles sont curieuses à plus d'un titre.

La première se rattache à un fait mondain, qui fut un peu le point de départ des scandales de salons qui marquèrent les dernières années de l'Empire.

La baronne de Mayendoff avait offert une exhibition de tableaux vivants dans son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, et la comtesse de Castiglione s'y étant montrée en religieuse, avait été photographiée. L'une de ces photographies ayant été remise à M. Caro, à son habitude, il prit feu et flammes, et il rédigea l'épître suivante :

Comme vous seriez aimable de me faire savoir, si je dois envoyer mes remercîments pour la belle photographie de la *Religieuse,* que vous avez bien voulu vous charger de me remettre ! Quelle est l'adresse de ce mystérieux nid que vous nous décriviez, l'autre jour, si bien, et qui me rappelait ces vers de Lamartine :

« *Semez, semez de narcisse et de rose*
« *Semez le lit où la beauté repose !* »

Je sais bien que la belle Religieuse demeure à Passy ; mais j'ai oubliai tout-à-fait le reste de l'adresse où doivent aller les remercîments de *mes regards émus.*

20, rue Saint-Maur (St-Germain).

7 janvier 67. Lundi matin.

Ne croirait-on point lire un passage des *Précieuses Ridicules* ?

La seconde lettre, il faut l'avouer, est fort remarquable et conçue dans un sens politique qui étonne presque de la part de celui qui ne fut jamais qu'un très superficiel penseur, et qu'un très frivole observateur.

Cette lettre, renferme toute une étude, et une étude mordante, sur la société du second Empire ; elle contient aussi des prévisions, des constatations qui sont sans réplique. On remarquera qu'elle a été écrite alors que l'Empire marchait comme dans un triomphe.

20, rue Saint-Maur. St-Germain.

Paris, 11 mai 67.

Je veux que vous ne puissiez pas m'accuser de négligence ou d'oubli, ce que vous ne manqueriez pas de faire si je vous écrivais une fois là-bas, où vous devez vous reposer avec tant de bonheur des agitations douloureuses, des luttes ingrates et stériles, des fièvres de la vie exaspérée qu'on mène à Paris.

Cette vie est bien telle que vous l'avez laissée : au premier plan, des ambitions hautaines et serviles, des orgueils enflés de plus en plus par le bruit et le succès et qui croient avoir dénoué une situation de plus en plus embrouillée quand ils ont construit une belle phrase ou rempli de vent un ballon oratoire ; au second plan des nuées d'intrigants qui passent leur vie à caresser ces colosses d'orgueil et à trouver que tout va bien quand il serait si utile de faire savoir la vérité qui est tout le contraire.

Voilà le monde officiel, affairé, agité, bruyant, vaniteux, composé de gens qui mentent ou qui se laissent mentir, s'étourdissant sur les choses, n'ayant souci que de vivre au jour le jour, ne songeant pas au lendemain, ajournant les choses sérieuses et parodiant à qui mieux mieux le mot de ce grand égoïste couronné, Louis XV : « Après moi, le déluge ! » — Majorité du Sénat, majorité du Corps législatif, majorité des ministres, n'est-ce pas à tous leur formule secrète et leur moyen infaillible de se dispenser de penser ?

Et puis, pendant ce temps, un travail lent de décomposition s'exerçant sur les choses et les hommes de ce règne; une inquiétude sourde sur l'avenir; des froissements de l'opinion de plus en plus en méfiance et de plus en plus irritable; quelque chose comme un immense malaise qui cherche son issue dans des espérances nouvelles et vers de nouveaux horizons; une colère secrète de n'avoir ni la liberté promise qu'on ajourne, ni les consolations des situations victorieuses qu'on a perdues; en tout cela et au fond, un patriotisme énervé qui n'a plus le courage des grandes entreprises, un patriotisme blessé qui voudrait avoir et qui rêve de belles revanches, mais sans peine et sans péril. Situation unique depuis quinze ans, pleine de vagues désirs plus à craindre que des réalités saisissables, pleine de terreurs et d'anxiétés en voyant que rien n'est encore ni solide, ni fondé, — et que le temps passe, pourtant, que le temps s'écoule, — que nous vivons dans le précaire et dans le provisoire, à l'abri d'expédients qui se continuent non à l'ombre d'institutions qui se fondent. — C'est à tel point que l'ajournement diplomatique de la guerre n'est plus considéré comme un bien : tout au plus comme un mal moindre que le mal imminent — comme un délai de grâce et un sursis qui ne profitera qu'à l'Exposition universelle, non au pays lui-même qui reste sous le coup de la même nécessité.

Mais à quoi bon vous entretenir de tout cela, et des malaises du temps présent, et des anxiétés de l'avenir, et des dévouements incertains qui ne pensent, à travers toutes ces difficultés, qu'à faire leur profit en plaisir, en orgueil — ou même en argent ?...

Hélas! tout passe, tout lasse, dit le proverbe. M. Caro n'était plus amoureux du *domino*, de l'*illustre inconnue,* alors qu'il écrivait ces lignes et il chantait le *De profundis* — un *De profundis* prématuré — de sa royauté! Mais il disait juste, mais il voyait clair, et cette page marque d'une flétrissure indélébile, les courtisans égoïstes et criminels qui faisaient le vide autour de l'Empereur, qui entretenaient l'Impératrice dans une folie maladive et qui, dans une peur de rivalités intelligentes, éloignaient des conseils impériaux tout homme capable de redonner de la vie à cet Empire qui mourait anémique, tout avis susceptible de conjurer les catastrophes du lendemain.

VI

LE ROMAN D'UN MARÉCHAL DE FRANCE

L'impératrice Eugénie aimait non seulement pour elle-même les aventures romanesques, mais elle s'ingéniait souvent à créer autour d'elle des intrigues amoureuses et à faire, des femmes et des hommes qui étaient dans la familiarité de sa vie, des héros de comédie ou de drame — de vaudeville même. — Elle avait au plus haut degré l'idée fixe du mariage; elle en était hantée et sous l'influence de cette maniaque obsession, elle conclut, durant le cours de son règne, quelques unions — la plupart peu assorties. C'est ainsi qu'elle fit du marquis de Caux l'impresario d'une cantatrice.

Cependant, il y aurait mauvaise grâce à ne pas mentionner les occasions dans lesquelles elle eut — pour me servir d'une expression populaire — bonne main; et parmi ces occasions, peu intéressantes d'ailleurs, il convient de rappeler les épou-

sailles du maréchal Pélissier, duc de Malakoff de Mlle Sophie de la Paniega propre cousine de la souveraine.

Ce mariage qui eut, dans ses préliminaires, toute la grâce, tout le charme d'une idylle, ne mériterait certes point de prendre place en ce livre, s'il ne me permettait, en citant les lettres originales que le maréchal écrivit alors, de jeter sur la mémoire de ce brave et de ce vaillant, comme l'expression d'une douceur, d'une bonté, d'une naïveté, d'une poésie même qu'on ne soupçonnait et qu'on ne soupçonne guère encore actuellement en lui.

On le sait, l'Empereur et l'Impératrice accomplissaient un voyage en Bretagne, en 1858, lorsqu'au mois d'août de cette année, ils se rendirent à Cherbourg où la reine d'Angleterre vint les visiter.

J'ai publié, dans un chapitre précédent, une lettre de l'Impératrice qui relate, avec quelques détails, son arrivée à Cherbourg, et je ne m'étendrai pas ici sur le faste de la réception qui l'y attendait.

Le maréchal Pélissier qui, à cette époque et depuis peu de temps, était ambassadeur de France à Londres, se trouva dans la suite de l'Empereur de même que dans celle de l'Impératrice se faisaient remarquer Mme de Montijo, qu'accompagnait une adorable jeune fille, Mlle Sophie de la Paniega.

Le maréchal Pélissier vit, pour la première fois, celle qui devait être sa femme, à l'église, à un

Te Deum chanté en l'honneur de Napoléon et de sa compagne. Mlle de la Paniega, dans une attitude recueillie, à genoux sur les dalles de la cathédrale, selon l'usage espagnol, fit alors une vive impression sur l'esprit et sur le cœur du duc de Malakoff. — Qu'on aille, après ce fait, douter du coup de foudre fameux en amour et si utile aux romanciers!

Comme il était placé près de l'une des amies de l'Impératrice, il se pencha vers elle et la pria de lui nommer la jeune fille.

Mme X... sourit alors. Elle fit connaître au maréchal l'identité de celle qui venait ainsi de le troubler, et ayant ajouté : — « Voilà, maréchal, la femme que vous devriez épouser » — elle l'abandonna à ses pensées.

Mme X..., de son côté, fit part à l'Impératrice de l'entretien qu'elle avait eu avec le maréchal et le projet ayant été approuvé, en principe, on prépara une présentation.

Cette présentation eut lieu, le soir même, à la Préfecture où il y avait bal. Mlle de la Paniega y parut dans tout l'éclat d'une resplendissante beauté, simplement vêtue d'une robe blanche parée d'un collier en corail.

Lorsqu'on lui eut soumis les désirs du maréchal, la jeune fille hésita, pendant quelques jours, à les agréer, redoutant d'épouser un homme d'un âge très au-dessus du sien et dont le caractère apparent,

dont la réputation de violence n'étaient point sans lui inspirer des craintes.

Mais cette hésitation fut de courte durée, et sur les instances de l'Impératrice, le mariage fut décidé.

Le maréchal adressa sa demande officielle à Mme de Montijo, les épousailles eurent lieu à Saint-Cloud, et après avoir *campé* dans un appartement qu'il possédait aux Champs-Elysées, il partit pour Londres avec sa jeune femme, d'où il fut bientôt rappelé pour être envoyé en Algérie, en qualité de gouverneur général.

Une jolie anecdote m'a été contée, sur le maréchal Pélissier, au sujet de sa brutalité légendaire, et avant de reproduire ses lettres ou mieux avant de livrer au public son roman, je tiens à la mentionner.

C'était quelque temps avant son mariage. Obligé de sortir pour se rendre chez la comtesse de Montijo, il avait confié à deux de ses aides de camp un travail fort pressé et fort important.

Durant la soirée, il quitta le salon de la comtesse et d'un bond fut chez lui; quand il revint, un moment après, sa figure était bouleversée dans une expression de colère non encore apaisée.

L'une des personnes présentes, celle-là même qui lui avait nommé Mlle de la Paniega, à Cherbourg, l'interrogea, alors.

— Qu'avez-vous, maréchal, lui dit-elle, et que se passe-t-il ?

— J'ai, répondit-il très brusque, j'ai que mes deux ... (*ici, un mot cru*) d'aides de camp se sont endormis sur la besogne que je leur avais donnée. Mais je vous jure qu'ils n'auront point envie de sitôt de fermer l'œil : je viens de les arranger de la belle façon.

Mme X... lui répliqua :

— C'est très mal de se mettre en colère, maréchal, et si vous voulez que je vous croie réellement bon et digne de celle qui va être votre femme, il faut me promettre d'être indulgent.

Le duc de Malakoff fixa sur son interlocutrice un regard étonné et soudainement adouci :

— Alors, murmura-t-il, vous me blâmez? J'ai eu tort...

— Oui, d'avoir été grossier, surtout.

Cet homme implacable et redouté se leva. Il sortit de nouveau et quand il reparut, il alla à Mme X...

— Eh bien, lui dit-il, suis-je un méchant? Je viens, de ce pas, de faire des excuses à mes deux étourdis et de leur donner *campo* jusqu'à demain. Je suis heureux et je veux que nul ne souffre autour de moi.

Un tel trait ne peint-il pas cet homme mieux qu'un long récit? J'ajoute que l'un des officiers d'ordonnance si malmenés par le maréchal, ce soir-

là, se nommait Appert et fit, depuis, quelque peu, son chemin.

Parcourons, maintenant, avec le duc de Malakoff, les phases de son amour.

Avant le Mariage [1].

Chantilly, 13 août 1858.

Je me suis empressé, en vous quittant, d'aller faire à St-Cloud ma visite au Prince Impérial. S. A. était allée à la promenade et je suis resté deux heures à causer avec la gouvernante et Mme Bizot. Ces dames ont voulu aborder la politique anglo-française et se sont assez joliment fourvoyées. J'ai essayé de les remettre dans la bonne voie; mais il est difficile à un homme seul de tenir tête à deux femmes politiques. Enfin l'enfant royal est revenu. Je l'ai trouvé bien portant, peu causeur, mais d'une bienveillance enfantine très caractérisée.

De là je suis allé voir Waubert et dîner dans sa famille et ce n'est que ce matin que je suis allé à V..... J'en ai rapporté une jolie corbeille de beaux fruits et deux bagues que j'ai laissées en passant, en allant me changer. Je suis revenu déjeuner; il *s'est passé* ce matin, ce déjeuner. La belle Sophie était douce et gentille, un peu attristée, mais fort digne. On m'a demandé d'écrire en arrivant à Londres; je le fais de Chantilly. La comtesse

[1] Les lettres qui vont suivre ont toutes été adressées à Mme X..., cette amie de l'Impératrice que le maréchal avait questionnée dans la cathédrale de Cherbourg.

avait dit : Vous *nous* écrirez. J'ai dit oui et j'ai demandé à ma fiancée si elle entendait que je lui écrivisse directement, aussi. Sa réponse a été affirmative. J'ai pris en partant le bracelet que vous m'aviez conseillé de remettre. Il a fallu ajouter l'écrin que j'ai fait marquer S. P. Il sera remis chez la comtesse demain avec une carte de moi. J'en ai informé ces dames. Ainsi tout se présente bien.

Il paraît que l'Impératrice a fait mon éloge à la mère. Nous nous sommes séparés cordialement. On semblait ne pas vouloir me laisser partir. Le chemin de fer attendait et j'ai résisté sans rudesse aucune. Il semblerait à nous voir, malgré la plus parfaite réserve, que nous nous aimons dès longtemps. C'est votre ouvrage et pour ma part je vous en suis fort reconnaissant.

Vous avez raison, la dernière rose était blanche ; elle est fort bien conservée. Je l'ai vérifié ce matin en soulevant un coutil qui couvre des étagères...

Albert Gate-House, 15 août 1858.

Djiorno de Maria Adena.

Vive l'Empereur ! Nous avons prié pour lui ce matin ; nous porterons sa santé ce soir avec celle de la gracieuse Reine de la Grande-Bretagne. Nous penserons à l'Impératrice, au Prince Impérial, à vous aussi par qui j'ai commencé la journée. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à un rendez-vous à si courte distance. Songez un seul instant aux formalités diverses à remplir avant un mariage ? Comme je l'ai dit, que la comtesse de Montijó reçoive une affirmation absolue, j'irai de l'avant ; mais je ne

puis devancer la décision d'un père qui, en définitive, pourrait être négative; alors quel pas de clerc ! Et quels délais seulement pour que la fille puisse user des droits que lui accorde le code au chapitre du mariage. Entre nous, notre chère Impératrice mène l'hymen à la vapeur et vous, mon Egérie, en tout ceci, vous semblez sans réflexion m'inciter à des choses dont les conséquences peuvent se produire inopinément. Je ne suis pas, je le sais, en demeure de me voir partager l'embarras de la crédule dupe du Renard, mais la morale généralisée est bonne à saisir : « En toute chose il faut considérer la fin, » et ne s'y point lancer éperdument. Et vous-même, l'auriez-vous oublié ? *Chi va piano va sano et chi va sano va lontano*, tel est mon vœu bien sincère. Si l'Impératrice pour sa comodité (*sic*) veut que j'aille à la chapelle de Biarritz, j'irai et là,

« *Nous contractons tous deux*
« *Cette union chérie*
« *Qui seule rend heureux,* »

dit-on !

N'a-t-elle pas la célébrité, l'Ile de la *confiance ?*

Sans intention de parallèle, les origines sont analogues, le lieu, à mon avis, ne serait pas mal choisi. Un peu loin peut-être pour l'un des témoins, mais il y connaîtra mieux cette frontière, Bayonne et le St-Esprit son patron. Voyez? Je pense que vous aurez envoyé textuellement ma dépêche à l'Impératrice.

Je vous baise les mains et je vous supplie de tempé-

rer une ardeur qui de la part d'une autre qu'une Impératrice adorée serait taxée d'irréfléchie.

Albert Gate-House, 18 août 1858.

Je réponds immédiatement à votre lettre d'hier pour vous prouver à la fois et mon empressement et ma docilité.

Mon Dieu, je désire autant que qui que ce soit que les choses soient menées avec une sage rapidité; mais, comme disent les anciens, à chaque chose son terme, son délai, son allure. Précipiter ne vaut rien et souvent prête à nuire. Certes, j'étais heureux que notre Impératrice fixa *(sic)* le jour heureux qui apporte une aussi grande, une aussi douce modification dans ma vie, qui vienne (*sic*) ainsi me reposer pour me donner une vigueur nouvelle, un état nouveau; mais puisque la date du départ pour Biarritz est trop voisine pour nos desseins sagement menés à terme, il est de toute nécessité que la résignation vienne se mettre de la partie et que nous attendions la rentrée à St-Cloud. La chose m'est facile, bien que je pourrais désirer un terme moins éloigné. J'ai bien attendu six mois que nos prises, nos trophées, notre matériel, notre armée fussent rembarqués pour reprendre à mon tour et le dernier de tous, le chemin si désiré de la Patrie; je saurai attendre six semaines qu'une couronne de fleurs aimées vienne comme un sourire de bonheur se placer sur tant de bons dévoués, se mêler à quelques lauriers. J'ai foi dans la raison de ma fiancée et j'espère qu'elle saura comprendre et partager mon opinion. J'ai

foi dans votre sollicitude pour nous deux et je pense que vous amènerez chacun à des idées posées, à des actes plus raisonnables encore. C'est le 2 octobre, en Afrique, que j'ai été fait officier supérieur. Il y aura de cela 28 ans, ce sera presque l'âge de mon épouse et si ce n'est un grand anniversaire, ce sera du moins un jour heureux pour le jour de tant de bonheur.

Maintenant il faut égayer cet espace. Rien ne me paraîtrait plus aisé et l'exécution ne vous est pas onéreuse. Vous convieriez la comtesse de Montijo et sa chère pupille à venir à deux intervalles passer quelques jours à... ; je m'assurerais, pour les mêmes époques, deux séjours chez la baronne Barbier ; ni Sophie ni moi ne serions sous le même toit, mais nous pourrions nous voir avec des témoins en nombre. Quelquefois, aussi seuls que les convenances le doivent exiger. Les conditions se régleraient, le temps se passerait et nous irions ensuite à l'ombre de la protection impériale recevoir à St-Cloud cette bénédiction objet de nos vœux, des leurs et des vôtres. Qu'en pensez-vous, dites-le-moi en toute sincérité ; nous jouerions des charades, nous ferions tout ce qui se fait à la campagne. Il est impossible que l'ennui vienne à se mettre de la partie. Vous voyez que je me possède bien. Ce m'est une constante faveur du ciel de voir toujours la sérénité croître en raison de l'importance des circonstances.

Vous avez bien fait d'envoyer la dépêche à l'Impératrice. Je n'ai point, jusqu'ici, la lettre que Sa Majesté vous a dit m'avoir écrite. Elle aura fait cascade à St-Cloud et peut-être m'arrivera-t-elle au premier moment. Je l'attends avec respect et reconnaissance.

J'aime à croire que la santé de votre chère enfant se raffermit. Il faut une grande suite dans les soins à donner à cet ange. Vous voyez que si je n'ai point le titre de père de famille, j'en ai du moins un peu la sollicitude et la raison.

Au revoir, belle rose blanche, au revoir mon ange tutélaire. On en a vu de plus diables s'humilier ainsi devant l'affection, le savoir-vivre et la tenue parfaite. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point je suis heureux de vous voir une aussi douce, une aussi bienveillante participation à l'œuvre de mon bonheur. Je vous baise les mains et je ne vous demande qu'un de ces sourires que vous angelizés sans effort.

Albert Gate-House, 22 août 1858.

Le courrier nous est arrivé hier fort tard et ce n'est qu'en courant qu'on eût pu répondre. Il y a eu déluge et bourrasque à terre, il doit y avoir eu tempête à la mer et le temps, ce matin, semble ne faire que de trompeuses promesses.

Vous avez vu par les dépêches télégraphiques que j'avais reçu la bonne lettre de l'Impératrice. Je lui avais répondu déjà lorsque la vôtre m'est parvenue.

Je me hâte de vous dire que je vous ai donné plein pouvoir; ainsi j'étagerai à la note que vous m'avez adressée présentant le menu de la corbeille, bien qu'il soit à peu près le double du chiffre primitif qui devait se monter à 20,000. C'est donc près de 18,000 de supplément. Les architectes renommés pour les crédits supplémentaires vont-ils jusque-là? J'en doute. Enfin j'aurai une bonne femme bien douce et

bien entortillée ; 9,000 fr. de dentelles, un cachemir de 6,000, une robe de 600 et des fourrures pour 3,000. 18,000 fr. de diamants. Je néglige les 1,200 de gants, ombrelles, éventails. J'ajouterai à cela, puisqu'il faut débuter par passer sous les fourches caudines du bonheur, un Travelling Bag dont on fait grand état ici. Je le prendrai chez...

Donnez avant notre départ tels ordres que vous voudrez. Je vous tracasserai moins assurément que le Corps législatif déjà si inoffensif tracasse le ministère.

Comme c'est le côté femme qui fournit le trousseau, je le félicite de la bienveillante intention de l'Impératrice. Je prie seulement Sa Majesté de ne point écraser ma corbeille... C'est assez que je le sois et j'en suis encore à avoir ma première dette. Je ne suis pas convaincu de sortir de tout ceci exempt de cet ennui.

Vous avez agi sagement en intimant aux cadeaux venant de par delà les Pyrénées de se présenter sous forme diamantée et d'étendre cette prescription aux autres. J'ai eu peu de bijoux à donner dans ma vie, mais depuis mon retour de Crimée, mon joaillier est *Sentier et Tugot*, rue de la Paix. Je serais heureux que vous puissiez le faire un peu travailler.

Les diamants sont donc deux rivières, occasion unique. C'est assez d'une rivière pour se noyer. Ah ! mais il faut un diadème de duchesse. L'Empereur me doit une couronne de duc, puisque duc il m'a fait. Ce serait fort gentil à lui de se charger du diadème de sa duchesse.

Je n'ai plus rien à dire si ce n'est que je suis heureux ; que votre bonne affection pour moi vous porte à vous char-

ger de cette corvée, et je vous en serai éternellement reconnaissant, car cette pensée que vous pénétrez dans tous ces petits aboutissants du bonheur double assurément le mien, et dans une lettre tout parfum, tout amour, toute emmitouflée de fourrures, drapée d'un cachemir soyeux, sous les plis si riches et si ondulés d'une robe de velours, dans une lettre étincelante de diamants, vous venez me demander de ne point renvoyer votre ami Roux. D'abord, si je vous l'ai promis, vous n'avez nul droit de le demander; car toujours je tiens ce que je promets. J'admets, pour un instant, que ce soit nécessaire, vous me rappelez (*ici, une omission*) du domino noir qui s'imaginait de demander grâce pour El apuntador. Jamais je n'ai rudoyé cet honnête Roux; j'ai commandé, j'ai dit que j'entendais être obéi... parbleu, le maréchal Vaillant a bien un jour parlé de ma *nature rebelle*. Je n'ai pas de nature rebelle. J'ai plus de docilité que qui que ce soit envers qui peut me commander. Mais lorsque je commande, lorsque je veux rétablir l'ordre là où le désordre est devenu l'état normal, lorsque j'indique des précautions fort simples, des dispositions fort judicieuses, qu'on arrive me parler de l'intérêt qu'inspire la femme de charge de Mme de Brunow, ou le tailleur de M***, qu'il y a indispensabilité que le portefeuille porte sur chiens, ma foi je trouve la situation à la fois révoltante et bouffonne et je dis ma façon de penser tout entière. Je m'étonne peu que M. Roux ait peu compris tout d'abord, car il est facile à ébouriffer et je l'ai toujours tenu pour un Lafontaine ou un Bernardin de Saint-Pierre au petit pied, portant l'ordre et la sollicitude à ce point qu'il rationne autant qu'il le peut les passereaux auxquels il jette de temps à autre les

miettes de son déjeuner. Mais j'ai la confiance de penser que, lorsqu'il a su que je voulais imprimer de saines allures, rendre à la chancellerie une dignité que nul n'aurait dû lui laisser perdre, il s'est mis franchement sur la ligne indiquée, qu'il s'y est maintenu et s'y maintiendra désormais. Il n'en fallait pas davantage pour lui assurer ma bienveillance. Il la possède tout entière. Est-ce rudoyer? Non. C'est vouloir et je n'ai jamais voulu à demi. Là est le secret des belles choses que j'ai pu faire, là est la raison de ma belle carrière, et si le socialisme voulait redresser la tête, si quelque autre, l'Empereur disparu, songeait à porter atteinte aux droits de la Régente, restreindre ou modifier les droits du Prince Impérial, je saurais me mettre en travers, immoler les factieux quels qu'ils soient et si je ne réussissais pas, tout d'abord, me faire tuer sous le pavillon de l'horloge plutôt que de fuir comme d'autres pourraient le faire, comme je ne l'ai jamais fait, comme je ne le ferai jamais. Les âmes bien trempées viennent seules à leur but. Elles ont dans le détail de ces éclaboussures que le vulgaire ne comprend pas tout d'abord, qu'il finit par comprendre et toujours par louer, car enfin ce sont de petits défauts inséparables de qualités sérieuses, utiles et dévouées au bien quand même. Que n'honorez-vous donc aussi de votre sollicitude toute naturelle, messieurs les secrétaires et attachés qu'il a fallu réglementer aussi, du moins pour la plupart; la cloche est fondue et tout s'accomplit et progresse comme le doit faire une communauté de ce genre. Il y aurait quelque chose d'inusité à ce que celui qui a commandé à 120,000 h. qu'on abattait parfois, mais la France frappant du pied recomplétait le vide laissé par ces héros,

de toutes les tailles, je le sais, mais des héros enfin — à ce que celui-là eût à lutter pour conduire une ambassade de cinq ou six *gentlemen* plus gentlemen que laborieux, un chancelier et des archives. Cela ne pouvait pas être, la lumière s'est faite pour tous et les choses vont sans entrave aucune. Elles sont ce qu'elles doivent être. Certes la douceur de Sophia, sa bienveillante simplicité sauront adoucir insensiblement cette gangue, mais dans la gangue est toujours plus ou moins le diamant et nul n'a le droit d'en altérer la valeur. La comparaison est dégagée d'humilité, je le confesse, mais de même qu'on force les traits pour produire effet à distance, de même quand on attaque un honnête homme, un chef bienveillant, mais des plus nets au service, il a quelque droit de se raidir dans sa défense. Mais tout aussi résolu peut-être, mais moins fier que le Sicambre, il sait s'incliner devant la douceur, devant la beauté et la remercier d'une attaque qui n'était pas sans injustice, bien que prenant naissance dans une bonne intention, mais qui, par compensation, lui fournit l'occasion de faire une profession de foi sincère. Aimez-moi un peu, dites-moi la vérité toujours et vous verrez à la longue que je le mérite.

Je comprends que mon projet Champrosay, devant ces nécessités de voyage, est réduit à l'état de pastorale utopie. Je me replie dans ma philosophie et le temps nous viendra en aide. J'espère après-demain sans doute pouvoir gagner Paris. J'y resterai huit jours et je reviendrai ensuite à Londres que je quitterai une autre fois, puis vous reviendrez tous, puis nous nous réunirons et enfin nous nous unirons sous vos bonnes prières et les bénédictions du ciel.

Paris, 27 août 52.

Vous devez croire à tout mon regret de ne pas vous avoir vue à mon arrivée à Paris, car c'est vous assurément que je désirais le plus voir; vous que je voulais remercier d'une douce et maternelle sollicitude, vous qui seriez mon enfant et qui prenez de moi, de mon installation, de ma petite gloriole d'époux qui veut bien faire les choses tous les soins de la meilleure des mères... Si je n'avais pas si peu de jours à passer à Paris, si je n'avais pas ici un bienveillant vampire qui compte mes heures, qui considère comme un larcin celles qui ne sont pas passées à portée d'Elle ou à son intention, je courrais à Vichy vous baiser la main. Enfin vous reviendrez et de Vichy et de Biarritz et ce que vous avez si affectueusement, si gracieusement commencé, Dieu le considère comme l'œuvre d'un ange et avec cet ange devenu mon bon ange, Dieu le terminera.

Descendant à un horizon plus modeste, je suppose que vous avez pris toutes vos dispositions pour que la corbeille s'emplisse. D'après le conseil de lady Cowley à qui j'avais confié votre impatience, j'ajouterai à votre liste que j'ai complètement homologuée par ma précédente lettre, j'ajouterai un Travelling Bag commandé à Londres. J'ai à y mettre aussi un livre de prières. Je dois y penser, moi dont les formes parfois rustiques et sauvages comptent tant de victimes qui heureusement pour elles se portent bien. Je profite de l'incident pour vous dire, charmant accusateur public à l'étourdie, que loin de

vous en vouloir de m'avoir parlé du placide chancelier, je vous sais grand gré au contraire de m'avoir fourni l'occasion de me mieux faire connaître de vous. Ceci sera, je l'espère, le dernier protocole sur ma natuve rebelle et sur les victimes imaginaires. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas un lion, mais j'en serais un, que je vous livrerais griffes et ongles et sommeillerais docilement à vos pieds. N'ayez donc aucun souci de ma promise. Comme vous, elle est bonne et douce, comme vous elle est jolie, comme les (*sic*) vôtres sans doute, Dieu lui accordera de jolis enfants. Pourquoi voulez-vous que je ne sommeille pas à ses pieds avec autant de quiétude. Toujours je fus un lion pour mes ennemis ou les gens de révolte, et bienveillant pour les gens laborieux, exacts, dociles et disciplinés. Ceci reste donc chose bien entendue.

Parlons d'Elle, parlons de moi, parlons de tout un peu.

A 5 h. le 25, j'étais à la gare. Mme Barbier et le père y étaient aussi et Julien arriva comme la plus douce des Rosées. A onze heures, j'étais à table dans le voisinage que je n'ai quitté que vers 2 h. pour courir à St Cloud. Je croyais pouvoir vous voir le lendemain et j'y allais quand m'arriva votre lettre qui m'arrêta court. J'avais vu l'Impératrice. Sa mère et la pupille qui dînaient chez un banquier avaient compté sur moi pour l'Opéra. L'Impératrice a pensé que ce serait shoking et je m'en suis abstenu. De St Cloud j'étais allé à Chaville voir la famille de Bar et Waubert de Genlis et à Viroflay voir la famille Appert; ma soirée s'est passée chez moi à trier et classer des papiers: je me suis levé pour écrire, je déjeunai avec l'Impératrice, l'Empereur chassant à St Germain avec lord Palmerston. Je

n'ai pu voir ces dames avant le déjeuner. Mais elles venaient à St-Cloud, où je suis resté jusque vers quatre heures; je suis venu faire toilette pour dîner à St-Gratien d'où je suis rentré à minuit. Aujourd'hui je déjeune chez un ami, vieux chef de division de l'Instruction publique aux jours du citoyen Vaulabelle. Je viendrai voir mes voisins, puis j'irai à Champrosay pour m'y rencontrer avec S. A. I. le Prince chargé du ministère de l'Algérie. Tous les jours suivants, je dînerai là. Voilà ma vie; il y manque une heure passée à Vichy, une seule heure, une bonne conversation aussi, puis je me replierai avec joie sur les noirs tabellions dont je vais parler ce matin. Mon notaire ira à celui que lui indiquera la comtesse. Ce que les notaires arrangent, c'est l'argent et les conséquences de la mort. Je l'ai vu dans les *Faux Bonshommes*. Ce que les femmes arrangent, ce sont les roses et les colifichets de tout cet avenir. Quoi qu'il en soit, mes indications, je les attends toutes de vous. Ecrivez-moi de Vichy. Il me semble qu'aux Eaux c'est bonne fortune que d'avoir à écrire. Jettez-moi, je vous prie, quelques miettes de cette bonne fortune. Elles seront pour moi ce que la manne fut au désert à la caravane en désarroi des Hébreux. Je vous écris en interligne d'un monsieur qui recherche ma pratique. Dieu veuille pour lui que vous l'ayez honoré de la vôtre[1].

[1] Cette lettre, en effet, est écrite entre les lignes d'une requête renfermant des offres de service à l'occasion du mariage du maréchal et signée d'un sieur Cazal, fabricant d'ombrelles.

Albert Gate-House, 4 septembre 1858.

J'ai vos deux lettres et je vous en remercie. Je suis allé deux fois à Champrosay. La première pour m'y rencontrer avec le ministre de l'Algérie, la seconde avec la comtesse et ma promise. Elle y a eu beaucoup de succès. J'en avais eu moi-même, devant le Prince, dans la charade

« Mir - lit - ton. »

Tous les travelling bag et autres bag me font donner au diable. Aussi attendais-je votre retour pour me fixer. Vous jugerez par la note incluse que M. Audot a des prix fort variables.

Je comprends peu vos hésitations pour Biarritz. Je suis plus travelling que cela. Je ne sais encore quel jour notre souveraine fixe pour le mariage. Il y a un *vendredi* qui arrive mal à propos et n'est pas du goût de la majorité.

J'ai donné à la promise une montre qu'on a trouvée de bon goût, quelques plumes d'autruche d'une extrême blancheur.

J'ajoute ici une menthe poivrée et une scabieuse du château d'Arques que je n'avais pas revu depuis 42 ans et que je suis allé visiter hier matin en grande fantasia.

L'absinthe est de mon propre fonds.

Albert Gate-House, 27 septembre 1858.

Plus qu'Egérie vous avez délaissé un peu celui qui n'a point la pensée outrecuidante d'être un Pompelien; mais

enfin, vous l'avez délaissé... vous lui revenez et il vous couvre de bénédictions.

Le mardi 12 me va infiniment et j'en remercie ma souveraine. Maintenant, je dis au ministre que je quitterai l'Angleterre dans la nuit du 1er au 2 octobre. Mais je vous dis à vous et à l'ami, qui me pardonnera cette petite supercherie dans l'intérêt des si étroits quinze jours, que je serai à Paris et à vos ordres dans la journée du 29 septembre, patron des Russes, mais patron assez impuissant il y a trois années. Ce souvenir, sans doute, rappelé par l'ami au ministre, rendra celui-ci accommodant.

Mme de Montebello est aussi capricieuse que bonne et jolie et n'a tenu aucun compte de pensées qu'en définitive je dérobais en quelque sorte à ma promise. Je ferai en sorte pour la punir de fuir ses yeux si spirituels et si bons le 12 octobre prochain.

Quant à vous, je m'empresserai de vous voir, qui n'avez commis que petit péché d'oubli et l'avez si gracieusement réparé.

Il est vraisemblable que je déjeunerai à l'hôtel d'Albe. Faites-y dire, je vous prie, ou au numéro 115, l'heure à laquelle, gracieuse comtesse, par les beaux cheveux et l'éclat des yeux du moins vous serez visible. Je vous découvrirai avec plus d'adresse que ne le ferait B... et l'illustre Leverrier.

7 octobre 1858.

Nous jouons aux ombres chinoises. Nous nous voyons sans nous parler, sans nous atteindre et toujours plus pressés les uns que les autres. Vous disparaissez. Le chiffre

seul de la corbeille prend de l'aplomb, de la solidité ; mais plaie d'argent ne tue pas, dit-on, et j'aime trop ma fiancée pour aller concevoir chagrin d'un chiffre incessamment croissant. Vous, vous savez mes sentiments, ma reconnaissance ; pourrais-je vous gronder?

Il est arrêté que le contrat se signera dans l'esbrouff décidé d'abord.

Le lundi 11, à 9h, hôtel d'Albe. Les témoins, quelques amis.

Le mardi 12, à cinq heures, mariage à la mairie, rue d'Anjou-St-Honoré.

Le soir, soirée à St-Cloud — bénédiction nuptiale et je bénirai moi-même et le ciel *et ses anges parmi lesquels je vous range en toute sincérité.*

Paris, le 11 octobre 1858.

Mille remerciements pour le joli porte-crayon.

D'après ce que j'ai entendu ce matin, je crois qu'on serait fort heureux de posséder *ce soir* la corbeille à l'hôtel d'Albe. Ainsi, agissons en conséquence.

Après le Mariage.

Paris, 13 octobre 1858.

Après une soirée de bonheur, arrive le quart d'heure de Rabelais ; il en est souvent ainsi, des choses de ce monde. Vous aviez pleins pouvoirs, je vous donne un *bill* d'indemnité ; on ne peut bien faire en ne faisant pas le convenable ; comme tous les ministres, vous avez dû recourir aux crédits supplémentaires. Ce serait se bien mal

avilir que de vous gronder, je vous l'ai déjà dit. Je vous aime trop sincèrement pour avoir de tels procédés... C'en serait même un mauvais pour la Maréchale qui mérite tout ce que vous avez fait pour elle.

Appert va profiter de vos conseils économiques et faire une tournée pour solder les marchands ; il est une chose qui ne se paie pas, c'est l'amitié, le dévouement, une si parfaite et gracieuse complaisance, et vous en avez eu trop pour moi, pour cette douce compagne que Dieu accorde à ce qu'il me laissera de jours, pour que notre affection pour vous ne soit point éternelle.

Votre féal,

M[al] PÉLISSIER.

Approuvé de bien bon cœur,

M[ale] de MALAKOFF.

Albert Gate-House, 20 octobre 1858.

Votre œuvre si bien commencée se complète et *Dio volente*, atteindra la perfection... Nous avons fait un excellent, gai et intéressant voyage...

..... A 3 heures, nous étions à Blakwal ornés d'un accueil sympathique et de nos voitures qui nous ont aussi rapidement que possible amenés ici où une vulgaire installation nous a absorbés le reste du 15 et le lendemain. Nous courions, fesions (*sic*) quelques bisettes, et voilà. Déjà plus du quart du (*ici, un mot illisible*) passé avec cette douceur que l'on ne croirait trouver qu'au Mont-Hymette

et dont nous semblons tous deux fort heureux. Le comte a disparu, et c'est Sophia qui captive l'attention des astronomes, voire de ceux qui ne le sont pas...

Albert Gate-House, 3 novembre 1858.
Soir.

.... En ce qui me concerne, il m'eût été donné de séparer moi-même la Maréchale de la côte du premier père que je ne l'eusse pas faite mieux. « Cette compagne « de l'homme qui est l'ornement de notre existence, qui « l'élève et la bénit, » ne pouvait être plus à mon goût et j'y trouve tous les éléments de bonheur... Si elle ne se mutine pas, ça sera une épouse parfaite et il en sera ainsi, car elle a la douceur, la bonté, une aimable intelligence et une sainte admiration pour son mari...

Amusez-vous bien à Compiègne. Je voudrais bien y être quand vous y dînez, mais je n'y suis pas. Quoi qu'il en soit, je me suis vu si souvent à Paris dans ces derniers tems que je n'ai qu'un désir négatif d'y reparaître prochainement.....

Ici s'arrête la correspondance du maréchal Pélissier concernant son mariage. Elle est intéressante et met, je l'ai dit, une lumière toute spéciale sur la silhouette de cet homme autour duquel s'élève comme une légende. Elle est curieuse, surtout, en ce qu'elle montre l'incessante préoccupation du duc de Malakoff, relativement à la question d'argent et un

esprit chagrin pourrait y démêler comme le regret fugitif d'une union qui devenait par trop une cause de dépense et une menace de dettes.

Il y a de la tristesse, parfois, même, dans ces lettres.

Il n'est point jusqu'au billet écrit immédiatement après le mariage, qui ne renferme une inquiétude, et l'aveu d'une obsession motivées par « la note à payer ».

Et, détail bien original, bien caractéristique, la jeune femme, à peine au sortir de la chapelle, est mise au courant des soucis de son mari et trace des remerciements, appose sa signature sur ce papier même qui, loin de contenir un chant d'allégresse, n'est qu'un relevé de comptes et affirme, une fois de plus, les tracas que donne au vieux soldat le solde d'une corbeille qui, seule, dans cette aventure, selon son expression, se trouvait bien *d'aplomb*.

En résumé, le maréchal Pélissier alla-t-il au mariage avec cet enthousiasme de jouvenceau que lui prêtent certains historiographes de fantaisie ? On peut en douter. Et, devant son roman, comment ne point songer que la spontanéité, l'oubli de tout, dans l'amour, chez les humbles, a bien quelque prix ?

VII

L'IMPÉRATRICE ET L'EXOTISME

De l'époque impériale date cette invasion d'étrangers, millionnaires véritables ou supposés, qui ont pris possession de Paris.

Leur physionomie très curieuse, aux temps dont je parle, est restée à peu près la même.

Installés, luxueusement d'ordinaire à l'ombre de l'Arc-de-Triomphe, ils jettent, de là, sur Paris, comme sur la foule, du haut d'un balcon, des viveurs — leur monnaie rastaquouère, parfois bien frappée. Ils campent, chez nous ainsi que des routiers prêts à l'alerte.

En effet, si, à Paris, les Exotiques triomphent aisément, ils y culbutent avec non moins de facilité, en dépit de leurs bonnes espèces sonnantes qui, alors, avec eux, se font trébuchantes.

Paris, indulgent aux richesses — à celles même

11.

venues en tortueuse ligne du pays des placers — salue sans trop de raideur en l'échine, chaque nouveau débarqué.

Il accepte ses invitations, parade à ses fêtes, boit son champagne, dévore ses victuailles, emprunte son argent, se passionne ainsi qu'une fille, irraisonnablement. Puis, une chose très simple se passe. Les lampions éteints, les violons rentrés, la digestion opérée, Paris un peu surpris de son propre engouement, va aux renseignements. Et tout à coup, sur une parole mauvaise, sur un motif futile et douteux, il fait grise mine à celui à qui, la veille, il faisait des révérences. Paris à l'instar, de M. Choufleury, reste chez lui, et malheur à l'Exotique qui s'aviserait de l'y relancer. Il y a eu, évidemment, exagération dans l'accueil, comme il y a outrance dans la condamnation. Mais c'est ainsi. Rien ne saurait effacer la sentence du monde. L'Exotique atteint, isolé, devient un paria.

Parfois le maudit se cabre devant l'outrage. Il lutte contre la société. Mais la lutte n'a qu'un temps; les plus solidement bâtis se lassent à ce jeu cruel. A bout de forces, le sacrifié prend la résolution de fuir la grand'ville et son dédain. Et il s'en retourne, l'amertume au cœur, s'il est enthousiaste ou honnête; le sourire aux lèvres, s'il est sceptique ou taré, en murmurant la ronde des petits enfants :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés...

Cependant le monde, pour tous, n'a pas la même barbarie. Il en est, parmi les Exotiques, qui trouvent grâce devant lui. La société, dans ses haines comme dans ses affections, est impénétrable.

Chaque année, presque, des météores passent dans le ciel de Paris, brillant de toutes les couleurs du prisme, venant on ne sait d'où, allant on ne sait où. — Chaque année, le monde saisit sa lorgnette et regarde l'évolution de l'astre nouveau.

Ces météores sont, sous une forme très humaine, des princes dégringolés fuyant la colère de leurs peuples ou de leurs parents ; des nababs nés, plus ou moins, dans la jungle asiatique ; des marchands d'esclaves retirés des affaires ; des industriels ayant fait fortune dans les jambons ou les machines à coudre ; des coquins, même — plus simplement. Le coquin, le marchand d'esclaves ou de machines, le nabab verront s'ouvrir devant eux les portes, alors que le prince, le brave débitant de jambons ne recueilleront que mépris. Où chercher le pourquoi de cet illogisme ? — Le monde lui-même serait embarrassé d'analyser le sentiment qui le mène.

Deux femmes, surtout, M[mes] de Metternich et de

Castiglione, dont je reparlerai plus loin, ont, avec l'Impératrice, acclimaté l'Exotisme à Paris, sous l'Empire.

Il n'a plus, aujourd'hui, pour meneuses, d'aussi hautes têtes.

Comme tout, un peu, il s'est embourgeoisé, et c'est à peine s'il compte quelque prince authentique dans ses rangs.

Cependant, même dans leur déchéance, dans leur découronnement, les Exotiques restent les rois de Paris.

La facilité est grande avec laquelle on s'introduit chez nous ; ils en profitent. C'est normal et légitime.

Les Exotiques sont nombreux, à Paris, oui, à qui la société donne droit d'asile. La bienveillance est grande qui va du prince authentique au prince bohème rêvassant en une chambre d'hôtel meublé ; au bellâtre, encore, titré ou non, quêteur d'une aventure qui l'enrichira.

Le monde refuse la consécration à quelques-uns ; mais il se rue aux réceptions de certaine italianisée, duchesse de fraîche date.

La duchesse est très sévère sur le chapitre des préséances ; elle trône au milieu de son salon et, autour d'elle, sont des sièges de diverses formes et dimensions, luxueux, différemment aussi. C'est, pour une baronne, un tabouret ; pour une comtesse,

une chaise ; pour une marquise, un fauteuil. La duchesse couronne, hiérarchiquement, l'assiette de ses visiteuses, comme jadis les rois couronnaient la tête de leurs féaux.

Cependant, les belles arrogantes des deux rives de la Seine trouvent très gentil, très spirituel, l'arrangement fantaisiste de la duchesse, et elles s'inclinent, avec humilité, devant son autorité.

C'est cette duchesse, encore, roturière en instance de noblesse, qui, à la nouvelle de son élévation, télégraphiait à son brave homme de mari, absent :

— Monsieur, vous êtes duc — et qui recevait de lui, par retour d'électricité, cette réponse, cette leçon de sagesse et de bon sens : — Madame, vous êtes folle.

L'Exotisme — cela peut paraître un paradoxe excessif — est d'essence parisienne. Paris est la terre qui lui convient pour s'épanouir. Tenter de le détruire serait, stérilement, imiter don Quichotte. Les Exotiques ont une manière à eux de s'emparer de Paris qui demeure leur secret et leur force.

Leurs femmes sont superbes, bien en pose, avec des lèvres amoureusement rouges et faciles ; leurs filles ont des yeux pervers, des attitudes onduleuses ; leurs hommes ont le visage suffisamment tanné pour faire croire à des autrefois dramatiquement aventureux ; ils sont râblés, aussi. C'est là

plus qu'il n'en faut pour Paris et son plaisir, pour la joie de son imagination.

Les Exotiques, dans une assurance de ribauds razziant une cité, le prennent de haut, souvent, avec la grand'ville, ce qui n'empêche en rien celle-ci de leur ouvrir ses bras — et plus; telle, la fille soumise au gars de barrière qui la rudoie.

Paris, impatienté, dans une heure nerveuse, parfois se cabre. Mais ses révoltes ne durent pas. Fugitives, elles sont suivies d'amabilités renaissantes. Viennent un Brésilien, un Arménien, un Turc — météores inconnus et neufs — en remords des rigueurs témoignées aux dédaignés, Paris ira demander du champagne et des sandwichs aux nouveaux apparus. Et c'est là toute la moralité de la question.

La méchanceté du monde, un instinct de nature aussi, jetèrent l'impératrice Eugénie vers cette société cosmopolite qui ne demandait, alors, qu'à être accueillie officiellement, et les salons des Tuileries s'emplirent d'une multitude qui s'y trouvait d'autant plus à l'aise qu'on ne lui tenait guère rigueur de son origine et qu'on ne la chicanait que peu au sujet de sa moralité.

L'Exotisme fut, pour l'Impératrice, comme un dérivatif aux dédains de la société royaliste et il semble qu'elle n'appela à elle ces fous et ces folles qui transformèrent sa demeure en une sorte de

Babel, que pour mieux oublier ces dédains, que pour mieux peut-être, encore, s'en venger.

Ce fut d'abord, autour d'elle, un public de femmes, portant haut et loin le regard, parfois aussi, les lèvres ; un public de femmes aux allures garçonnières, aux goûts excentriques, aux désirs fiévreux, au rire tentateur, amoureux et prometteur — comme une réunion de sultanes étrangères et françaises, dont la nationalité, dont la différence de sang, disparaissaient devant un même et suprême but : le plaisir.

Ces femmes ont, dans la chronique, un qualificatif : les *Cocodettes;* dans l'histoire, une désignation : les *Femmes de l'Empire,* et je demande la permission de rappeler ici une page que je leur consacrai, il y a quelques années.

Les femmes de l'Empire, disais-je alors, ont laissé un renom spécial. Elles restent comme la représentation absolue d'une époque toute aux aspirations voluptueuses, aux jouissances charnelles, aux enfièvrements aigus de la passion. Dans le détraquement moral d'alors, les hommes ne furent que des comparses, que des inconscients. Les femmes ont la première et la plus large part des responsabilités. Le sensualisme qui filtrait au travers de leurs corps, les coups de passion qui soulevaient leurs poitrines, prirent les hommes. On aimait facilement et follement alors.

Les jeunes gens, saisis par l'ivresse de chair qui montait à leur cerveau, oublièrent les choses du cœur ; le mâle en eux remplaça l'homme ; et, puisque les femmes s'évertuaient à cacher leur âme pour ne montrer que de beaux membres, ils ne cherchèrent point l'extase. Et ce fut l'orgie ; orgie parfumée, coquette, gracieuse ; orgie d'autant plus séduisante qu'elle était voilée, dont la polissonnerie était pleine de caresses mondaines, dont l'élégance était la principale force. Peu ou point de cynisme ; le cynisme était pour le huis-clos. Ces duchesses, ces marquises, dont la plupart avaient troqué une origine, un nom roturier contre la noblesse d'un époux ; ces grandes dames du lendemain, qu'agitaient des désirs de vie, des instincts de courtisane, après s'être offertes sans vergogne, se donnaient aisément, sans doute ; mais, dans une inconscience de filles, l'heure de la possession était, aussi, pour elles, l'heure du respect. Nues et ardentes, les artères battant la charge de l'amour, ou plutôt du plaisir, elles se jetaient, pâmées et frénétiques, dans les bras d'un amant ; elles se tordaient farouches et insatiables, sur leurs couches ; mais le sacrifice consommé, elles n'eussent pas permis à l'homme qui les avait fait râler, de relever seulement le bas de leurs jupes et de toucher du doigt la boucle de leurs jarretières. C'était là le côté piquant et attrayant de cette corruption fémi-

nine, devant laquelle les hommes les plus forts parfois demeuraient indécis. Ainsi que les filles de profession, les grandes et belles débauchées d'alors avaient comme des pudeurs de vierge, hors de leur abandon. Cela donnait du ton à leur folie.

D'aucunes, libres, prises soudain d'un assoiffement d'orgie et du vertige de l'inconnu, contraintes, pour ainsi dire, par un besoin brutal de jouissances, s'en allaient chercher aventure, la nuit, sur le boulevard, quêtant un garçon bien taillé, ou entraient les soirs de bal à l'Opéra, dans la fournaise populeuse, terminant leur odyssée dans l'affaissement du cabinet particulier, heureuses de sentir deux bras de hasard étreindre, dans un spasme, leurs reins tendus. L'histoire romaine était à la mode sous l'Empire et l'on jouait aux Romains.

D'autres, plus poétiques, d'un tempérament, — sinon moins ardent — du moins plus sobre d'apparences, se complaisaient dans des intrigues de sacristie. Les abbés Louis XV ne sont pas rares, à Paris, et plus d'une main sacrée pourrait écrire d'intéressants mémoires. Ces hommes, qui vivent avec le Christ, ont sur certaines femmes une influence magnétique. En eux, lorsqu'elles quittent l'amant, elles retrouvent l'apôtre. Il résulte de ces deux oppositions une sorte de mysticisme qui emplit l'âme et finit par annihiler toute conscience. Elles ne comprennent pas le prêtre du peuple. Elles

veulent un homme du monde dans le prêtre ; elles exigent de lui un rabat parfumé, de même qu'elles exigent, à l'autel, un Christ d'or ou d'ivoire pour leurs baisers de dévotes. Une croix de bois les ferait fuir et tuerait leur foi irraisonnée; une soutane sévère porterait un coup terrible à leurs sens.

Il en était, certes, de radieuses et de pures qui passaient, sereines, au milieu de cette cohue. Protégées par leur vertu ou, ce qui est mieux — car la vertu est relative — protégées par quelque rêve chaste, par quelque amour d'épouse ou de mère, il en était qui sortaient immaculées de ce tourbillon. Pareilles à ces lambeaux de papier griffonné que les marins, dans un jour de naufrage, confient à la mer, enfermés dans une bouteille, que les vagues roulent à la plage intacts et sacrés — ces femmes, après avoir été secouées par la tourmente des passions qui grondait autour d'elles, revenaient au foyer, au lit conjugal avec toute leur grâce, tout leur charme de pures ; et aux cris d'affolement des mondains, à l'hymne stérile des enfiévrés, elles répondaient par le murmure doux et simple du cantique des cantiques de l'amour fécond et infini.

Le branle-bas joyeux de l'Empire n'avait été que le corollaire de la crise sociale que le pays venait de subir. Après la Révolution de 1848, après le coup d'Etat de Décembre, après les guerres de Crimée et d'Italie, une détente nerveuse avait fait bondir

toutes les jeunes imaginations. La guillotine de 1793 devait, fatalement, engendrer le Directoire, c'est-à-dire les Incroyables, les Muscadins et les Merveilleuses. Le canon de Décembre, les barricades du faubourg Saint-Antoine, l'austérité apparente du nouveau pouvoir, la claire sonnerie des clairons revenant de Sébastopol et de Solférino devaient, non moins fatalement, enfanter une réaction des sens et des esprits.

On s'amusa. Ce n'était pas là, cependant, l'abjecte dégradation d'une société qui, pourrie, s'affaisse sur elle-même. Tous ces hommes, toutes ces femmes, ces don Juans et ces Ninons, avaient du sang très sain dans les veines, du feu sous la peau ; ils se tenaient debout. Ces hommes étaient braves, ces femmes étaient belles ; les uns et les autres, intelligents.

Parmi les premiers, plus d'une illustration littéraire ou artistique se levait ; parmi les secondes, il en était qui régnaient en souveraines sur les choses de l'art et de la politique. Des salons s'étaient formés, ayant à leur tête, ceux-là quelque aristocratique personnalité féminine, ceux-ci quelque radieuse beauté bourgeoise. De leurs doigts effilés, bourgeoises ou patriciennes menaient la grande farandole des oisifs et du plaisir ; de leurs regards, elles cherchaient les poètes, les artistes qui travaillent dans l'ombre. Avec leur instinct de Parisiennes, elles mettaient l'art à l'encan. Un sourire, une fleur

prise sur un corsage palpitant, pour un croquis ; — un baiser, plus encore quelquefois, pour un sonnet. — La chair appelait l'esprit, et de cet accouplement furtif, de cette union d'appétits, naissaient de gentilles choses. Un beau tableau, un beau livre, après tout, valaient bien une nuit d'amour. — Et, toujours, la farandole se formait, repartait, déroulant ses anneaux, comme une chaîne animée, se tordant, onduleuse, ainsi qu'un serpent ; et l'on riait, l'on vivait !...

Avec bien peu de variantes, si cette page était à écrire, je l'écrirais, actuellement, telle que je viens de la reproduire.

Parmi ces femmes, deux surtout — exotiques — se firent remarquer autour de l'Impératrice et la préoccupèrent de diverses façons : Mmes de Metternich et de Castiglione.

Quant aux autres, étant de nature moins aventureuse, elles ne mirent sur l'esprit de la souveraine qu'une empreinte superficielle et toute du moment.

Mme de Metternich fut l'amie apparente de l'impératrice Eugénie ; Mme de Castiglione lui fut hostile, ouvertement, se posa devant elle en rivale et, en un temps, en rivale victorieuse ; — de là, logiquement, d'un côté une affection qui, peut-être,

dure encore; d'un autre côté, une haine qui ne s'éteindra que dans la mort.

Ces deux femmes eurent des titres réels non seulement à l'attention de la souveraine, mais à celle du public, encore.

La princesse de Metternich était laide, spirituelle, originale, d'une brusquerie voisine de l'insolence, sans pourtant cesser jamais de demeurer la grande dame qu'elle devait être.

Très élégante, avec l'Impératrice elle était certes aussi, la femme qui possédait dans sa mise la plus grande correction, parmi toutes les femmes de la Cour.

Mondaine au plus haut degré, aimant les lettres et les arts, et en particulier la musique, elle tenait presque chaque soir son salon ouvert à de nombreux amis — hommes politiques pour la plupart, dont elle se servait pour entretenir avec les Tuileries une intimité constante et pour exercer, sur les décisions de l'Impératrice spécialement, une influence qui ne peut être contestée.

Mme de Metternich, je l'ai dit dans un précédent chapitre, nous apparaît comme ayant pris à tâche de discréditer dans l'opinion publique, les mœurs de la Cour impériale, par les excentricités, par les légèretés, par la tenue équivoque et suspecte qu'elle mit à la mode aux Tuileries. Son influence, en effet, n'eut point un résultat heureux sur les destinées

des entreprises de Napoléon III et de sa compagne, et si c'était le cas, ici, d'examiner la sincérité des sentiments que le prince de Metternich et l'ambassadrice semblaient professer à l'égard de l'Empereur et de l'Impératrice, on serait disposé à se demander si ces deux personnages, dès leur venue en France, ne jouèrent point une comédie, la comédie de l'amitié — pour mieux aider à la chute d'un homme, qu'au fond ils ne pouvaient aimer.

Je ne voudrais point porter, à leur sujet, cependant, un jugement téméraire, et me contenterai de constater que l'attitude plus que libre de la princesse de Metternich, applaudie et imitée par toutes les femmes de la Cour, devint la cause des premières révoltes de l'opinion.

La princesse de Metternich, irréprochable dans son intimité d'épouse — contraste singulier — mit le trouble et l'indécence presque, à la Cour des Tuileries. — Imposant ses caprices à l'Impératrice qui ne voyait que par ses yeux, n'entendait que par ses oreilles, elle fit de cette Cour qui eût dû, toujours, répondre par une correction absolue aux railleries des Cours étrangères, comme une sorte de préau à usage d'écoliers.

On connaît son aventure avec Thérésa — la chanteuse populeuse et populaire — la faubourienne de génie. Elle la fit venir aux Tuileries, après avoir pris d'elle des leçons, et ne tarda pas à la remplacer,

en l'imitant merveilleusement, au grand émoi de ceux que toutes ces folies attristaient.

Mme de Metternich dont les audaces ne se comptaient plus, réussit même à faire accepter la chanteuse célèbre, dans le vieux faubourg et un soir de bal, chez la duchesse de Galliera, elle la présenta à tout l'héraldisme de France, indigné.

Une jeune fille même, Mlle de L..., donnant une leçon à l'ambassadrice, comme Thérésa s'apprêtait à chanter, se leva et, allant droit au duc d'H..., homme de grand esprit, lui dit :

— Pensez-vous, monsieur le duc, que le moment soit venu, pour une jeune fille, de se retirer ?

Le gentilhomme se prit à sourire et montrant à son interlocutrice, le nonce, Mgr Chigi, qui assistait à cette fête et ne fuyait point la présence de Thérésa, répondit :

— Pourquoi donc, Mademoiselle, vous retirer ? Là où le nonce se trouve, une jeune fille ne peut-être en péril, je suppose.

Quant à Mme de Metternich, lorsqu'on lui rapporta cet incident, elle se contenta de hausser les épaules.

— Ah ! les vieilles perruques — même sur les jeunes têtes, s'écria-t-elle, je les ai donc un peu défrisées !

Elle avait ainsi des mots terribles qui la faisaient tout à la fois redouter et rechercher.

Elle ressemblait, en cela, à sa belle-mère —

femme du prince de Metternich, fameux au congrès de Vienne, dont l'une des répliques faillit provoquer une rupture diplomatique entre la France et l'Autriche.

C'était sous le règne du roi Louis-Philippe, M. le comte de Sainte-Aulaire étant ambassadeur à Vienne.

Or, un soir, dans un bal, à la Cour, le comte s'étant approché de la princesse et lui ayant fait compliment sur la couronne qu'elle portait, reçut d'elle la réponse suivante, qui pour être comprise veut que l'on sache que son auteur haïssait le roi des Français, le considérant comme un simple usurpateur de trône.

— Oui, en effet, monsieur l'ambassadeur, dit-elle, en regardant bien en face le comte de Sainte-Aulaire, ma couronne est très belle ; je puis vous assurer qu'elle est bien à moi et que je ne l'ai pas volée.

Puis, tournant le dos au diplomate, elle s'éloigna.

Mais celui-ci, remis de sa stupéfaction, quitta le bal, brusquement, et avisa le cabinet de Paris de l'incident.

Hélas, l'esprit a des mécomptes cruels : la princesse de Metternich dut, par ordre, se rendre quelques jours après sa boutade, à l'ambassade de France, et offrir, en personne, à notre représentant, des excuses officielles.

Mme de Metternich — celle qui nous occupe — eut

d'ailleurs, également, une aventure désagréable, à une soirée offerte par l'archiduc V... chez qui se trouvaient l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche.

S'étant présentée fort tard et ayant reçu d'affectueux reproches de la part de l'archiduc qui lui fit remarquer que la souveraine, depuis longtemps, était dans ses salons, et l'avait plusieurs fois demandée, Mme de Metternich se redressa et répliqua :

— Ah ! vraiment, l'Impératrice s'est occupée de moi ? — Pourtant, pour ce qu'elle a à me dire (*elle faisait ainsi une allusion à la causerie un peu banale de sa souveraine*), elle pourrait bien me permettre de ne me point tant hâter.

Ce propos, répété, valut à Mme de Metternich une disgrâce de quelque temps.

Aux Tuileries, cet esprit méchant qui était en elle, se donna libre cours et les victimes de ses railleries furent nombreuses.

Elle n'en prit aucun souci, pas plus d'ailleurs que des murmures que provoquèrent, dans le public, dans la presse, même dans les conseils de l'Empereur, son indépendance, son étrangeté, ses audaces de langage et de gestes.

Elle tint tête au « cancan » et, pour mieux braver l'opinion encore, n'hésita pas, un soir, à jouer, dans une charade, le rôle d'un cocher, avec le costume de l'emploi.

Il y eut des femmes qui — ayant la beauté qui

lui faisait défaut — pour être à l'unisson du ton qu'elle donnait, se mirent à demi nues.

Ces incohérences, ces démentes manifestations d'une société décadente plaisaient à l'impératrice Eugénie qui les encourageait et qui les autorisait dans une inconscience de jolie femme, grisée par un imprévu bonheur, par une inespérée royauté.

Mme de Metternich — le fait est avéré — profita de l'intimité que son originalité peut-être voulue, peut-être étudiée et calculatrice, fit naître entre elle et l'Impératrice pour devenir, sans aucun doute, une habile collaboratrice de son mari, dans sa politique. A la faveur de cette intimité, elle arracha, évidemment, des confidences précieuses à celle qui la considérait comme une amie dévouée, et c'est ainsi que paraissent devoir être expliqués les échecs que trop souvent éprouvaient l'Empereur et ses ministres auprès des diplomates étrangers.

Bien souvent, je l'ai dit, l'Empereur exprima son mécontentement et ses craintes à sa compagne, au sujet des familiers exotiques qu'elle admettait auprès d'elle. Mais, prenant plus souci de sa joie personnelle que des intérêts du pays, l'Impératrice ne tint, en aucun temps, compte des observations qui lui furent faites.

Elle marchait dans les adulations que lui valait sa beauté, comme d'autres marchent dans leur folie.

Que pouvait l'Empereur contre une telle obstination, contre une telle imprévoyance, contre une telle indifférence ?

Une rupture seule eût pu le délivrer de sa tristesse et délivrer, du même coup, le pays du péril constant qui le menaçait. Mais pouvait-il, devait-il vouloir cette rupture? Et songea-t-il même jamais à la provoquer?

Mme la comtesse de Castiglione, la seconde parmi toutes les femmes entourant l'Impératrice qui la préoccupa vivement, eut, plus que Mme de Metternich, la réputation d'être une femme politique et ne fut, cependant, pas autant qu'elle l'agent d'un gouvernement étranger.

La comtesse de Castiglione fut avant tout, sous l'Empire, et aux Tuileries, une femme d'amour qui mit la nudité à la mode et si, dans quelques occasions, sa beauté, sa chair faites de luxures, devinrent les auxiliaires du cabinet de Turin, il serait exagéré de prêter au rôle qu'il lui a été offert de remplir, une importance qu'il n'a jamais eue, qu'il ne pouvait avoir.

Un soir, elle parut aux Tuileries et comme elle avait toutes les audaces, et toutes les splendeurs, elle eut d'impériales amours. Napoléon III, dans son intimité, la nommait « la Mina », et je crois qu'elle

tenait beaucoup plus, alors, à cette douce appellation qu'à une gloire de diplomate en jupons.

L'Exotisme, sous l'Empire, eut, parmi les hommes, pour chefs de file, pour meneurs attitrés, MM. de Metternich et Nigra — le premier un moment très amoureux de l'Impératrice et cédant plus aux prières de celle qu'il aimait ou qu'il avait aimée, après Sadowa, dans la question de la Vénétie, qu'aux obligations de son patriotisme; le second, feignant une passion pour la souveraine, afin de mieux utiliser ses indiscrétions.

L'Exotisme sentait sa fin prochaine, le public s'étant lassé de son autorité encombrante, lorsqu'en 1867, des rois vinrent à Paris lui souffler une nouvelle vie.

Après l'Exposition, les rois — comme dans la chanson de Carnaval — nous ayant quittés, l'Exotisme reprit aux Tuileries sa vogue et sa folie.

Et lorsqu'en 1869, des symptômes alarmants se manifestèrent dans la politique intérieure du pays ainsi que dans sa politique extérieure, il ne s'en inquiéta pas.

Ce fut, alors, comme un oubli de tout, à la Cour, devant le regard rêveur et attristé de l'Empereur impuissant à rendre la raison à son entourage. Ce fut de la part de l'Impératrice, de M[me] de Metternich et de toutes les femmes, comme un assaut donné à

toutes les ivresses, à tous les plaisirs. Les bouches se firent plus osées, les corps se dévêtirent davantage, en des exhibitions de tableaux vivants, l'écurie et le cabaret tinrent le haut de la suprême élégance ; Rome décadente fut surpassée dans l'ordre des sensualités et des humaines jouissances.

Un arrêt, dans cette griserie, devenait nécessaire et fatal. Lugubre, le coup de canon de 1870 marqua cet arrêt.

VIII

AVANT LA GUERRE DE 1870

En dépit du succès du plébiscite, en 1870, et du libéralisme soudain du gouvernement impérial, il était aisé, pour des esprits observateurs et sensés, de prévoir que de graves événements se préparaient, menaçants ou heureux, on n'eût pu dire lesquels, pour la dynastie napoléonienne.

Des symptômes de renouveau, de révolution ou de guerre, troublaient le peuple et mettaient dans le pays comme une impatience, comme une anxiété dont les causes inexpliquées et mystérieuses, presque, ne devaient pas tarder à être connues. L'Empereur lui-même qui, pourtant, s'était prêté de bonne grâce et loyalement, à la réforme de la politique qui avait marqué tout son règne, avec des alternatives d'insuccès peut-être, mais non sans gloire, il faut le dire très haut, l'Empereur lui-même sentait devant cette incertitude soudaine des esprits, son intelligence, sa prévoyance et son jugement

frappés d'un malaise qu'il n'aurait sans doute pu, subissant aussi cette influence appréhensive dont tous souffraient, définir.

Seule, la Cour, c'est-à-dire les fous et les folles qui composaient le personnel habituel des Tuileries, et avec la Cour, l'Impératrice, ignoraient ou feignaient d'ignorer ces signes précurseurs des événements et se livraient à leurs jeux ordinaires, jeux d'amour et de hasard calqués sur leur vie même faite d'instabilité, d'insouciance et du mépris du lendemain.

La Cour, en cette année 1870, s'était installée d'assez bonne heure à Saint-Cloud, l'Empereur et l'Impératrice ayant manifesté l'intention de passer dans cette aimable localité, les mois de juin et de juillet et ayant décidé que Fontainebleau, dans le cours de cette saison, ne recevrait par leur visite coutumière.

L'Empereur en effet, très fatigué et malade, avait peu d'entrain et sa santé, dont on cachait soigneusement au public le véritable état, exigeait peu de déplacements et beaucoup de repos.

Cependant, la Cour, à Saint-Cloud, dans sa gaîté légendaire, dans ses plaisirs, n'eut pas trop lieu de compter avec la gêne et la réserve que menaçaient de lui imposer les souffrances du souverain et l'existence, parmi les cocodettes qui entouraient l'Impératrice, ne se trouva pas sensiblement changée.

L'Impératrice avait auprès d'elle, alors, ses

nièces, les filles de la duchesse d'Albe et, de son côté, elle mettait tout en œuvre pour leur procurer quelque amusement. La jeunesse était donc nombreuse et choisie qui, en cette année 1870, papillonnait à Saint-Cloud et en faisait les beaux jours.

La stupéfaction, l'effroi de cette société indifférente et étrangère aux choses comme aux intérêts du pays, n'aurait pu se décrire quand, soudainement, ainsi que des jets de feu projetés dans la nuit, l'incident Hohenzollern d'abord, la déclaration de guerre ensuite, passèrent sur la France et la brûlèrent.

Ce fut, alors, dans cette Cour si brillante et si oublieuse de tout ce qui ne l'intéressait pas directement, comme un apeurement, comme une déroute auxquels succédèrent bientôt une sorte d'enthousiasme conventionnel, des entraînements d'autant plus irréfléchis que ceux qui les exprimaient se croyaient très à l'abri des mécomptes d'un avenir qui leur paraissait invulnérable et assuré.

Tous n'eurent point, cependant, cette attitude incohérente.

L'Impératrice et, avec elle, un clan de courtisans et de courtisanes dociles à chacun de ses actes, à chacune de ses paroles, dès le premier jour de l'incident Hohenzollern prirent une position qu'ils ne quittèrent pas et s'affirmèrent, tout d'abord, comme des partisans résolus de la guerre.

On a voulu voir, parmi ces partisans obstinés d'une rupture entre la France et la Prusse, le duc de Gramont qui, à cette époque, était ministre des Affaires Etrangères et sur qui, depuis, la haine publique s'est abattue et sur qui, encore, le monde officiel, dans une hypocrisie et dans un égoïsme qui lui sont particuliers, a tenté de rejeter toutes les responsabilités.

Le duc de Gramont, comme Napoléon III, l'heure est peut-être venue de le dire, était opposé à toute guerre et il se dépensa, vainement, dans les quelques jours qui précédèrent l'irrémédiable et fatale réalité, pour renouer entre les cabinets de Paris et de Berlin d'amicales relations.

Mais il était seul, ou à peu près, de son avis, car la volonté, car l'autorité de l'Empereur étaient méconnues depuis que le parlementarisme en avait fait un souverain constitutionnel, et il dut céder aux exigences de ses collègues qui, forts de l'approbation de l'Impératrice, ne cachaient nullement leurs désirs impatients et belliqueux.

M. le duc de Gramont aurait dû offrir, dans ces circonstances, sa démission, dira-t-on. — Il l'offrit; et en plein conseil, en présence de l'Empereur, dans un geste emporté et indigné, dans une désespérance aussi, renonçant à faire comprendre à ces hommes qui n'écoutaient que les calculs de leurs ambitions et de leurs vanités, toutes les conséquences

d'une guerre entre la France et non seulement plus la Prusse, mais l'Allemagne tout entière, il jeta sur la table son portefeuille et, se levant, se dirigea vers la porte du salon.

L'Empereur, très ému, alla à lui et le retint.

— Non, non, restez, mon cher duc, lui dit-il, restez, je vous en prie, et ne me créez pas une crise ministérielle dans un pareil moment.

Et comme le duc résistait, cherchant à se dérober aux instances du souverain, celui-ci lui saisit les mains, et, m'a-t-on assuré, avec un sanglot dans la voix, le supplia.

— Gramont, mon ami, je vous en conjure, implora-t-il, ne vous en allez pas. C'est là un service personnel que je vous demande de me rendre.

M. de Gramont, troublé, désarmé, pris d'une respectueuse pitié pour cet Empereur malade alors, hier superbe et puissant, qui le priait, esquissa un geste vague et, revenant à sa place, reprit ses fonctions.

Dès lors, il accepta, logiquement, chevaleresquement, les conséquences de sa soumission et ce fut lui qui, en sa qualité de ministre des Affaires Etrangères, porta à la tribune la fatale déclaration.

L'impératrice Eugénie a été, est même encore accusée, publiquement, d'avoir voulu, ainsi que je

le disais plus haut, cette guerre de 1870, qui lui a été si fatale. Elle l'a voulue, en effet.

On a publié, cependant, sur cette donnée, d'innombrables racontars dont le défaut est de ne pouvoir être contrôlés. Où est la vérité ?

L'Empereur, c'est un fait historique, désormais indiscutable, était réfractaire à toute déclaration de guerre.

Quelque temps avant la funeste résolution qui mit fin à son règne, il avait eu connaissance, en effet, de documents qui ne laissaient aucun doute sur la force de la Prusse, sur ses sentiments à notre égard, et des avis, chaque jour, lui étaient envoyés, à ce sujet, par ses agents à l'étranger.

L'un de ces agents avait même adressé à une personne de son entourage un billet que je transcris textuellement ici, et qui le fortifiait encore dans son hésitation.

Karlsbad, 26 juin.

Je reviens d'un dîner chez le roi de Prusse, avec Bismarck, Manteuffel, etc... Ces gens-là sont de la réaction ouverte et de pareils exemples sont dangereux. — Manteuffel parle de « coalitions de Roi (!) contre toute la canaille démocratique des Chambres » et veut un retour pur et simple à l'*absolutisme paternel!* Moi, je me permis

de lui parler de la question *pratique de l'argent !* et reçus la réponse incroyable :

« On fait les meilleures guerres *sans argent !* Commen-
« çons seulement, et dans un (*sic*) couple de mois *nous*
« *irons chercher l'argent à Paris !* »

Je le regardai pour voir s'il avait *trop bu* et il reprit :

« Nous sommes là à peu près comme en 1851, à Olmütz ;
« mais vous autres n'avez pas de Schwarzenberg aujour-
« d'hui !!! »

Qu'en dites-vous ? Sont-ils *à enfermer* ces gens-là !!!

Cette lettre — qui n'est pas signée — mais qui est authentique, n'est-elle pas curieuse et ne dit-elle pas tout ce que l'on pourrait dire sur les hommes qui entouraient le vieux Guillaume ? Ne nous montre-t-elle pas, aussi, le général de Manteuffel sous un jour tout différent de celui sous lequel on s'est plu à nous le présenter jusqu'alors ?

L'Impératrice ne pouvait ignorer la pensée de Napoléon III, et l'on a quelque raison de se demander comment, dans une circonstance aussi solennelle, son opinion prévalut sur celle de son mari. Jusqu'au dernier instant, l'Empereur ne cacha point ses inquiétudes. A Saint-Cloud, même, lors de son départ pour l'armée, répondant à ceux qui lui criaient, enthousiastes :

— Dans huit jours, nous serons à Berlin ! — il avait murmuré :

— Ne dites pas cela. La campagne sera longue... même si nous sommes vainqueurs.

Devant de telles déclarations, on serait en droit de douter qu'il y eût, alors, un désaccord entre l'Empereur et l'Impératrice. Cependant, des hommes d'une moralité absolue, d'un dévoûment à toute épreuve aux choses et aux êtres de la famille impériale, affirment que ce désaccord existait. Et comme, ici, je ne veux être qu'un narrateur impartial, je ne saurais passer sous silence le récit de la scène dernière qui précéda la signature de la déclaration de guerre. Ce récit a été fait par l'une des personnalités les plus en vue du second Empire, et si je n'ignorais que cet homme est incapable d'un mensonge, j'hésiterais à le mentionner.

L'Empereur, donc, ne voulait pas la guerre. Et quand, au conseil des ministres, la crise étant arrivée à son état le plus aigu, on lui soumit le décret relatif aux hostilités à signer, pour faire suite au vote prévu des Chambres, il refusa d'apposer son nom au bas du terrible papier. Comme on insistait, il se fâcha — lui, le doux entêté, selon l'expression même de sa mère — il devint violent et, s'emparant du projet de décret, il le déchira et en jeta les morceaux au travers du salon.

Puis, malade, épuisé autant par l'obsession qui

le poursuivait, que par les souffrances physiques qu'il endurait depuis longtemps, il se retira et se coucha.

L'Impératrice, en apprenant la scène qui venait d'avoir lieu, ainsi que la résolution de l'Empereur, fut vivement contrariée. Une émotion très intense la saisit. A son tour, elle prit de la colère, et ayant forcé les ministres à rétablir le libellé du décret, elle s'empara du nouveau feuillet et elle se rendit auprès de l'Empereur qui, peut-être ainsi que dans un rêve, signa.

Telle est l'anecdote. Elle est extrêmement grave. Et, je le répète, si elle n'avait été contée par une bouche autorisée, je la considérerais comme une pure invention.

Il paraît avéré, encore, que ce fut sur le désir formel de l'Impératrice que le gouvernement français témoigna à la Prusse une raideur inaccoutumée, en présence du retrait de ses prétentions, et qu'on exigea du cabinet prussien ce qu'on appela, alors, des « garanties ».

L'Impératrice, dit-on, agit, dans cette occasion, sous l'influence d'un sentiment tout intime. Espagnole, elle avait été profondément émue à la pensée qu'un prince étranger pût régner sur sa patrie d'origine, et quand l'Empereur, à Saint-Cloud, après l'apaisement éphémère du conflit, se présenta, joyeux d'avoir enfin mis un terme à

l'inquiétude générale, elle l'accueillit fort mal. Les courtisans firent chorus avec elle. Un nouveau conseil des ministres fut décidé et la guerre, une minute écartée, devint inévitable.

L'Empereur, oui, avait été heureux quand, un instant, il avait pu croire que les bonnes relations entre la France et la Prusse allaient être reprises.

Mais, hélas, il n'était pas le maître dans l'Etat depuis 1867, et l'Impératrice qu'un entourage encombrant, intrigant, sot et intéressé entretenait dans l'idée fixe de gouverner et de mêler son autorité à celle des hommes politiques, collaborateurs de son mari, imposait à tout et à tous sa volonté, ses souhaits, ses inconséquences.

En 1870, l'Impératrice, poussée par on ne sait quelle société d'ambitieux et d'insignifiants personnages désireux de se créer, à la faveur d'une émotion publique, une situation à la Cour, dans l'administration ou dans l'armée, l'Impératrice se retrancha derrière un entêtement systématique, repoussant toute tentative de conciliation, et mettant l'Empereur dans l'impossibilité de ne point l'approuver, sous peine d'un scandale, elle se posa résolument devant ses conseillers, comme l'âme même de la campagne qui se préparait.

L'Impératrice, à toutes les représentations qui lui furent faites, répondit par la même inébranlable volonté.

Ses arguments, en faveur d'une action immédiate, ne se bornaient point d'ailleurs à la seule expression d'une sentimentalité, d'un caprice ou d'un égoïsme politiques.

Elle croyait sincèrement, sur la foi de conversations familières et d'hommages émus, que MM. de Metternich et Nigra soutiendraient la cause de la France auprès de leurs gouvernements respectifs, et elle escomptait des alliances problématiques.

L'Autriche, en effet, n'avait aucune apparente raison d'abandonner sa quiétude en partie recouvrée depuis Sadowa et de défendre un peuple qui l'avait laissé écraser :

Comme on interrogeait, à ce sujet, le prince de Metternich, il fit la réponse suivante qui ne laissa dès lors, aucun doute, sur l'appui des armes autrichiennes.

— Il ne nous est point possible de prendre parti pour vous dans la lutte qui va avoir lieu ; car nous le savons, car nous en avons la triste certitude, vous serez battus. Vous ignorez votre ennemi ; il est plus fort que vous et je n'oserais affirmer qu'il ne vaincrait pas les armées réunies de l'empereur Napoléon et de mon auguste Maître.

Quant à l'Italie, quant à Victor-Emmanuel qui, lui, au moins, aimait sincèrement l'Empereur, un intérêt national dont on ne saurait trop, après tout leur garder rancune, ne leur permettait pas de

venir à notre aide. Ils espéraient, que la France fùt victorieuse ou vaincue, s'emparer de Rome à la faveur de la désorganisation qu'entraîne toujours, dans un pays une guerre heureuse ou funeste, et le souci d'être délivrés de notre tutelle sur les Etats-Pontificaux, passait, dans le cœur du roi comme dans l'esprit du peuple, avant toute générosité, avant toute reconnaissance.

C'est ainsi, en présence de tels présages, que la guerre fut déclarée à la Prusse ; c'est ainsi, en présence de tels présages, que l'Impératrice n'hésita pas à jouer, sur un coup de canon, l'avenir de la France et de la dynastie napoléonienne.

Tout semblait concourir, d'ailleurs, alors, à la perte de Napoléon III et du pays.

Tandis que des scènes violentes avaient lieu au conseil des ministres entre M. de Gramont et ses collègues, d'autres scènes non moins violentes se produisaient entre l'Empereur et sa compagne et, parmi les familiers même de la Cour, des incidents survenaient qui, dans leur étrangeté, montrent quelle désorganisation, en cette année 1870, frappait le monde officiel et l'entourage des souverains.

Un général, aide de camp de Napoléon III, dont je veux taire le nom, ne se permit-il pas, un jour, à Saint-Cloud, alors que tout prétexte d'hostilité semblait écarter, de s'élever contre ce qu'il appela « une lâcheté publique, » de déboucler son épée et

de la jeter au travers d'un billard en criant que « si on ne faisait pas la guerre à la Prusse, il briserait son épée. »

L'Impératrice elle-même, le jour du départ de son mari pour l'armée, à Saint-Cloud, s'emporta violemment, comme on déjeunait, sur une observation de l'Empereur qui ne cessait d'émettre des doutes cruels sur l'issue de la lutte, et sur son attitude qui, en effet, était pleine de tristesse.

L'Impératrice apostropha son mari et, frappant sur la table, brusquement, s'écria « qu'on ne la comprenait pas, qu'on voulait lui porter malheur. »

Ceux qui assistèrent à ce déjeuner se rappelleront cet incident.

L'Empereur partit. Il semble que l'Impératrice ait eu hâte d'être sinon seule — l'hypothèse d'un tel désir est inadmissible — mais en possession d'un pouvoir qui allait être le sien, dans l'absence du souverain, et qu'elle convoitait depuis longtemps.

Jusqu'à la dernière minute de sa puissance, elle affirma ce désir, et quand l'Empereur, ainsi qu'on le verra dans un prochain chapitre de cette étude, voulut rentrer à Paris avec son fils, après nos premiers échecs, elle s'opposa formellement à ce retour.

Et pourtant, qui sait, peut-être le salut de la dynastie comme celui du pays était-il, alors, dans la présence de l'Empereur aux Tuileries?

Au lieu de se traîner, par ordre de sa compagne,

humilié, sans commandement, à la suite de son armée démoralisée et vaincue, il eût pu rétablir l'ordre dans la capitale — demander une paix honorable, et certes, à ce moment, l'Allemagne n'aurait point exigé de cet homme malheureux, mais libre — une indemnité de cinq milliards et l'abandon de deux provinces.

IX

APRÈS SEDAN

Que l'Impératrice ait désiré la guerre et ait été son instigatrice, la guerre l'a frappée, comme le pays dont elle était la souveraine, comme tant d'autres qui s'en allaient, enthousiastes, vers des frontières, vers des triomphes, hélas, chimériques.

Son attitude, au Quatre-Septembre, est connue. Elle quitta les Tuileries, abandonnée presque, pour monter dans un simple fiacre, ne pouvant même rejoindre la voiture qu'avaient mise à sa disposition MM. de Metternich et Nigra, ses adulateurs des jours heureux.

La femme d'un illustre soldat, Mme la maréchale Canrobert, également, lui avait offert la sienne et la suppliait de l'accepter. Mais l'Impératrice, à toutes les prières, ne répondait que par des monosyllabes, murmurant, comme inconsciente, ces paroles que

13.

peut-être un moderne Shakespeare serait seul en mesure de traduire :

— Rêve creux... rêve creux !...

C'était tragique, presque.

A quel rêve faisait-elle allusion ? Au sien, qui avait duré près de dix-huit ans ! A celui des rares amis qui l'entouraient encore et qui s'était uni à sa propre et lamentable vision ?

On a dit, encore, que l'Impératrice avait eu peur au Quatre-Septembre. — C'est une erreur. — L'Impératrice n'était point d'une nature craintive et, comme chez les femmes de son pays, les circonstances solennelles et périlleuses mettaient en elle une sorte d'énergie, une sorte de folie qui ne lui laissaient pas la faculté de calculer le danger, d'être accessible à une faiblesse.

Elle aurait pu se servir, dans sa fuite, avec un peu de ténacité, de l'une des voitures qui lui étaient offertes. Mais elle préféra s'en aller, anonymement, pour ne point, déclara-t-elle, être cause d'un scandale dans Paris, pour ne point être accusée de placer sa personnalité, en un moment où la défaite secouait la France, au-dessus des intérêts du pays. C'est là un noble sentiment dont il faut lui tenir compte. Je ne crois pas que cette minute de sa vie ait été jamais ainsi expliquée. Des détracteurs systématiques ont établi un rapprochement entre sa fuite et le départ public de sa cousine, la princesse Clotilde.

Ils ont oublié, sans doute, que madame la princesse Clotilde, fille du roi d'Italie, pouvait oser ce qui, pour elle, devenait une impossibilité.

Ainsi naissent et meurent les légendes.

Lorsque, grâce à l'appui chevaleresque de M. le docteur Evans, l'impératrice Eugénie put gagner, sans trop d'encombres, l'Angleterre, elle fut plusieurs jours sans avoir de nouvelles de l'Empereur, comme de son côté Napoléon III, après la bataille de Sedan, demeura dans l'ignorance de sa situation.

Ce ne fut qu'en Belgique que ce dernier, en effet, apprit le départ et la mise en sûreté de sa compagne et put, de son côté, lui faire parvenir la relation de sa triste et suprême odyssée.

Les derniers moments que l'Empereur vécut sur la terre française sont connus. Les heures d'angoisse qui lui furent imposées dès qu'il eut quitté la France pour se rendre, en traversant le sol de la Belgique, prisonnier en Allemagne, le sont moins. Qu'on me permette de les rapporter ici.

Il y a quelques mois, me trouvant à Bruxelles, je dînai chez le général Sterckx, Directeur du personnel au ministère de la Guerre, et, naturellement, nous évoquâmes quelques-uns des souvenirs de l'année terrible.

Comme le général me disait qu'en 1870, n'étant que capitaine, il avait fait partie, avec le général Chazal, de l'escorte qui avait accompagné Napo-

léon III sur la route de Wilhelmshöhe, je le priai de me conter les péripéties de ce voyage et il me fit le récit qu'on va lire.

La journée de Sedan fut horrible pour l'Empereur. C'est à peine s'il pouvait se tenir à cheval, ayant un mal qui le torturait. Il y parvint, cependant, en s'appuyant des deux mains sur le pommeau de sa selle, et nulle plainte ne sortit de sa bouche.

Lorsque, entouré d'un détachement de uhlans, il arriva sur la frontière, les Belges remplacèrent les Allemands auprès de lui et prirent sa garde. C'est ainsi qu'il fut conduit à Bouillon, à l'hôtel de la Poste, où il lui fut permis de se reposer, enfin, en attendant d'être dirigé sur la résidence qui lui était assignée.

Singulière coïncidence ! La chambre offerte à l'Empereur, chambre banale d'hôtel de province, contenant deux lits à rideaux blancs, un lustre, quelques sièges et un mauvais tapis, était ornée de trois lithographies représentants : *Mars maudissant la Destinée*, *Apollon jouant de la lyre*, et *Vulcain précipité du ciel.*

L'Empereur alla s'asseoir dans un fauteuil, près d'une fenêtre dont, par intervalle, il soulevait le rideau, pour le laisser ensuite retomber ; puis il redevenait immobile.

Ce fut là qu'il apprit la mort du général Mar-

gueritte et, à l'annonce de cette nouvelle, il eut comme un tressaillement, murmura quelques paroles inquiètes toutes d'intérêt pour son frère d'armes, et reprit un silence que nul n'osait rompre.

L'heure s'écoulait, cependant, et l'instant approchait où le souverain, entrant davantage dans son exil, allait monter en voiture pour se rendre à la plus prochaine station de chemin de fer.

Mais un embarras se produisit alors.

Le peuple, qui avait eu vite connaissance de la présence de Napoléon III à l'hôtel de la Poste, s'était amassé devant la maison, gesticulant et hostile.

Le général Chazal et son aide de camp, le capitaine Sterckx qui arrivaient en ce moment, furent saisis de la crainte qu'on insultât le souverain déchu, et entrèrent dans l'hôtel après avoir fait ranger devant la porte, sur la place, les voitures destinées à Napoléon et à sa suite.

Plusieurs officiers, en cette heure, étaient auprès de l'Empereur, parmi lesquels les généraux Pajol, Waubert de Genlis, de la Moskowa, Reille, le lieutenant prince Murat, le capitaine Hepp, les docteurs Corvisart et Conneau, M. Piétri, M. Raimbaut, auxquels se mêlaient des Allemands, le général baron de Boyen et le lieutenant prince de Lynar, ceux-là même qui avaient accompagné Napoléon III de-

puis Sedan et remis, sur le territoire belge, la garde de leur prisonnier au général Chazal.

On devait se rendre de Bouillon à Libramont qui était la station la plus rapprochée, pour prendre le train de Verviers.

Le départ, en dépit des appréhensions du général Chazal et du capitaine Sterckx, eut lieu sans trop de difficultés et la première halte se fit à Recogne, où l'Empereur fut reçu par les troupes belges qui, à sa vue, présentèrent les armes, tandis que les tambours et les clairons battaient et sonnaient aux champs.

L'Empereur passa la revue de cette petite armée, complimenta ses chefs, et ayant salué, se dirigea avec son escorte vers une auberge pour déjeuner.

Après le repas, il sortit et fit les cent pas devant l'auberge en fumant une cigarette. Puis, apercevant une batterie d'artillerie, il se porta vers elle et entama un entretien avec l'officier qui la commandait.

Curieusement, il examina, en connaisseur, chaque pièce; comme ces pièces étaient en tout semblables à celles de l'armée prussienne, il eut un soupir, et, se tournant vers l'état-major, dit en les désignant :

— Voilà donc, Messieurs, ce canon qui nous a vaincus !

A Libramont, la foule ayant été écartée, l'accès de la gare se fit sans difficulté et, malgré un

encombrement occasionné par des transports de prisonniers et de blessés, on gagna les wagons.

Un incident, cependant, eut lieu, avant le départ du train.

Un pauvre fou traversa soudain la foule et s'approcha, en courant, de la gare. Repoussé, il se mit à pleurer, à hurler et à supplier qu'on le conduisît auprès de l'Empereur.

— La France, disait-il, avait repris l'offensive, était victorieuse ; le Prince Impérial était sur le trône et les nations de l'Europe, coalisées contre l'Allemagne, envoyaient leurs soldats au secours de Napoléon...

Des gendarmes le saisirent, l'éloignèrent et il était loin, déjà, qu'on l'entendait encore crier : Vive l'Empereur !

A Jemelle, où l'on s'arrêta, le prince Pierre Bonaparte vint présenter ses hommages à son cousin, qui l'embrassa avec effusion. Puis on traversa Marloie et Liège pour ne faire halte définitive qu'à Verviers, où l'on avait décidé que l'Empereur descendrait pour prendre encore quelque repos.

L'hôtel du Chemin de Fer avait été désigné pour recevoir le souverain et sa suite. Cet hôtel ne se trouvait guère qu'à trois cents mètres de la gare, mais la foule qui s'était rendue au-devant du train impérial, était si compacte qu'on faillit renoncer à la couper.

Lorsque Napoléon III parut, une poussée formidable la jeta en avant et une clameur s'éleva, faite de cris divers, parmi lesquels on pouvait distinguer ceux de : Vive la France! vive la Prusse! A bas l'Empereur! vive l'Empereur! A bas les Prussiens!

Une bagarre eut lieu alors et ceux qui avaient mission de protéger Napoléon III en profitèrent pour s'abriter avec lui, et en hâte, dans l'hôtel.

Après le dîner, l'Empereur ayant reçu des dépêches qui l'informaient des événements survenus à Paris, s'adressa à son entourage et dit :

— Messieurs, la République est proclamée à Paris, et j'ai un successeur : M. de Rochefort. Quant à l'Impératrice et au Prince Impérial, soyez rassurés : ils sont loin de tout péril. L'Impératrice est en Angleterre et mon fils est, comme moi, votre hôte. Il se trouve chez M. le comte de Baillet, gouverneur de Namur.

Puis, s'étant retiré dans sa chambre, il veilla une partie de la nuit, s'occupant à dicter des notes sur la bataille de Sedan.

Le dernier départ pour Cassel était fixé pour le lendemain à midi. Ce jour s'annonça comme devant apporter de graves incidents. En effet, dès le matin, un officier de police vint prendre les ordres du général Chazal, ne lui cacha point que des manifestations hostiles se préparaient et que la population ouvrière de Verviers avait résolu d'assis-

ter en masse au départ de Napoléon III. Des propos violents avaient été tenus même dans les cabarets, et d'aucuns, plus exaltés, avaient déclaré qu'ils « tireraient » sur l'Empereur.

Des troupes furent requises alors et furent échelonnées, après avoir assuré le dégagement des abords de l'hôtel, sur tout le parcours conduisant à la gare.

On avait caché soigneusement, et dans un sentiment généreux, au souverain, l'attitude de la population de Verviers, ainsi que les craintes qui en résultaient.

Mais, lorsque l'heure de se mettre en route fut venue, il parut difficile de l'entretenir plus longtemps dans cette quiétude.

La foule, en effet, était immense, sur les places, dans les rues, et elle entourait l'hôtel comme d'une ceinture vivante d'hommes et de femmes, mal contenus. Des cris, des apostrophes, des outrages jaillissaient de cette foule et venaient s'échouer sur la façade de l'hôtel, continus, violents et croissant sans cesse. Le général Chazal avait ordonné au chef de gare de préparer une ouverture dérobée dans l'enceinte de la gare, afin que l'Empereur pût se réfugier sans obstacle dans son wagon et, ayant décidé qu'il parlementerait avec le peuple tandis que le malheureux souverain entrerait dans

la gare, il n'y eut plus qu'à attendre le moment de mettre ces prescriptions en pratique.

Au dehors, la foule, plus menaçante à chaque minute qui s'écoulait, grossissait aussi davantage et il était urgent d'agir promptement.

Le général Chazal n'hésita plus alors. Suivi du capitaine Sterckx, il parut sur le seuil de l'hôtel et regardant bien en face la multitude, il fit signe qu'il voulait parler. Un silence, soudain, s'établit. Le général mit à profit ce silence.

— Messieurs, cria-t-il, l'Empereur des Français va paraître devant vous. Il se rend en Allemagne comme prisonnier de guerre. Mais, en ce moment, il est notre hôte; je vous demande, au nom de l'hospitalité belge, au nom de l'hospitalité de votre cité, de l'accueillir avec le respect et avec l'émotion qu'inspirent sa haute infortune. Messieurs, je vous connais, et je sais que vous ne faillirez pas aux devoirs qui s'imposent dans d'aussi pénibles circonstances.

Fait bizarre et bien digne de la foule — de toutes les foules — ces paroles à peine prononcées, les vociférations qui, une minute avant, insultaient au malheur, se changèrent en applaudissements, en hurrahs, en acclamations.

— Vive le général Chazal ! clama le peuple.

L'Empereur s'avança alors et, s'appuyant sur le bras du vieux soldat, descendit avec lui le perron

de l'hôtel, suivi du général prussien de Boyen, donnant le bras, également, au capitaine Sterckx.

La foule, subitement calme et respectueuse, profondément impressionnée, se découvrit et, dans un silence absolu, regarda passer cet Empereur qui, vaincu, aujourd'hui, marchait, hier, dans un rayonnement.

Quand le train s'ébranla, le peuple n'avait point abandonné cette attitude recueillie, mais s'était massé davantage autour de la gare; l'Empereur se montra à la portière du wagon. Ce fut, alors, comme dans la spontanéité d'une émotion chevaleresque et instinctive, un cri vibrant et enthousiaste, dans la foule :

— Vive l'Empereur !

Et devant des milliers de fronts nus, haussés dans un hommage suprême, dans un salut dernier — dans cet hommage, dans ce salut qui vont à ceux qui meurent — Napoléon III s'inclina.

X

APRÈS LE QUATRE-SEPTEMBRE

Depuis longtemps, et dès les années prospères de l'Empire, un Anglais original — comme presque tous les Anglais, selon la tradition — avait arrangé une propriété qu'il possédait à Camden-Place, à Chislehurst, en disant :

— L'Empereur Napoléon III, j'en suis convaincu, et en dépit de toutes les apparences, sera détrôné un jour ou bien sera fatigué de régner sur la France. Il viendra, alors, en Angleterre, et c'est ici qu'il résidera.

M. Strode — c'est le nom de cet Anglais — avait été prophète en son pays, faisant ainsi mentir le proverbe.

L'empereur Napoléon III fut précédé, on le sait, à Camden-Place, par l'Impératrice et le Prince Impérial. Et c'est dans cette demeure que se déroula, après le Quatre-Septembre, l'incident Bourbaki, et

c'est de cette demeure que l'impératrice Eugénie adressa à ceux qui ne l'avaient point oubliée, les quelques lettres qu'on va lire et qui établiront, mieux que des anecdotes, son attitude, pour les historiens à venir, dans l'exil, montrant qu'elle ne cessait de s'intéresser aux événements qui troublaient la France, mais d'une toute autre manière que celle dont il a été question dans des journaux ou dans des livres peu renseignés.

De l'incident Bourbaki — le général sortant de Metz et allant, sans être attendu, trouver l'Impératrice — je ne dirai rien, car il a été très raconté et très commenté.

Avant le Quatre-Septembre, dès Reischoffen, l'Empereur avait fait part à l'Impératrice de son désir de rentrer à Paris.

Mais elle s'était élevée, énergiquement, contre ce projet et, répondant à son mari, elle lui avait dit :

— Revenez victorieux ou ne revenez jamais. — Tout ou rien.

Quelque temps après Sedan et étant en exil, sollicitée par l'ambassadeur de Prusse à Londres, M. le comte Bernsdorff, qui, après une conversation avec M. de Persigny, lui conseillait de signer, comme régente, un traité de paix moyennant la cession de Strasbourg et de sa banlieue, plus un milliard, elle se retrancha encore dans sa fierté et repoussa les

offres du diplomate, ne voulant point, par son intervention, être une cause de troubles pour le pays qui l'avait reniée, une instigatrice d'entraves pour le gouvernement qui, ayant succédé au sien, avait pris le soin de défendre la patrie.

On a dit — et un peu sur tous les tons — que le gouvernement de la Défense nationale, en apprenant cette attitude de l'impératrice Eugénie, était entré en relations avec elle et l'avait fait remercier. Je ne sais trop ce qu'il y a de vrai dans cette affirmation; mais voici une lettre de la souveraine qui semblerait démentir cette anecdote :

Le 20 novembre 1870.

Camden-Place, Chislehurst.

..... les mêmes motifs qui m'ont inspiré une grande réserve existant encore, il valait mieux me taire et attendre.

Mais je repousse avec indignation l'idée d'avoir eu des relations avec le gouvernement de Tours. En réponse à une lettre d'un diplomate de mes amis, qui me priait d'empêcher la capitulation de Metz jusqu'à la conclusion de l'armistice, si c'était en mon pouvoir, je lui ai répondu que la capitulation ne pouvant être qu'une affaire d'heure, *les vivres manquant*, on devait, pour la sauver, se presser pour l'armistice.

Dans la même lettre, et plus loin, l'Impératrice s'exprime très vivement sur le général Trochu, et arrivant à la fameuse question de son départ, elle prend soin de fixer l'attitude qu'elle eut, réellement, alors. — La première phrase répond, sans doute, à une remarque tout intime dont j'ignore le sujet :

Ceux qui me connaissent savent bien que je pourrais sacrifier mes intérêts à la conservation de l'armée, mais que jamais je ne me ferais un mérite de sacrifier des amis. Quant à l'affaire du 4, je répondrai seulement que le général Trochu m'a abandonnée, *si ce n'est pire;* il n'a jamais paru aux Tuileries après l'envahissement de la Chambre, pas plus que le ministère, à l'exception de trois ministres qui ont insisté pour mon départ et je n'ai voulu *partir* que lorsque les Tuileries étaient envahies ; la lumière se fera sur cela comme sur bien d'autres choses. Tâchez de rectifier ces faits. Mais je crois que le général Changarnier a déjà pu savoir tout ceci par le général Boyer, qui a été parfaitement au fait de tout ce qui s'est fait ici.

Puis, revenant sur les événements, elle ajoute :

Les nouvelles de France me navrent. Ce fou de Gambetta semble vouloir remplacer par l'agitation l'organisation dont on a tant besoin ; le succès de l'armée de la Loire est venu nous donner du courage ; mais je suis effrayée de lui voir entreprendre une marche qui peut la

perdre, aussi, comme celle de Sedan. Que Dieu la protège. Il me semble que nous touchons à un terme.

Ici, l'esprit public se surexcite ; on parle de guerre ; mais on espère un Congrès...

Quelques jours avant cette date, 20 novembre, l'Impératrice avait écrit, également, une lettre dans laquelle elle laissait déborder ses sentiments patriotiques et que je reproduis, parce qu'elle est tout à son honneur.

9 nov. 1870

Camden-Place.

Hélas! chaque jour apporte un chagrin de plus ; aussi, je suis presque découragée en ne voyant rien à l'horizon pour notre pauvre pays. Aujourd'hui, on dit que les négociations pour l'armistice sont rompues ; j'avoue que je le regrette vivement, quoique, pour nous, la réunion d'une Assemblée ne puisse être que la ruine de nos espérances, car elle voterait certainement, dans les circonstances actuelles, la déchéance !

Mais le désir de voir le pays faire la paix qui lui est indispensable, même au point de vue de l'avenir, domine tout chez moi. Je reçois des lettres de différents côtés qui me disent toutes que le gâchis et le désordre sont à leur comble. Je crains aussi que les conditions de paix ne deviennent de plus en plus dures et en rapport avec leurs

14

efforts! Mais que faire et que penser, quand on voit un système de tromperie vis-à-vis du pays, qui sert à l'illusionner et à le perdre? Je suis bien triste et j'ai à peine le courage d'espérer!

... Le général Changarnier s'est admirablement conduit à Metz et il n'y a qu'une voix sur son compte.

Si j'étais aux Tuileries, je n'hésiterais pas à lui écrire pour lui dire combien son attitude a eu de la grandeur à mes yeux. Mais, dans les circonstances actuelles, *je n'ose le faire*, car je craindrais qu'on interprétât mal ma démarche.

Si vous voyez L..., tâchez de lui faire comprendre combien il serait habile à l'Allemagne de ne pas insister sur la cession de territoire qui ne peut qu'engendrer guerre sur guerre. Du reste, je crois qu'ils doivent penser qu'ils ont entrepris une tâche difficile ; mais les conquérants ne s'arrêtent jamais ; c'est ce qui les perd.

La fin de cette lettre n'est-elle pas navrante et charmante, à la fois, et n'est-elle pas pleine du plus exquis sentiment féminin? Le « *Si j'étais aux Tuileries* » et le « *je n'ose le faire* » ne sont-ils pas deux chefs-d'œuvre de délicatesse et deux hésitations tristes et douces, en même temps, de la part de celle qui les formule?

Le public, assurément, doit trouver une différence entre ces notes et les racontars de salons mentionnés par les uns, par les autres, et certains livres, surtout, édités avec promesses de révélations, qui ne

sont, en définitive, que la compilation de faits insérés, au jour le jour, par les journaux de l'époque.

L'un de ces livres possède un chapitre tout entier consacré à la fuite de l'Impératrice au 4 Septembre. Le récit y est tout à fait imaginatif; les lettres de la souveraine sont là qui le prouvent; de plus une affirmation de M. Magne, détruit absolument la scène romanesque qui s'y trouve détaillée.

Verney-Montreux, près de Vevey.

Canton de Vaud, le 12 octobre 1870.

... Le 4 septembre, après la scène de la Chambre, je courus aux Tuileries pour offrir dans ce moment suprême, mes services à l'Impératrice que j'avais quittée à midi. Je ne pus pas pénétrer dans le Palais. Plusieurs de mes collègues furent empêchés comme moi.

Depuis ce moment, je n'ai eu d'autres nouvelles que celles des journaux.

Cette lettre vient corroborer celle de l'Impératrice.

Il est raconté, dans le livre en question, que les ministres et les députés eurent, après l'envahissement de la Chambre, une audience de l'Impératrice dont ils reçurent les adieux.

Or, l'Impératrice elle-même déclare que le mi-

nistère ne s'est pas présenté, à l'exception de trois ministres qui ont insisté pour son départ, et M. Magne nous apprend que les députés n'ont pu forcer les portes des Tuileries.

C'est ainsi, avec du roman, qu'on altère l'Histoire.

La réalité des faits que je livre au public étant suffisamment établie, je reprends ma relation.

L'Impératrice, disais-je, fait preuve, dans son exil, de sentiments élevés, impersonnels, d'une sincère affliction devant nos désastres, et d'un patriotisme qu'il serait vain de contester.

Elle ne cesse, en effet, de songer au pays qu'elle a quitté. Et on ne peut se défendre d'une pitié de poète en lisant les missives que cette reine découronnée adresse à ses amis.

Un poète ? — En naîtra-t-il un pour chanter sa gloire et pour pleurer son infortune ?

Le 10 décembre 1870,

Camden-Place.

... le comte C... vous remettra, au nom du Prince Impérial, un peu d'argent pour que vous en fassiez le meilleur usage pour nos blessés. Je regrette vivement de n'être pas assez riche pour soulager leurs misères.

L'Impératrice se préoccupait alors assez de l'état des esprits et notait avec soin ses chances de retour, comme le nombre de ses partisans assurés ou prévus.

Tout ce que vous me dites, écrit-elle, sur le général Changarnier (*le général, la préoccupait, fixait son attention ainsi qu'on le verra au chapitre suivant*) m'intéresse vivement; mais je crois qu'il est, décidément, avec les d'Orléans. Je le regrette, car il aurait certainement un plus grand et beau rôle avec nous !... Voyez donc s'il faut renoncer à l'avoir *avec soi.*

... Je crois qu'une Assemblée ne peut qu'être très hostile, parce que je ne crois pas, à l'heure qu'il est, à la liberté du vote; et pourtant, il n'y a pas de gouvernement qui sera assez fort pour signer la paix aux conditions que nécessairement imposera la Prusse. Je ne crois pas à une prolongation de la guerre à présent. Il est probable qu'on essayera une nouvelle sortie, à moins que l'acceptation de l'armistice n'amène la paix !

Ces lettres sont curieuses en ce qu'elles indiquent l'état moral qui régnait à Camden-Place, quelques mois seulement après la chute de l'Empire. Puis les jours passent. Il faut renoncer à tout espoir de retour en France, et l'on se résigne. Cette résignation n'est pas sans amertume; mais viennent de nouveaux événements — la Commune et ses batailles — qui ne permettent pas à l'Impératrice de se faire égoïste.

Comme tous, d'ailleurs, elle subit cet énervement qui fait qu'on s'habitue, presque, aux choses les plus monstrueuses, et elle disserte sur les incidents qui se produisent, sur les responsabilités encourues, sur la politique en cours.

21 avril 1871.

Chislehurst.

... Les nouvelles de Paris sont bien tristes. Voilà le fruit des ambitions personnelles... Vainqueur ou vaincu, le gouvernement n'en aura pas moins la responsabilité. On a abandonné Paris pour le reprendre; mais à quel prix!... On a laissé les armes aux gardes nationaux afin de conserver une fausse popularité; mais que de ruines à présent pour les désarmer... Aussi, quelle que soit l'issue de la lutte, le gouvernement porte en lui-même le germe de sa mort. Du reste, *on s'use vite dans ce moment*.

Lorsque l'Impératrice apprend la destruction de la colonne Vendôme, elle n'écrit que deux lignes, mais ces deux lignes sont caractéristiques :

19 mai.

Le renversement de la colonne Vendôme me navre. C'est pire qu'une défaite; c'est une honte pour tous.

On s'use vite dans ce moment. — Cette phrase est comme le mot de la fin d'une existence, comme le rejet d'un rêve. L'Impératrice s'enferme dans sa retraite et elle n'écrira, désormais, que peu ou point.

Cependant, deux ans s'écoulent. Une nouvelle se répand. On dit que le comte de Chambord va revenir en France et régner. Alors, l'Impératrice de la légende un peu plaisante — l'Impératrice légitimiste — reparaît et suit, anxieusement presque, les chances ou les insuccès du futur roi.

... Bien des changements ont eu lieu, dit-elle, en date du 18 octobre, et si je dois croire les journaux, l'acceptation par Monsieur le comte de Chambord est un fait *acquis ;* tout semblerait devoir marcher sur des roulettes, et pourtant, je crois impossible que le pays accepte pour longtemps ce qui se fait en dehors de lui. Monsieur le comte de Chambord n'est plus, *s'il accepte*, que l'héritier du roi Louis-Philippe. Une Chambre va l'appeler, une autre le renversera, comme le roi Amédée... Le grand principe qu'il représentait, et qui le plaçait en dehors des caprices et des passions, ce droit divin dont on parlait tant, n'est plus aujourd'hui rien et il restera l'élu de l'Assemblée. Nous savons où les concessions mènent... La route est plus courte à parcourir lorsqu'on fait litière de son prestige... Aussi, je me refuse à croire que M. le comte de Chambord se soit, pour ainsi dire, démenti lui-même.

Les dernières lignes de cette lettre sont une allu-

sion très nette aux jours de l'Empire libéral et comme un reproche direct adressé à l'Empereur.

L'Impératrice, en effet, nous le savons, fut très hostile au ministère du Deux Janvier, elle était très autoritaire, et il est probable qu'elle ne communiqua pas cette page à l'Empereur avant de l'expédier.

Toute la force de ses sentiments anti-libéraux se révèle bientôt, en effet. Et quand M. le comte de Chambord déclare qu'il ne peut accepter le drapeau tricolore et détruit ainsi les espérances de ses amis, elle se réjouit sans hésitation :

Que dites-vous de la lettre de M. le comte de Chambord ? demande-t-elle — de Chislehurst. — Je savais bien qu'il ne pouvait abandonner ni son principe, ni son drapeau.

Et elle ajoute :

Sa lettre est bien belle.

A l'époque où ces diverses lettres ont été écrites, l'Impératrice aimait à conserver encore des relations avec ses anciens fidèles. Elle leur adressait, parfois, les regrets s'atténuant en elle, de jolis billets sur les hommes et sur les choses de la politique. Parlant de M. Magne, ministre des finances, sous M. Thiers, entre autres, elle s'exprimait ainsi, dans un langage qui semble révéler une quiétude définitive :

Je viens de lire le rapport du ministre des finances, je ne puis me défendre d'un sentiment de fierté en lisant ce remarquable ouvrage, car c'est un ancien ministre de l'Empire à qui on le doit. C'est admirable de lucidité et de simplicité. Nous n'étions plus habitués à trouver notre chemin nous-mêmes à travers les chiffres. M. Magne a le talent de faire croire aux ignorants comme moi qu'ils sont des financiers.

C'est aimable. Mais depuis ces jours où l'Impératrice revivait encore avec les siens les années parcourues et lointaines, elle s'est métamorphosée. Un double deuil l'est venue frapper et elle a rompu avec tous, presque, ses liens d'antan.

Allant à Rome, dès avant son infortune maternelle même, elle s'abstint de se rendre au Quirinal et entraîna, dans sa réserve, son fils qui ne sut pas résister à sa volonté. Ce fut une faute. C'est une faute, également, peut-être, d'avoir écarté de son chemin les amis de jadis. Mais que lui importe, aujourd'hui ? Elle marche comme dans une légende, dans l'accablante apothéose d'un écroulement impérial, dans le suprême détachement de tout ce qui fut Elle, dans l'extatique renoncement à tout ce qui la vit radieuse, dans l'inconscience même de cette hospitalité anglaise qui fut deux fois fatale aux Napoléons.

XI

LA RESTAURATION DE L'EMPIRE EN 1870-71

Je viens de citer quelques lettres fort curieuses de l'impératrice Eugénie, dont plusieurs sont datées de 1873 — trois ans après le renversement de son trône.

On l'a vu, mue par un sentiment généreux qu'on ne saurait nier, l'Impératrice fit un moment abstraction de ses intérêts dynastiques, de l'espoir d'un retour en France, pour ne songer qu'au relèvement du pays. Cependant, ce renoncement fut éphémère et bientôt, chez elle comme chez l'Empereur prisonnier à Wilhelmshöhe, le désir de revoir les Tuileries, de reprendre le pouvoir, ne tarda pas à germer et à éclore.

Sous le coup des événements, sous l'effroyable accumulation des désastres, un effarement s'était emparé d'elle, bientôt suivi d'une grande prostration. Mais, à mesure que la chaîne des faits inévi-

tables se déroulait, une habitude de la situation nouvelle qu'elle subissait s'imposa à son esprit et, revenant à elle, pour ainsi dire, ainsi qu'un être évanoui qui se ranime, elle osa avec moins d'effroi, avec plus de raison, envisager les choses et les relier, si possible, à l'avenir incertain.

C'est alors que la pensée d'une restauration impériale, à bref délai, la saisit tout entière et comme, de son côté, l'Empereur, en dépit de la Révolution et aussi des malédictions qui accueillaient son nom, ne douta plus de rentrer dans Paris pour y ramener l'ordre et pour y rétablir son gouvernement, les principaux chefs du parti bonapartiste furent avertis d'avoir à se tenir prêts à obéir à leurs anciens souverains.

Ce projet d'une restauration impériale dès 1870 et 1871, par une succession de circonstances à peu près inexplicables, est resté jusqu'à ce jour ignoré non seulement du public, mais encore de la plupart des hommes qui occupèrent la scène politique pendant et après la guerre.

Je vais le faire connaître, en tous ses détails.

Lorsqu'il eut été décidé, par l'Empereur et par l'Impératrice, qu'une restauration de la dynastie devait être tentée, on procéda à l'organisation des forces bonapartistes et Napoléon III se mit aussitôt en relations avec ceux de ses anciens familiers réputés pour leur énergie.

L'Empereur appela à Wilhelmshöhe plusieurs de ses partisans à qui il donna des instructions précises ; des émissaires furent envoyés un peu partout avec mission de rapprocher entre eux, par des rapports directs et ininterrompus, les différents centres d'action et lorsque tout fut préparé pour un mouvement d'ensemble, il ne resta plus qu'à fixer le lieu où se tiendrait, libre, le quartier général de cette campagne politique.

D'un commun accord, tout point du territoire français fut écarté comme ne présentant aucune sécurité; Londres, un instant désigné, fut également abandonné, à cause des difficultés, si faibles quelles fussent, d'une traversée. Une ville s'offrait aux « conspirateurs » merveilleusement disposée, Bruxelles, et cette ville fut définitivement choisie.

On était alors en novembre 1870, et il faut reconnaître qu'on ne perdait guère de temps; il faut reconnaître également, sans chercher ici une incrimination, que l'Impératrice était en désaccord avec elle-même, lorsqu'elle écrivait qu'elle était prête à sacrifier ses intérêts dynastiques pour ne songer qu'au relèvement du pays.

Elle était de bonne foi, j'en suis certain, en parlant ainsi, et je crois que dans les découragements qui l'abattaient, elle repoussait souvent, lassée, toute idée de retour en France. Mais, fidèle à sa nature primesautière, dans l'excitation d'une revanche

aussi, elle s'unissait, sans trop faiblir, à l'Empereur, dans l'œuvre presque mort-née qu'il avait entreprise.

Bruxelles, en 1870, après le Quatre-Septembre, présentait une physionomie intéressante, originale et attristante à la fois. C'était comme un camp en lequel une foule, venue de tous côtés, un peu, de France surtout, s'entassait. Beaucoup des anciens habitués des Tuileries s'y étaient donné rendez-vous et l'on eût dit que la Cour impériale reprenait là ses assises.

L'hôtel de Flandre, principalement, abritait plusieurs des personnalités importantes du parti bonapartiste, et c'est là que fut ouvert le salon où devaient se réunir les conseillers de l'Empereur, où devait se développer le plan du retour aux Tuileries.

La maréchale de Mac-Mahon, sa mère, la duchesse de Castries, sa sœur, la comtesse de Beaumont, M. Teschard, ministre de France, accrédité à Bruxelles par le gouvernement de la Défense nationale, la maréchale Canrobert, le général Changarnier, le duc d'Albuféra, le général de Montebello, le général Fleury, M. Levert, et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, se rencontraient dans le salon en question, que présidait l'une des illustrations mondaines et politiques du second Empire, la comtesse X...

Je viens de nommer M. Teschard, et de dire qu'il était un assidu du salon de l'hôtel de Flandre. On pourrait se méprendre, ici, sur ma pensée. M. Teschard, en se mêlant à un monde qui n'était point sympathique au gouvernement qu'il représentait, ne se rendait coupable d'aucune félonie. Ministre de France à Bruxelles et un peu perdu dans le cosmopolitisme de cette ville, en 1870, il était tout naturel qu'il recherchât, comme homme privé, la société des quelques compatriotes qui s'y trouvaient. Doué de beaucoup d'esprit, serviable, instruit et de bonne compagnie, il plaisait à ses ennemis politiques comme lui-même se plaisait parmi eux — ces ennemis, en somme, étant des Français. Il était marié et, sa femme étant allemande, il opta, je crois, pour la nationalité de sa compagne après la guerre, des intérêts considérables de famille le retenant en Alsace.

Ses fréquentations lui valurent une réprimande de Gambetta, qui lui demanda, un jour, « ce qu'il pouvait bien aller faire au milieu de ces charmeurs ». Ce mot, dans la bouche du tribun, pour désigner les hommes et les femmes de l'Empire, n'est-il pas typique ?

L'un de ces « charmeurs » depuis, eut une conversation avec Gambetta, quelque temps après sa nomination comme ministre des Affaires Etrangères. Et comme les événements écoulés faisaient les frais

de la causerie, tout à coup le tribun ouvrit un tiroir et, se tournant vers son interlocuteur, lui dit :

— Vous voyez ce tiroir. Il est plein de lettres et de dépêches, de papiers de toutes sortes concernant la politique. Eh bien, plus je lis et relis ces choses, plus je me convaincs que beaucoup des actes qui ont été reprochés à l'Empereur seraient justifiables. Ah ! quand on n'a que de l'opposition à faire, quand on ne connaît pas les difficultés énormes d'un gouvernement, quand, enfin, on ignore le « dessous des cartes, » oui, tout semble facile et critiquable. Mais, c'est un aveu que je ne crains pas de vous faire, on a tort de blâmer systématiquement son ennemi. Il n'y a que ceux qui n'ont point « la main à la pâte » qui peuvent le faire ; j'ai été de ceux-là et je le regrette.

Tout d'abord, dans les premières heures de sa captivité, sous l'influence de cette prostration qui suit les secousses suprêmes, l'Empereur parut se détacher de toutes les choses qui avaient été siennes et accepter, sans révolte, les faits accomplis.

Répondant à l'un de ses fidèles qui l'interrogeait au sujet de ses intentions, il ne cherchait point à cacher son découragement et, dans un laconisme

lamentable, il arrêtait net toute velléité de restauration.

Je vous remercie de votre lettre, qui m'a fait grand plaisir, dit-il, en date du 28 septembre 1870, et de Wilhelmshöhe; les sentiments que vous m'exprimez ne m'étonnent pas, car j'ai toujours compté sur votre amitié. Dans les circonstances actuelles, je crois qu'il n'y a rien à faire si ce n'est de rectifier par la presse les faits erronnés (*sic*) et d'agir autant qu'on le pourra sur l'opinion publique. Conti, que vous avez peut-être vu à Bruxelles (il demeure 2, place du Trône) m'est très utile dans ce sens.

Dieu veuille que le siège de Paris soit bientôt fini; car je redoute à l'intérieur toute espèce d'excès.

D'autre part, tous les amis de Napoléon III n'étaient point, vers cette époque, d'aocord sur l'opportunité d'un mouvement impérialiste et M. Magne entre autres, consulté, n'hésita point à déconseiller une tentative de restauration.

Voici sa lettre :

Verney-Montreux, près de Vevay, canton de Vaud,
Suisse, le 12 octobre 1870.

Je vous ai déjà écrit; je crains que ma lettre ne vous soit pas parvenue; celle-ci, que je fais charger, sera-t-elle plus heureuse. La poste est si troublée que la correspon-

dance par ballon offre autant de régularité que celle du chemin de fer.

... Je suis en Suisse avec ma femme, ma belle-fille et mes petits-enfants. J'y suis venu par hasard en les ramenant d'Aix. J'y suis resté, sur quelques avis que j'ai reçus pour y attendre les élections. J'ai appris que ma présence, pendant cette opération, pourrait être un embarras pour mes amis bien décidés à ne pas me donner leurs voix auxquelles je n'ai, d'ailleurs, aucune prétention.

Les élections étant indéfiniment ajournées, je me propose, à moins d'empêchement imprévu, de gagner bientôt Montaigue ; je compte y terminer ma vie comme je l'ai commencée, c'est-à-dire dans un état plus que médiocre, ne gardant des affaires et des hommes que le souvenir et la conscience d'avoir toujours fait mon devoir, bien heureux si j'y retrouve les amitiés de ma jeunesse et une partie de celles que la prospérité m'avait values, — je ne serai sensible qu'à cette privation.

... Un mot, maintenant, de politique.

On répand et on exploite beaucoup de faux bruits et de fausses appréciations sur les événements accomplis au sujet de la guerre. C'est à les rectifier qu'il faudrait employer son temps ; au contraire, toute tentative de réaction me paraît insensée et dangereuse. Au milieu des désastres de la guerre dont chacun est plus ou moins victime et qu'on attribue à l'Empire, les esprits sont montés, exaltés, furieux. Tout semblant de retour en arrière ne peut qu'irriter ce sentiment. Voilà l'état de l'opinion, si j'en

juge par les renseignements qui me parviennent et que vous devez aussi recevoir.

D'ailleurs l'attention publique est presque exclusivement tournée du côté de la défense nationale. En prenant cette étiquète (*sic*), le gouvernement provisoire a été bien inspiré. Il s'est rallié le concours de tous les partis qui oublient avec raison son origine pour ne considérer que son but. Dieu veuille, pour notre malheureux pays, que la même union préside à la formation du gouvernement définitif.

Mais que l'horizon est obscur ! que l'avenir est incertain ! Sans désespérer de la France, qui ne peut pas périr, bien téméraire est celui qui fait des conjectures et des prédictions, ou qui, comme je viens de le faire dans ma lettre, forme des projets prochains ou lointains.

M. Magne, on le voit, était très nettement opposé à une tentative de restauration impériale et lorsqu'en novembre, un mois après avoir écrit cette lettre, on le consulta de nouveau, il fit encore la même réponse.

Châlet du Grand-Hôtel de Vevay,
A Vevay, le 18 novembre 1870.

... Cette malheureuse guerre trouble tout, ruine tout et partout, pour le présent et pour un long avenir. Je suis comme vous profondément triste et découragé. Je ne vois pour notre malheureux pays qu'une suite indé-

finie de calamités. Je comprends l'exaspération du public contre ceux qu'il accuse d'avoir amené cette situation. Seulement, je crois qu'il se trompe et qu'on cherche à le tromper de plus en plus sur les véritables causes qui sont multiples. Le partage des responsabilités, quand on pourra le faire avec sang-froid et liberté, causera plus d'une surprise, j'en suis convaincu ; c'est à l'éclairer qu'il faudrait s'appliquer uniquement.

En attendant, je ne comprends rien aux bruits qui courent sur de prétendus complots réactionnaires ; à mon sens, ainsi que je vous l'ai déjà dit, ce serait une folie. Personne ne peut savoir ce que l'avenir réserve. Mais, dans ce moment, il n'y a de choix qu'entre une République modérée et une République à la Robespierre.

Faire sortir le bien de l'excès du mal est une maxime qui m'a toujours paru antipatriotique et scabreuse. Aussi, j'ai vu avec une vive satisfaction l'attitude de Paris et de Marseille contre les rouges, dût le gouvernement provisoire, malgré son origine, en être consolidé pour longtemps. J'ai seulement la crainte que ces tentatives recommenceront, s'étendront, lasseront et effrayeront les honnêtes gens qui finiront par laisser faire comme toujours, — chacun croyant se sauver par sa faiblesse.

Chez moi, un club socialiste a décidé que la rue qui porte mon nom serait débaptisée, que ma propriété serait confisquée et vendue et que le premier venu pourrait et même devrait me fusiller. Il est vrai que la masse de la population s'indigne, proteste et promet de rétablir immédiatement mon nom s'il est enlevé ; il est vrai, aussi, que les honnêtes patriotes qui ont fait ces menaces n'ont pas

osé bouger jusqu'ici. Mais il ne faut pas s'y fier. Dans tout les cas, ce fait concernant quelqu'un qui avait dans la ville d'innombrables obligés, dans toutes les classes, et pas un ennemi personnel même parmi les opposants, est un symptôme très significatif et peu rassurant.

Nous allions partir, en effet, lorsque nous avons appris la catastrophe de Metz, l'agitation furieuse des villes du Midi que nous étions obligés de traverser et l'invitation signifiée à Forcade et autres de quitter la ville de Bordeaux, ma voisine ; je n'avais pas l'espoir d'être mieux traité, malgré un passeport bien en règle que votre ami, M. Groffray, avait eu l'obligeance de me faire envoyer par notre résident de Berne.

La reddition de Metz, si déplorable en elle-même, donne lieu à un spectacle bien affligeant, celui des soldats, des officiers, des généraux, s'accusant les uns les autres et réunissant leurs malédictions contre leur chef.

Le silence, plausible et habile quelques fois (*sic*) n'est pas toujours la meilleure manière de se défendre. Il me tarde de voir une justification du Maréchal plus péremptoire que celle qui résulte de sa courte lettre. Il n'y est pas seul intéressé.

Avez-vous lu les décrets trouvés aux Tuileries et par lesquels Rouher et Lavalette avaient obtenu de l'Empereur la signification de mon congé comme membre du conseil privé. Vous savez que j'en avais le pressentiment fondé sur la connaissance que j'avais de leurs sentiments et de ceux de l'Impératrice.

Telles sont les deux lettres intéressantes, à divers

titres, écrites par M. Magne sur le sujet qui nous occupe. Malgré l'avis qu'elles portent invariablement, c'est de ce mois de novembre 1870 que date la résolution définitive de rendre Napoléon III à son trône et que l'Impératrice et l'Empereur eux-mêmes dirigèrent le mouvement en lequel ils espéraient.

Un homme — le général Changarnier — qui se trouvait, je l'ai dit, à Bruxelles, fut alors très sollicité par les impérialistes d'entrer dans leurs rangs; l'Empereur lui-même, l'Impératrice, à sa suite, mirent tout en œuvre pour se l'approprier et il s'en fallut de bien peu que le général ne jouât alors le rôle d'un Monck.

Le général Changarnier se rendait chaque jour, à trois heures, dans le salon de l'hôtel de Flandre et se maintenait ainsi en relations avec les chefs du mouvement bonapartiste.

Sa récente entrevue, en France, avec l'Empereur, n'avait point ébranlé en lui ses convictions monarchiques et, à cette époque, il affichait d'ardentes opinions légitimistes. Selon lui, le comte de Chambord seul était capable de rendre le calme et la prospérité au pays et, intimement persuadé que le roi accepterait le drapeau tricolore, il se dépensait en sa faveur.

Cependant, travaillé activement par les partisans de la restauration impérialiste, par le général Fleury entre autres, qui vint à Bruxelles le trouver,

muni d'intructions particulières de Napoléon III, il se laissa bientôt saisir par le courant de l'opinion de ceux qu'ils fréquentaient et, après avoir proposé de prendre la régence avec le Prince Impérial, à l'exclusion de l'Empereur et de l'Impératrice, il attendit de plus formelles ouvertures.

Ces ouvertures n'étant point venues, il retourna à ses précédentes convictions et se refit royaliste.

La lettre par laquelle Napoléon III se mit directement en rapport, à Bruxelles, avec le général Changarnier fut écrite au sujet du maréchal Bazaine et dans le début de cette conspiration qui ne devait jamais aboutir.

Les lignes suivantes nous la font connaître, en même temps qu'elles nous montrent dans quelle ignorance des événements l'Empereur, alors, était tenu :

Wilhelmshöhe, le 16 nov. 1870.

... Cependant, à Bruxelles, vous devez voir beaucoup de monde et être au courant de bien des choses que nous ignorons ici. Je voudrais donc bien que de temps à autre vous me fissiez part de vos impressions, de ce que vous entendez dire, enfin de ce que vous espérez ou craignez pour l'avenir.

On me dit que vous voyez souvent nos ennemis. Si

c'est pour les apprivoiser, tant mieux. Mais je crains leur mauvaise influence. Déjà Bourbaki et la maréchale Canrobert, ont, je crois, été circonvenus par eux. Si vous voyez le général Changarnier, engagez-le à écrire dans les journaux un mot en faveur de Bazaine. Je le lui avais déjà conseillé, mais il m'a répondu que la rédaction de l'*Indépendance Belge* n'ayant pas inséré sa lettre, il en avait demandé la raison et qu'on lui avait répondu qu'on ne publierait sa lettre qu'en l'accompagnant de réflexions très désobligeantes pour Bazaine et que alors il avait retiré sa lettre. Je le regrette, car la parole de Changarnier aurait eu un grand retentissement, tandis que les injures du journaliste auraient passé inaperçues. Tâchez de le faire revenir sur sa décision.

Quelques semaines plus tard, l'Empereur devint très catégorique à l'égard du général Changarnier, et comme alors l'organisation du complot impérialiste était accompli, il tenta de se le rendre favorable, à tout prix.

W., le 11 déc.

Cette lettre vous sera remise par M. Levert, ancien préfet de Marseille, qui est un homme très dévoué et très distingué. Il doit causer avec vous des démarches qu'il y aurait à faire auprès du g[al] Changarnier pour le maintenir dans ma cause. Je vous prie de lui ménager une entrevue avec le général.

W. le 11 Xbre

Cette lettre vous sera remise par Mr Levert ancien préfet de Marseille qui est un homme très dévoué et très distingué. Il sait comme vous des démarches qu'il y aurait à faire auprès du Gl Changarnier pour le maintenir dans ma cause. Je vous prie de lui préciser mon entrevue avec le Général.

Recevez la nouvelle assurance de mes sincères amitiés.

Napoléon

Le général, ainsi que je l'ai dit, faiblissait chaque jour devant les sollicitations dont il était l'objet et une nouvelle missive de l'Empereur vint confirmer de quel intérêt pour la réussite du plan projeté étaient, aux yeux du parti bonapartiste, son intervention et son adhésion.

W., le 23 déc. 1870.

Je vous remercie des bons rapports que vous entretetenez avec le général Changarnier. Il faut le maintenir dans ses bonnes dispositions en lui disant que, le moment venu, je pense bien avoir recours à ses conseils. D'après ce qu'on m'écrit, Claremont aurait dit que Paris ne pouvait pas tenir au-delà de trois semaines. Mais alors qu'arrivera-t-il ?

L'attitude de certains officiers français en Allemagne est bien mauvaise ; mais ils sont travaillés par des émissaires de plusieurs couleurs.

Il semble que, pendant un moment, le général Changarnier ait été comme le pivot de la restauration impérialiste, pivot autour duquel évoluaient toutes les séductions, tous les charmes, toutes les personnalités du parti.

On lui avait promis le maréchalat au cas où l'Empire serait rétabli et il fut un temps où l'on put croire qu'il mettrait résolument son nom

et ses influences au service d'une cause que l'on tentait de faire ensine.

Mais il s'obstina dans son idée de régence, en mettant pour condition à son initiative l'éloignement de l'Empereur et de l'Impératrice, et la situation se traîna ainsi, dans des discussions stériles, jusqu'à l'heure où les préliminaires de paix ayant été signés, le pays fut appelé à élire des députés pour une Assemblée nationale chargée de ratifier ces préliminaires et de les rendre définitifs.

Dès les premiers jours de janvier 1871, la conspiration bonapartiste se désagrégea, d'ailleurs, et Napoléon III lui-même fut repris par une sorte de lassitude, de découragement.

Malheureusement vous n'êtes pas mieux instruits à Bruxelles qu'ici des événements futurs, écrit-il alors, en date du 4 janvier. On ne sait que croire à cause de la diversité des opinions qu'on entend au sujet de la résistance probable de Paris.

Tout le monde désire la paix, mais personne ne sait comment elle pourra se faire.

Après le 8 février et dès que les représentants du peuple se dirigèrent vers Bordeaux, le général Changarnier s'empressa de quitter Bruxelles et de rejoindre quelques amis dans cette ville. Il y vit M. Thiers ; de son propre aveu, il le sonda au sujet d'une restauration — non plus impérialiste — mais

monarchique et ayant acquis la certitude que le malin petit homme ne tenait aucunement à faire le jeu des princes, il revint à Bruxelles et se sépara nettement de ses alliés d'un moment.

Dès lors, la désorganisation fut entière au camp bonapartiste. Aux difficultés naturelles que présentait une telle entreprise — la restauration de l'Empire — s'ajoutèrent des désaccords, des inimitiés qui rendirent cette tentative impraticable.

Un manque de cohésion dispersa les groupes et le salon de l'hôtel de Flandres fut abandonné. Les uns, en effet, parmi les impérialistes, voulaient l'Empire avec l'Empereur, c'est-à-dire l'Empire d'avant les événements, tandis que les autres paraissaient disposés à se ranger uniquement autour d'une régence, avec le Prince Impérial.

Il résulta une déroute, de cette situation et bientôt l'Assemblée nationale, devenant un obstacle presque insurmontable aux projets des partisans de l'Empire, chacun, pour employer une expression familière, tira de son côté et renonça à son rêve.

M. Thiers fut un de ceux qui connurent ces faits et quelque temps après l'avortement du complot impérialiste, étant à Versailles, chef du pouvoir exécutif, il eut, à leur sujet, une conversation assez curieuse avec l'un des anciens fidèles du salon de l'hôtel de Flandre.

Le personnage dont je parle étant allé le trouver

pour le prier de faire rendre à l'Impératrice quelques objets qui lui appartenaient, M. Thiers se montra très empressé à satisfaire son ancienne souveraine et donna, en effet, des ordres, pour que la requête qui lui était adressée fût suivie d'exécution.

C'était la première fois que le chef du pouvoir exécutif se retrouvait en présence d'un intime de la famille impériale depuis la guerre, et une curiosité le portait à savoir. — Il se fit aimable, insinuant et posa enfin la question suivante, qui amena une causerie intéressante et historique.

— Que dit-on de nous à l'étranger ?

— Beaucoup de mauvaises choses, monsieur le Président ; on ne nous aime pas, à l'étranger, et on a peur, surtout, de votre République.

— Ma République, ma République... — Elle est, cependant, le seul gouvernement possible, en France.

— Vous le dites, monsieur le Président. Mais comment voulez-vous que des gouvernements monarchiques voient, avec indifférence, un tel voisinage s'établir à côté d'eux. On affirme à Bruxelles, chez le roi, que la République est une maladie contagieuse dont on doit se garer en imposant la quarantaine à ceux qui n'en meurent pas.

M. Thiers se mit à rire.

— Les cabinets européens ne sont pas raisonna-

bles, reprit-il; n'ont-ils pas conscience du nombre des partis qui, chez nous, se disputent le pouvoir? Et croient-ils qu'un retour aux traditions servirait aujourd'hui les intérêts de la France, mieux qu'une marche en avant, vers le progrès? Non; ces gens-là sont des ignorants ou des fous et nous sommes plus instruits et plus sages qu'eux. Les empereurs et les rois me paraissent avoir fait leur temps, chez nous. Une bonne république les remplacera et saura mieux qu'ils ne le feraient, panser les blessures du pays.

Puis, allant et venant dans son cabinet, il se planta les bras croisés, bien en face de son interlocuteur :

— Tenez, vous-même, mon cher, s'écria-t-il de sa voix flûtée, vous pensez absolument comme moi. Tout récemment, n'avez-vous pas été un des chefs d'une conspiration qui avait pour but de nous ramener l'Empire? Qu'est devenue cette conspiration? Où sont allés tous vos beaux projets? Vous n'avez même pas pu, entre vous, vous entendre et le général Changarnier que vous avez voulu séduire, ne vous a pas écoutés.

— Pardon, monsieur le Président, le général Changarnier a été, pendant deux mois environ, aussi bonapartiste que moi, qui le resterai, toujours. Il a même, un moment, été régent et futur maréchal de France.

— Oh!

— C'est ainsi.

— Eh bien, cela ne prouve rien. Changarnier est un brave soldat, mais une vieille bonne femme, à idées étroites, à recettes empiriques, qui n'entend rien aux affaires. On m'a dit aussi qu'il a été légitimiste. Maintenant, il veut les d'Orléans.

— Mais vous-même, mon cher Président....

— Moi... je ne veux que la République, je vous l'ai dit. Les d'Orléans ne sont pas plus possibles en France que l'Empereur ou que le comte de Chambord.

Puis il réfléchit :

— Les d'Orléans, oui, auraient pu avoir quelque chance de régner. Mais ils n'ont fait que des sottises qui les ont rendus impopulaires ou qui leur ont enlevé tout prestige. Ils se sont fait élire députés, ils ont, de concert avec les Allemands, réclamé de l'argent à la France. Ils ne comptent plus.

M. Thiers, en cet endroit de la conversation, demeura une minute silencieux. Mais reprenant la parole et frappant amicalement de la main sur l'épaule de son visiteur :

— Je vous répète que la République a pour longtemps à vivre en France, fit-il. Mais s'il faut vous dévoiler toute ma pensée, je crois, en effet, que malgré les désastres dont il est la cause, l'Empire seul serait susceptible d'être accepté par le pays, à son

défaut. Les Bonapartes sont finis, bien finis, actuellement ; mais, si dans un avenir éloigné, le peuple rappelle une dynastie, cette dynastie sera la leur. Nous ne verrons pas cela, par exemple ; mais nos petits-enfants peut-être ; les Napoléons sont démocrates et leur nom ne peut s'oublier.

Et secouant la tête :

— Mais non, mais non. Aujourd'hui, c'est la République que demande le peuple, c'est elle qui lui convient le mieux. Elle est populaire, en dépit de l'Assemblée nationale ; elle se popularisera chaque jour davantage, prenant plus de force, et les partis ne seront pas assez puissants, dans leur coalition même, pour la renverser, pour la détruire. Elle est le seul, l'unique gouvernement qui puisse apporter au pays le calme dont il a besoin, et qui puisse inspirer confiance à nos voisins ; car elle n'est point belliqueuse et veut la paix, résolument, avec tous. Quand vous retournerez à l'étranger, dites tout cela, je vous y autorise ; dites que vous m'avez vu, que je vous ai parlé ; et je vous serai reconnaissant de l'aide que vous m'offrirez ainsi, en échange du petit service que je vous rends, ou plutôt, que je rends à l'Impératrice dont vous êtes l'envoyé.

Et il ajouta :

— Si Dieu me prête vie, je la ferai aimer, moi, la République et, avec elle, peut-être ferai-je de grandes choses.

L'homme propose et... les Assemblées disposent. Le 24 Mai vit la chute de M. Thiers, comme le mois de janvier 1871 avait vu l'avortement de la restauration impériale. Les historiens diront si M. Thiers fit, étant au pouvoir, quelques-unes des grandes choses qu'il avait promises. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître qu'il a été perspicace, qu'il a vu clair dans les événements, dans l'avenir, et que cette République, qu'il aimait d'un amour égoïste et sénile — comme un vieillard aime l'enfant tardivement venu — s'est imposée au pays et que, sous son étiquette, la France, libre, prospère, rajeunie et forte, pourrait marcher vers les apaisements et vers les progrès.

XII

L'IMPÉRATRICE ET LE PRINCE IMPÉRIAL

Lorsque la paix avec l'Allemagne fut signée, lorsque la Commune fut vaincue et lorsque l'Assemblée nationale, quittant Bordeaux, vint siéger à Versailles, l'espoir d'un retour en France, même à longue échéance, ne fut plus guère possible à l'Empereur et à l'Impératrice, et l'exil, dès lors, fut absolu pour eux.

A partir de cette heure, Napoléon III se consacra à l'instruction et à l'éducation définitives de son fils et tant qu'il vécut, le Prince fut heureux.

Mais ce bonheur devait être de courte durée. En effet, quelque temps après la mort de son père, des dissentiments éclatèrent entre sa mère et lui. Le jeune homme, privé d'argent, ayant prié M. Rouher et l'Impératrice de lui rendre leurs comptes de tutelle, celle-ci refusa très nettement d'accueillir sa requête et exigea qu'il eût sans cesse recours à elle pour ses besoins.

Le Prince avait le droit pour lui et il eût pu obliger sa mère, ainsi que M. Rouher, à se soumettre. Mais un appel à la loi lui répugnait et il s'inclina, muet, devant cette tyrannie.

M. le comte d'Hérisson, dans son très remarquable ouvrage, *Le Prince Impérial*, nous apprend que l'Impératrice ne se contentait pas de détenir injustement des sommes qui appartenaient à son fils, mais qu'elle fit, après la mort de son mari, disparaître un testament qui, sans nul doute, assurait au Prince une existence indépendante. L'accusation est grave. Mais si l'on considère l'attitude de l'Impératrice devant son fils, en exil, elle semble fondée.

A l'éternelle et irritante question d'argent, des incompatibilités de caractère, de pensée et de vie vinrent s'ajouter, et ce fut bientôt, entre l'Impératrice veuve et le Prince Impérial orphelin, une suite non interrompue de vexations, de tracasseries, de mesquineries, qui rendirent odieux au jeune homme le temps qu'il passait sous son toit. Il ne goûtait un peu de paix, un peu d'abandon que loin de sa demeure, à Wolwich principalement, où, aimé de tous, il aimait également ceux qui l'entouraient.

Ces choses sont cruelles, peut-être, à dire ; mais il importe pour l'Histoire qu'elles ne soient plus tenues secrètes. Ceux qui ont chéri le Prince Impé-

rial, « *le Petit Prince* », ainsi qu'on le nommait toujours en France, dans le peuple surtout, me sauront gré du courage que je mets à les écrire et aussi de l'émotion pénible qu'elles me procurent.

Le Petit Prince! — Appellation charmante, mots magiques qui s'en allaient vers les cœurs comme des tintements sonores, tout vibrants d'affection et d'espérance, auxquels les mères et les sœurs, l'ardeur de la jeunesse intelligente et française, la foi naïve des tout petits, répondaient; autour desquels, encore, un désensommeillement de courage et de dévoûment se manifestait; devant lesquels s'élevaient les battements de mains de la foule, tombait le salut de ceux qui permettent encore à l'idéal de prendre un peu de leurs pensées.

La vie du jeune, infortuné et impérial enfant est sue en France, dans ses grandes lignes, cette vie ayant été courte et ayant été vite parcourue.

Le Prince, dans son attitude de Prince, solennel, réservé, ayant pris aux Anglais leur légendaire et apparente froideur, tous ceux qui ont été à Chislehurst se le rappellent.

Mais connaît-on, autant en lui, l'enfant, l'adolescent ivre de jeunesse, de grand air et d'amour?

Naguère, j'ai crayonné un portrait du Prince Impérial et je demande la permission de le reprendre, ici, avec plus de détails.

Sa silhouette de garçonnet est en mon regard, toujours, et je l'aperçois, tantôt dans un costume militaire, tantôt serré dans un veston, le cou bien droit, en un large col rabattu, la jambe tendue et nerveuse, quoique chétive.

C'était, alors, un bambin comme tous les bambins, à cela près qu'en lui, une sorte de gravité naturelle retenait le rire sans cesse prêt à jaillir de ses lèvres.

Il aimait la gaîté, pourtant, faisait signe à la folie des belles années de venir rompre, un peu, la monotonie de ses heures officielles; il était bon et il dut souffrir cruellement quand, en une distribution de prix, un élève se permit de l'outrager.

Plus tard, il eut sinon la beauté physique, ridicule, souvent, chez l'homme, mais l'absolu prestige de l'intelligence. De son père — ce rêveur et ce silencieux — il tenait un esprit méditatif et raisonné; de sa mère, un sang ardent, des nerfs, une exubérance de vie.

Blond, en son enfance un peu gâtée, il était resté blond, et sa taille s'était élevée au-dessus de la moyenne. Superbe, étranger aux frivolités, aux joies malsaines et abêtissantes, aux entraînements dissolvants, aux mensonges; tout entier à son rêve, imbu de l'idée de sacrifice et plein des réveils radieux qu'évoquait son nom, il passait, au travers de l'exil, ne donnant au monde, à la société des

hommes oisifs ou à celle des femmes légères, que la stricte aumône de sa personne, gardant secrets le battement de son cœur, la pensée qui animait son regard.

L'inconnu était devant lui, il le pressentait. Il désirait son approche, il en appelait la divulgation.

Pour tous, après la chute de l'Empereur, il était resté le « *Petit Prince* », je l'ai dit. Et elle était juste et elle était divinatrice, cette dénomination affectueuse qui mettait, immuablement, entre lui et ceux qu'il avait quittés, un lien. Sa naissance avait ému les entrailles des mères et c'est à la gracieuse popularité qu'il avait auprès d'elles que sa mémoire doit d'être encore, en France, conservée religieusement.

Ce nom, le « *Petit Prince* », était dans l'esprit et dans la bouche du peuple comme une évocation, comme un symbole charmant et radieux, comme un rapprochement fraternel.

Avant tout, le Prince Impérial était Français et sur ce sujet — la France — il n'entendait point qu'on ergotât. Il eût fait bon marché du trône, à la condition d'exposer sa vie pour son pays.

Une fièvre de revanche, de réhabilitation battait en ses artères et il avait des crises terribles alors que certains de nos journaux lui apportaient des malédictions ou des injures imméritées.

Une après-midi, parcourant, avec la princesse Béatrice — celle-là même à qui l'opinion le fiançait — l'une des galeries du palais de la Reine, comme la jeune fille lui montrait, avec des commentaires, la collection des portraits de ses aïeux, le Prince eut un sourire triste, se retourna et indiquant à sa compagne, du doigt, l'horizon :

— J'ai un ancêtre, aussi, dit-il. Il dort, là-bas, sous un dôme, entouré de ses grands-maréchaux, veillé par de simples et vieux soldats, sous la garde d'un peuple.

Il est un mot curieux du prince Victor, le successeur difficile du « Petit Prince » sur le même sujet.

Le prince Victor, parlant de sa famille, laissa tomber, un jour, m'a-t-on conté, cette phrase devant deux de ses fidèles, MM. B... et Hyrvoix :

— Notre Maison...

Et comme cette expression demeurait vague en sa bouche, l'un de ses interlocuteurs le questionna.

— Notre Maison ?... De quelle Maison, monseigneur, voulez-vous parler ?

— De la Maison de Savoie, déclara le prince Victor.

Le Prince Impérial, fût-il né d'une fille de roi, n'eût jamais songé à se réclamer d'autres ancêtres que de ceux dont il arborait fièrement et la devise et le nom.

Le Prince Impérial est mort de la catastrophe qui a brisé le trône de son père, il est mort de son exil ; mais il est mort surtout, exubérant de jeunesse, aspirant la vie par tous les pores, de l'oppression, qui lui était imposée à son foyer, de l'état moral et matériel qu'il subissait, et qui était incompatible avec l'état de son corps et de son âme.

Ses poumons étaient avides d'air, son regard cherchait la lumière des étoiles, son cœur demandait la chaleur forte et douce, à la fois, d'une affection intelligente ; et c'était, autour de lui, comme le raréfiement de machines pneumatiques, comme l'obscure clarté d'une veilleuse — la glaciale expression de sentiments enveloppés, sans cesse, de contrainte et de solennité.

Un jour, comme devant l'Impératrice, M. Piétri et Mme Le Breton, on lui annonçait la visite de quelques Français, il ne put contenir sa joie et, dans une gaîté irréfléchie d'enfant heureux, soudainement il bondit et battit des mains.

L'Impératrice, importunée par cet enthousiasme, se fit grave.

— Eh bien, Louis, que faites-vous ? gronda-t-elle. Songez devant qui vous êtes.

Le Prince, alors, redevint prince.

Et c'était ainsi, quotidiennement. — On brisait, en lui, inconsciemment, toute jeunesse, toute générosité.

Le Prince avait essayé de s'arranger un coin, dans la demeure de sa mère, qui fût bien à lui, rien qu'à lui ; il avait essayé de greffer, sur l'existence misérable qui lui était faite, une existence tout individuelle, tout intime, dont lui seul pût jouir librement. Obligé aux réunions familiales, il obéissait aux désirs de l'Impératrice, mais moralement, il s'isolait, fuyant par la pensée la promiscuité détestable offerte à son esprit ; et il s'en allait loin, bien loin, porté par son rêve, dans le pays des rêves, là où l'on espère, on respire, on se bat, on aime, on meurt. Car la mort, à ses yeux, devenait préférable à cette vie châtrée, étrangère à toute humaine manifestation. Mais, en dépit des efforts de son imagination, il retombait sous l'autorité de sa mère. Il lui fallait, bon gré, mal gré, s'enfoncer avec elle dans le vide qu'elle creusait, chaque jour davantage, sous ses pieds ; il lui fallait apercevoir l'ombre lugubre qui passait, entre lui et le soleil, le noyant d'obscurité, l'imprégnant de froideur, aveuglant son regard, annihilant ses facultés. Et c'était, alors, une dégringolade de son intimité, une déroute de ses idées, un énervement de tout son corps.

Eperdu, ayant la sensation épouvantable d'être enterré vivant, le Prince redoutait sa mère. C'étaient entre lui et elle, sans cesse, des explications, des lamentations. Elle l'exhortait, ainsi qu'on exhorte les jeunes filles, elle le moralisait, dans une attitude et

un verbiage de confesseur. Le jeune homme supportait mal ces remontrances qui l'obsédaient. Mais, respectant sa mère, il les subissait, en apparence soumis. Lassé, écœuré, il traînait ses heures comme le condamné son boulet, ne reprenant courage qu'en dehors des siens, que loin de son foyer — de ce foyer qui eût dû, pourtant, être pour lui comme le tremplin de son idéal, mais en lequel, jamais, ne brûlait une flamme, morne, toujours, plein de cendres.

Le manque d'argent d'une part, l'atrophie de sa vie familiale, la tyrannie de l'Impératrice de l'autre ; en outre, les outrages qui lui venaient de France, telles sont les causes qui déterminèrent le Prince Impérial à partir pour le Zululand. On chercherait en vain, ailleurs, des motifs pour expliquer sa funeste résolution.

Lorsque le Prince Impérial s'éloigna, il y eut, autour de lui, une manifestation touchante. Quarante jeunes gens français, s'offrirent à l'accompagner et à lui constituer une garde d'honneur.

De funestes pressentiments agitaient ces jeunes cœurs, et ils voulaient mourir avec le Prince, si la mort était là-bas. Mais ces courages, mais ces volontés, mais cette explosion de sentiments généreux furent stériles. L'Impératrice, en effet, ne les accepta pas.

— Non, dit-elle, non, personne ne doit accompagner mon fils. Il revêt l'habit du soldat. Il fera ainsi

que tous les soldats. Il sera, sur les champs de bataille, au même titre que les autres, protégé également, mais point davantage.

On s'inclina, malheureusement, devant ce désir qui était un ordre. On sait le reste.

On sait le reste, oui; ce qui n'empêche pas M. Prudhomme, les pieds en ses pantoufles, tout près d'un bon feu, de déclarer que les temps ne sont plus tragiques.

Après le martyre du Petit Prince, on a exhibé, à Paris, des Zoulous. Et il a été les contempler. Et, pour quarante sous, sur des tréteaux, à la lueur de quinquets, entre deux clowneries — ô misère! — il a pu voir comment le Prince Impérial était mort.

M. Prudhomme, demain, fera pour un autre, prince ou plébéien, ce qu'il a fait pour le Prince Impérial. Il se renseignera, moyennant quarante sous, en achetant des illustrés, et il s'endormira dans la parfaite quiétude de son esprit—qui est de la bêtise et qui tourne à la méchanceté, à la mauvaise foi.

Qu'il raille, lourdement, ceux qui savent ou mourir ou souffrir, il importe peu.

M. Prudhomme ne détruira pas l'impression douce et triste qu'a laissée, dans le peuple, la disparition du Prince Impérial — du Mort aimé — et il ne parviendra pas à éveiller, devant ce nom, les susceptibilités des hommes de parti qui ont de l'âme, qui ont du cœur, encore.

Le « *Petit Prince!...* » — Ah! tête blonde et folle, c'était autour de toi comme un murmure indistinct, comme des appels et des espérances. C'était autour de toi comme la sonnerie d'une diane qui, soudain, éclate, comme l'éveil magique d'un tas de jeunes épris d'art, de littérature et de liberté, comme le vol d'une troupe d'oiseaux las d'une longue route, claquant de l'aile à la vue du clocher hospitalier.

Lorsqu'on rapporta la dépouille du pauvre enfant, lorsqu'on leva le couvercle qui le cachait aux regards, il y eut, parmi les assistants, comme une sorte de stupeur faite de désespoir, de doute, d'espérances, aussi.

Le Prince, en effet, couché dans la boîte funèbre, était méconnaissable, et tous étaient unanimes à déclarer que ce n'était point là celui qu'ils avaient aimé.

Une méprise était-elle donc possible ?

L'espoir fut de courte durée. M. le docteur Evans, celui-là même chez qui l'Impératrice, dans la journée du Quatre-Septembre, s'était réfugiée après sa fuite des Tuileries, et qui, lui aussi, assistait à la lugubre cérémonie, fit cesser tous les doutes en affirmant, après un examen attentif de la bouche du mort, qu'il reconnaissait une dent — et il la dési-

gna — qu'il avait lui-même soignée quelque temps avant le départ du Prince pour le Zululand.

Le jour de l'enterrement, une foule considérable, on le sait, fit cortège à la dépouille du fils de Napoléon III.

Vers quatre heures, plusieurs dames étaient réunies dans un petit salon attenant à l'oratoire de l'Impératrice et Mme Le Breton leur tenait compagnie lorsqu'un chambellan vint mander cette dernière de la part de la souveraine.

Mme Le Breton se leva aussitôt et se tournant vers les visiteuses, leur dit :

— Je vous demande pardon de vous quitter, mesdames ; mais l'Impératrice me réclame pour lui lire sa prière habituelle. Il est quatre heures et je suis en retard.

Et elle disparut.

N'est-ce point là un document humain, comme on dit aujourd'hui ? Et que penser de cette oraison inoubliée en une heure comme celle qui sonnait alors ? Que penser de celle qui l'exigeait ?

Hélas ! je l'ai dit déjà, l'Impératrice fut une grande inconsciente dans ses joies comme dans ses peines. Elle fut la Fatalité cruelle qui souffle sur les Empires les plus puissants et les abat. Dans le tourbillon mondain et politique du règne de Napoléon III, charmeuse et rieuse, moderne déité, elle passe avec

l'implacabilité d'une divinité antique et païenne, ne laissant rien là où son ombre a glissé.

Elle a pleuré sur les maux dont elle a été l'inconséquente semeuse ; elle a souffert des deuils et des désespoirs qu'elle a accumulés. Et devant sa détresse le silence serait généreux, sans doute. Mais de même qu'en présence du cadavre de son fils elle réclamait une habituelle oraison, en face de son écroulement, l'Histoire la réclame. Et l'Histoire, devant les vainqueurs comme devant les vaincus de la Vie, demeure, elle aussi, implacable, impartiale et sereine.

FIN

TABLE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS

EN PRÉPARATION

LE SECRET D'UN EMPIRE :

Paris. - - Typ. Ch. UNSINGER, 83, rue du Bac.


HARVARDIANAE
ET
VE
RI
CHRISTO



